

Fabien Hein
et Dom Blake

Écopunk

Les punks, de la cause animale
à l'écologie radicale

Éditions le passager clandestin

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	7
L'ÉMERGENCE DES IDÉES ÉCOLOGIQUES PUNKS	15
La cause animale	21
Les anarcho-punks entrent dans la danse	24
La « ligne dure » étatsunienne	31
Punks pour une Éthique dans le Traitement des Animaux	36
Régimes alimentaires et style de vie	45
L'assiette punk anglaise	47
Le tournant végétarien	53
<i>Vegan punks go mainstream</i>	59
Une écologie à hauteur d'estomac ?	64
La menace techno-industrielle	71
Le paradigme nucléaire	72
L'aliénation technologique et la mégamachine	77
Écosabotage	82
Primitivisme post-apocalyptique ou société conviviale	86
L'énergie du corps contre la société automobile	93
Contre la bagnole et son monde	98
Skate punks	104
Marcher, courir, pédaler	108
Des bike punks au <i>biketivism</i>	117
ÉCOPUNKS : AUX SOURCES DE L'ÉCOLOGIE RADICALE	131
Punks et écologie : dépasser les contradictions internes	137
L'écologie et le marché	138
L'individu et le collectif	141
Domination humaine et rapport à la nature	144

Je tiens tout d'abord à remercier vivement Le passager clandestin, véritable maison d'édition indépendante. Je voudrais également adresser toute ma gratitude à Corinne Kremer-Hein, Raymond Magro, Zack Furness et Boff Whaley.
Fabien Hein

Ce livre a reçu le soutien de l'Université de Lorraine.

© 2016 Le passager clandestin

Éditions le passager clandestin
1, rue de l'Église, 72240 Neuvy-en-Champagne
www.lepassagerclandestin.fr

Couverture : Yanni Panajotopoulos (yanni@pleineouverture.com)
Corrections : Anne Kraft et Béatrice Weité

Les anarcho-punks contre la marchandisation du monde	151
Pionniers britanniques	152
Au cœur de l'Empire	156
Par-delà le voile de verdure	160
Les batailles pour la terre : les écopunks et l'action directe	163
La question de la violence	164
« Éco-terrorisme » et « peur verte » aux États-Unis	169
« Back to the Land » : autosuffisance et néoruralisme punk	177
L'héritage hippie des écopunks	180
Désertier le cœur des villes : les années 1990 et les premiers pas vers la ruralité	188
Continuité et consolidation : la communauté néorurale punk au prisme de Blackbird Raum	193
Permapunks : faire communauté « sur, pour et en défense de la terre »	199
Épilogue	209
Index des principaux noms	221

PROLOGUE

« Où est le peuple qui commencerait par brûler les clôtures et ne toucherait pas aux forêts ? »
Henry David Thoreau

Interrogez, en France, le premier venu sur le « punk » et vous obtiendrez au mieux quelques noms de groupes anglo-saxons pionniers comme Sex Pistols ou The Clash pour l'Angleterre, The Ramones pour les États-Unis. Certains iront parfois jusqu'à citer Johnny Rotten, Sid Vicious ou Joe Strummer parmi les turbulentes figures de la scène britannique émergente ; il leur reviendra peut-être même en mémoire quelques slogans durablement associés au genre : « No Future », « Destroy », « Anarchy ». En réalité, mis à part quelques amateurs ou spécialistes du genre, on ne sait pas grand-chose en France de l'ampleur de cette expérience musicale singulière qu'est le punk rock. Et l'on sait encore moins que la « scène punk », comme il est convenu de l'appeler, a été pendant près de trente ans la caisse de résonance et l'accélérateur de toute une série de mobilisations contestataires qui ont parfois sérieusement ébranlé les institutions.

Si la scène musicale française a donné assez tôt naissance à quelques formations punks comme Asphalt Jungle, Bijou, Starshooter, ou Stinky Toys, celles-ci étaient encore largement sous l'influence de leurs aînées d'outre-Manche. Il a fallu attendre le tournant des années 1980 pour voir émerger des groupes qui ont fortement contribué à renouveler les codes nationaux en matière de

musique : la Souris déglinguée, les Béruriers noirs et, un peu plus tard, les Wampas, Parabellum, les Garçons bouchers, les Négresses vertes, et beaucoup d'autres groupes plus confidentiels. Toutefois, les groupes français, s'ils ont sans doute tenté de s'organiser autour d'une « éthique » commune, n'ont jamais vraiment pu se muer en véritable force politique. Au contraire, tant au Royaume-Uni qu'aux États-Unis, la contre-culture punk a joué le rôle d'un véritable mouvement social¹ de type révolutionnaire.

Le propos de ce livre n'est pas de broser une histoire du punk dans son ensemble². Contentons-nous ici de quelques brefs rappels. Si quelques groupes étatsuniens comme le Velvet Underground, les Stooges ou les New York Dolls méritent sans doute le statut de « grands frères » du punk rock (on parle parfois à leur sujet de « protopunks »³), c'est Londres qui, dès août 1976, en est le véritable épice. De 1976 à 1977, on y assiste à un déferlement de jeunes formations, et bien vite, autour d'entrepreneurs du show business comme Malcom McLaren, qui a fréquenté la scène étatsunienne née autour du CBGB, à leur captation par

1. Si l'on veut bien s'accorder sur une définition minimale du mouvement social comme ensemble de réseaux informels d'organisations et d'acteurs isolés, se retrouvant sur des valeurs communes et des logiques de solidarité et se mobilisant sur des enjeux conflictuels, en recourant à des formes multiples d'actions et de contestations (ce qui est à peu de chose près la définition que proposaient en 1999 Donatella Della Porta et Mario Diani, dans *Social Movements. An Introduction*, Oxford, Blackwell Publishing, 2006, p. 20 sq., 2^e édition), alors on verra à la lecture de ce livre qu'il y a bien eu quelque chose comme un « mouvement punk ». On emploiera donc ici et là l'expression, sans que jamais celle-ci ne renvoie dans notre esprit à l'idée d'organisation structurée et centralisée, ou ne nous conduise à sous-estimer les nombreuses forces hétéronomes qui le contraignent, tout au long de son existence, à se transformer sans cesse pour surmonter ses propres et nombreuses contradictions. On n'oubliera pas non plus que certains punks regimbaient eux-mêmes contre une telle désignation, à l'instar de Crass, qui, dès 1978, dans « Punk is Dead, chantait « Les mouvements sont des systèmes et les systèmes tuent ».

2. L'histoire du punk rock a fait l'objet de nombreuses publications, le plus souvent par des auteurs anglophones. Citons ici Ian Gasper, *The Day the Country Died. A History of Anarcho-Punk, 1980-1984*, Londres, Cherry Red, 2006 ; George Hurchalla, *Going Underground. Punk américain, 1979-1992*, Grenoble, Rytrut, 2009 ; Ian Gasper, *Burning Britain. Seconde vague punk britannique*, Grenoble, Rytrut, 2015.

3. C'est aux États-Unis, au milieu des années 1970, autour d'artistes comme Patty Smith ou Tom Verlaine de Television, puis de groupes comme les Ramones, Blondie, The Dictators ou The Heartbreakers, qu'émerge « la première vague punk ». Le CBGB de Manhattan en est alors la chambre d'incubation.

les grandes maisons de disques. Dès la fin de l'année 1976, des groupes comme The Clash, Sex Pistols, The Damned ou Siouxsie and the Banshees sont devenus d'authentiques phénomènes culturels, et leurs albums se placent très vite au sommet des *charts* (les meilleures ventes d'albums) anglais.

C'est en réaction à cette complaisance à l'égard de l'industrie culturelle dominante, qu'ils perçoivent comme une trahison de « l'éthique punk » des origines, qu'un certain nombre de groupes fortement politisés font leur apparition, en 1978. Plaçant au premier plan de leur engagement le refus de toutes les formes de domination et la recherche de l'autonomie artistique à travers l'impératif du *do-it-yourself* (DIY)¹, ce courant bientôt qualifié d'anarcho-punk, composé d'individus issus le plus souvent des classes populaires, s'emploie à revitaliser les principes contestataires qui avaient donné naissance à la première vague punk². Contre les compromissions des *sell-outs* (les « vendus ») et contre le « système » qui s'est attaché à les corrompre, il va contribuer à enraciner certaines problématiques spécifiques, en même temps qu'une exigence de radicalité dans tout un pan de la contre-culture punk internationale, en irriguant nombre de ses courants : oi!, D-beat, crust punk, grindcore, hardcore et ses nombreuses déclinaisons, etc.

1. Le DIY constitue le régime d'engagement cardinal de la scène punk et s'impose très vite comme le principal critère de « l'authenticité punk ». Dans les grandes lignes, le DIY procède d'une puissante volonté d'agir, d'apprendre, de construire, de participer et de transmettre fondée sur la recherche de modalités d'existence collectives et positives. Sur ce sujet, voir Fabien Hein, *Do it yourself! Autodétermination et culture punk*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2012.

2. Comme pour d'autres formes de contre-cultures au xx^e siècle, la remise en cause de l'ordre établi – le « statu quo » – est aux fondements de la scène punk. Le journaliste britannique Jon Savage rappelle ainsi qu'au départ, vers 1976-1977, les punks « étaient porteurs d'une révolte culturelle fondamentale. Il s'agissait d'une confrontation radicale avec la face obscure de l'histoire et de la culture. Aucune génération n'avait jamais abordé ce sujet avec une telle acuité. Cette critique a fait prendre conscience à la société des dangers qui la menaçaient. Elle déclarait en substance : ce qui vous attend, ce n'est pas un futur mais un cauchemar. À moins que vous et moi n'agissions pour y remédier. Mais trop souvent, tout ceci se perdit dans une série de soubresauts : le besoin constant d'être à l'avant-garde, la recherche continue du prochain coup contribuèrent au final à la perte de vitesse du mouvement » (Jon Savage, « A Punk Aesthetic ». in Johan Kugelberg et Jon Savage (dir.). *Punk. An Aesthetic*, New York, Rizzoli, 2012, p. 149).

En 1978, sur l'album *The Feeding of the 5 000*, qui signe son entrée fracassante sur la scène punk anglaise, le collectif Crass décrète rageusement que « le punk est mort » :

Ouais, c'est bien ça, le punk est mort / ce n'est plus qu'un produit de plus pour la gueule du consommateur / Du rock bubblegum pour des transistors en plastique / De la sédition d'écolier soutenue par des promoteurs pleins de fric / CBS soutient les Clash / Pas pour la révolution, juste pour le cash / Les punks sont devenus une mode comme l'ont été les hippies / Ça n'a rien à voir avec ce que vous êtes ou avec ce que je suis ».

Il sera souvent question de Crass dans ce livre. Le collectif de Dial House, figure de proue du courant anarcho-punk, a en effet préfiguré la plupart des thèmes et des registres de la contestation punk au cours des décennies suivantes¹. Il est aussi le premier à avoir conféré un contenu écologique explicite à son discours insurrectionnel. Le groupe Crass naît en 1978, mais sa genèse remonte à 1967, lorsque Penny Rimbaud, rapidement rejoint par Gee Vaucher, découvre une propriété abandonnée dans l'Essex et y fonde un « lieu ouvert » qu'il baptise Dial House². Situé à une cinquantaine de kilomètres du centre londonien, Dial House se veut un espace autosuffisant (on y plante notamment très vite un potager), susceptible de servir de refuge aux « refusés » de la ville. Ses deux fondateurs sont nés dans les années 1940 et se reconnaissent dans les valeurs de la jeunesse révoltée de leur temps : pacifisme, antiautoritarisme, prédilection pour les arts. Mais, dès 1977, ils prennent conscience de la puissance subversive de l'énergie punk. Le surgissement à Dial House du jeune Steve

1. Rappelons avec l'historien Richard Cross que « dans une large mesure, on peut distinguer les origines de l'anarcho-punk dans le travail politique d'une seule et même commune d'artistes, d'interprètes et d'activistes. [...] Ce n'est guère qu'en 1978, avec la parution du premier album de Crass, *The Feeding of the 5 000*, que l'anarcho-punk a percé et trouvé son propre public, inspirant la création d'un courant entièrement nouveau, et s'imposant à la fois dans et en dehors des milieux punks ». Voir Richard Cross, « "There is No Authority But Yourself" : The Individual and the Collective in British Anarcho-Punk », *Music & Politics*, vol. IV, n° 2, été 2010 (consultable sur dx.doi.org/10.3998/mp.9460447.0004.203).

2. Voir George Berger, *The Story of Crass*, Londres, Omnibus Press, 2008. Nous nous sommes référés pour ce livre à la version anglaise de ce texte, mais il est à noter qu'une traduction en est parue tout récemment (George Berger, *L'histoire de Crass*, Grenoble, Rytrut, 2016).

Williams précipite la formation du groupe. Williams devient, sous le nom de Steve Ignorant, l'une de ses voix, Penny prend la batterie, Gee s'attelle à la tâche de construire son univers visuel et lance le fanzine *International Anthem. A Nihilist Newspaper for the Living*. Des jeunes gens comme Eve Libertine (chant), Joy De Vivre (chant), N.A. Palmer (guitare) ou Peter Wright (basse) complètent la formation. Crass est né et son premier album paraît en 1978. Six ans plus tard et plus d'une centaine de morceaux, de nombreux textes, la création d'un label (Crass Records) et d'une iconographie éloquente et féroce, l'impulsion d'un grand nombre d'actions et la participation à autant de mobilisations punks, Crass se dissout.

Entre-temps, le collectif et les quelques formations comme The Poison Girls, The Apostles ou Flux of Pink Indians qui font partie de son entourage proche, ont profondément renouvelé la scène punk britannique et exercé une influence considérable et durable sur celle des États-Unis. En élargissant les bases de la contestation, en multipliant ses enjeux et en alimentant la réflexion sur les ressorts de l'aliénation capitaliste, Crass et les anarcho-punk ont contribué à l'émergence d'une conscience politique qui s'est diffusée bien au-delà de la scène punk proprement dite et de ses artistes, pour toucher toute une fraction de la jeunesse révoltée de Grande-Bretagne et d'Amérique du Nord au cours des décennies suivantes. L'année de sa formation, Crass se présentait en ces termes :

Nous sommes des personnes ordinaires conscientes que ce monde est un immense bordel. Notre monde est cruel et barbare et nous entendons y opposer un front du refus. La marche du monde ne nous convient pas. Nous refusons d'être écartés des débats, nous refusons d'être dirigés par des technocrates, nous refusons que des politiques nous dictent la marche à suivre. Il s'agit de nos vies. Nous n'en avons qu'une seule. Il s'agit de notre planète. Nous n'en avons qu'une seule. Nous entendons bien nous la réapproprier. Car cette planète est aussi la nôtre¹.

1. Cité dans George Berger, *The Story of Crass*, op. cit., p. 127.

Cette volonté de penser et d'agir, comme le dira en 1990 le titre d'une chanson du groupe écossais Oi Polloi, « en défense de notre Terre » (« In Defense of Our Earth ») est donc à la racine de l'engagement politique punk. Installé dans la proche périphérie ou au cœur même de l'empire néolibéral triomphant – sous les règnes congruents de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan –, le « mouvement punk » va s'emparer presque simultanément de la plupart des problématiques liées à la marchandisation croissante du monde : la réification du vivant à travers la lutte pour la « cause animale », l'industrie agroalimentaire par la promotion et la diffusion de modes de vie visant à saper ses fondements, l'empire de la technique et son mépris pour la nature, l'éloge de la lenteur contre l'industrie automobile et ses infrastructures. La première partie de ce livre s'articule autour de ces quatre grands axes. Elle montrera que, dans un puissant mouvement de fond qui part le plus souvent du Royaume-Uni pour se diffuser en Amérique du Nord, ces punks ont été les transmetteurs actifs de nouvelles formes de contestation et de manières différentes d'interagir avec le monde.

Ainsi, non sans prendre parfois le risque de la contradiction et de la récupération par les forces du marché, les milieux punks ont souvent été pionniers dans l'adoption de pratiques dont les potentialités subversives leur apparaissent immédiatement. Parallèlement, ils ont pesé de tout leur poids, pendant plus de vingt ans, dans les mobilisations et les luttes de l'écologie radicale qui ont agité la société des deux côtés de l'Atlantique. La scène punk a notamment joué, face aux institutions dominantes, un rôle de média alternatif pour toute une génération, contribuant par là à la prise de conscience très large d'un lien indissoluble entre l'économie capitaliste et le saccage de la planète. L'engagement des punks a ainsi contribué à la diffusion de nouvelles formes d'action collective associant une certaine conception de l'action directe à des tactiques d'occupation de l'espace public pour y créer, au moins temporairement des zones d'autonomie. Enfin, tout en tenant compte de l'héritage hippie dont ils se savent, paradoxalement, les

dépositaires, ils ont entrepris, à partir des années 1990, un « retour à la terre » à travers la création de communes autonomes. Dans l'appropriation de certaines pratiques agricoles, ils ont puisé là les éléments d'une nouvelle dynamique de transformation sociale.

On pourrait s'étonner de l'extraordinaire longévité et de l'incroyable rayonnement d'un genre musical dont on annonçait pourtant la mort dès le début des années 1980. Dans la Russie soviétique, dans l'Indonésie de Suharto, au Mexique rongé par les cartels, dans le Japon hyperproductiviste, en Corée du Sud..., des scènes punks parfois pléthoriques ont émergé et joué dans certains cas un véritable rôle de contre-pouvoir. Depuis, chaque année, de nouvelles formations font un peu partout leur apparition et se revendiquent du punk rock non seulement pour leur musique, mais aussi pour leur engagement et leur vision du monde et de la société. Toutefois, à l'exception notable de pays comme l'Indonésie, le punk rock semble avoir perdu son caractère de mouvement horizontal contestataire et les dynamiques collectives auxquelles il avait donné naissance paraissent aujourd'hui éteintes. On fera, pour finir, l'hypothèse que c'est dans les rangs de l'écologie radicale contemporaine qu'on trouve à ce jour les manifestations les plus vivaces de ce spectre rugissant.

**L'ÉMERGENCE
DES IDÉES
ÉCOLOGIQUES PUNKS**

Si les animaux pouvaient parler. Si les planètes, les arbres, les rivières, les montagnes et les océans pouvaient protester, eux aussi réclameraient l'arrêt des dégradations causées à la nature par l'avidité des êtres humains. L'instinct de conservation est le premier des instincts, mais nous avons été tellement bernés, désinformés, sous-instruits et en définitive, roulés dans la farine que même des parents bienveillants enseignent, sans en avoir conscience, l'autodestruction et la destruction de la planète à leurs enfants dès le plus jeune âge. A priori, on pourrait s'attendre à ce que le monde aille vers davantage d'intelligence et de délicatesse. Qu'il réponde aux besoins de la population et résolve les problèmes sociaux. Mais il semblerait que les détenteurs du pouvoir aient choisi de prendre exactement le chemin inverse, générant ainsi toujours plus de faim, d'exploitation, de racisme et de pollution sous l'égide de régimes militarisés à tendance dictatoriale.

Cette déclaration accompagne la parution, en 1984, d'une compilation de titres joués par 55 groupes punks de divers pays, parmi lesquelles Crass, Dead Kennedys, MDC, Reagan Youth, Conflict ou encore Negazione. Le projet avait été initié en 1982 par le label indépendant du groupe étatsunien MDC, R Radical Records, en association avec le tout nouveau *Maximumrocknroll*, futur fanzine de référence pour l'ensemble de la scène punk anglo-saxonne. L'album s'intitule *P.E.A.C.E./War*, l'acronyme P.E.A.C.E. déclinant les principes fondamentaux qui animent ces formations de la scène punk : « Peace, Energy, Action, Cooperation, Evolution ».

Le texte exprime une préoccupation caractéristique de la scène punk des années 1980 : celle de ne pas dissocier les problèmes environnementaux de l'ensemble de logiques économiques, sociales et politiques qui président à leur manifestation. La destruction de la planète est la conséquence d'une organisation sociale, voire d'une idéologie qui induit un rapport prédateur au monde et qui passe par le consentement tacite de ceux-là même qui devraient le combattre. Le texte laisse aussi affleurer deux thèmes écologiques de prédilection de la scène punk de l'époque : le respect impératif du vivant, d'une part, l'appel à une coexistence pacifiée et sensible avec la nature en général, d'autre part.

De fait, par la prise de conscience que le système d'oppression qu'ils dénoncent est aussi un système d'exploitation intensive de la nature, les punks entrent en écologie. Ils le font en se joignant massivement aux organisations qui, dès les années 1970, organisent la lutte pour la défense des animaux, et ce combat est indissociable d'une éthique impliquant l'adoption d'un régime alimentaire et d'un mode de vie idoines. Mais les punks sont aussi très tôt inquiets de la propension de l'humanité à remettre son destin entre les mains d'une technique devenue hors de contrôle. Leurs prises de position contre le nucléaire en est la première expression¹, mais elle s'étend rapidement à d'autres formes d'exploitation techniques et industrielles de la nature et aux multiples infrastructures sur lesquelles elles s'appuient. Contre la société de l'automobile, en particulier, ils se font les chantres d'un rapport à l'espace privilégiant la lenteur et l'énergie du corps, en défendant collectivement l'usage de mode de transports non technologiques ou, pour emprunter à Ivan Illich l'un de ses concepts phares, « conviviaux ».

Souvent lucides et fort documentés, dotés parfois d'une vision tragique de l'existence, ces punks entrevoient le surgissement d'une rupture écologique majeure. Inquiets de la dégradation de l'environnement, informés de la fragilité des équilibres naturels,

hostiles à tout anthropocentrisme, et peu à peu sensibles à la beauté de la nature, ils se posent dans un premier temps, comme leur contemporain le philosophe Günther Anders, en « semeurs de panique », afin de « faire comprendre aux hommes qu'ils doivent s'inquiéter et qu'ils doivent ouvertement proclamer leur peur légitime »¹. Mais leur action ne se résume pas au rôle de lanceurs d'alerte, si efficaces que soient en ce domaine les modes d'expression artistique qui sont les leurs. Ils appuient aussi massivement certaines formes organisées de résistance écologique, et contribuent, en entraînant avec eux une bonne part de la jeunesse révoltée de leur temps, à leur visibilité et, bien souvent, à la consécration des causes qu'elles défendent. Quitte à contribuer, parfois, à la dispersion de ces forces subversives dans le tamis de la culture dominante.

1. Les profits liés à la vente de la compilation *P.E.A.C.E./War* sont reversés à des collectifs antinucléaires. En parallèle, *Maximumrocknroll* consacre de pleines pages à des questions comme le démantèlement nucléaire, les effets de la radioactivité, la pollution ou encore l'impérialisme politique.

1. Günther Anders (1977), *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*, Paris, Allia, 2010, p. 92.

LA CAUSE ANIMALE

« Les mauvais traitements dont les animaux sont le fait participent d'un système très rentable. Et chacun sait que c'est l'argent qui fait tourner le monde et non l'amour ».

Conflict

Le souci d'accorder une égale considération à toutes les espèces au sein du règne animal, humains compris, est assez récent, du moins en Occident. Dans la continuité des stoïciens qui enseignaient que les bêtes n'existaient que pour satisfaire l'espèce humaine, le XVII^e siècle considéra avec Descartes que les animaux n'étaient que de simples machines dépourvues d'âme, de conscience et donc d'intelligence. L'anthropocentrisme absolu qu'exprime cette conception aboutit à ce que les animaux et la nature ne soient jamais considérés pour eux-mêmes, octroyant à l'homme tous les droits sur eux. C'est cette disposition d'esprit qui permet, au milieu du XIX^e siècle, l'émergence de la zootechnie, faisant bientôt de « l'élevage une activité économique comme les autres, réductible à des critères de rendement, de productivité, de profit [...] ». Les animaux d'élevage [sont ainsi devenus] des « machines animales » au service d'un projet industriel d'exploitation de la « matière animale »¹. Sans surprise, c'est parmi les premiers critiques de la société industrielle qu'on trouve aussi les premiers défenseurs de la cause animale.

1. Jocelyne Porcher, « Ne libérez pas les animaux ! Plaidoyer contre un conformisme "analphabète" », *Revue du MAUSS*, n° 29, vol. 1, 2007, p. 581.

Enfant, Élisée Reclus se rappelle avoir assisté, horrifié, à l'égorgement d'un cochon. Cet événement traumatique le conduisit, en 1901, à mettre les hommes en garde contre les traitements qu'ils font subir à « leurs frères les animaux »¹. Un demi-siècle après lui, Jakob von Uexküll affirme que chaque être vivant est « sujet d'un monde vécu », ce qui en fait sans doute le premier biologiste à proposer de percevoir les animaux comme des sujets et non comme des choses². Pour lui, les animaux sont aussi des êtres capables d'initiative, d'action et pas seulement de réaction, ce qui en fait des êtres doués d'autonomie. De cette perspective biocentrique qui valorise tout être vivant sensible³, humain et non-humain découle l'idée que tous doivent bénéficier du même respect. On est ici au fondement de la réflexion antispéciste, dont le philosophe australien Peter Singer est, à partir des années 1970, l'un des premiers et des plus éminents représentants.

En 1975, paraît son livre *Animal Liberation*, ouvrage qui connaît aussitôt un succès considérable. D'inspiration libertaire, Peter Singer y plaide pour un dépassement de l'anthropocentrisme. Il récuse la « tyrannie que les êtres humains exercent sur les autres animaux »⁴. À ses yeux, la capacité des animaux à souffrir justifie qu'on les considère à l'égal des êtres humains. Le critère de la sensibilité est le seul qui vaille. Il est au principe de la théorie antispéciste, qui dénie toute supériorité aux membres de l'espèce humaine par rapport à ceux des autres espèces. C'est par abus de pouvoir que l'homme prive de liberté, exploite et tue les autres animaux. Singer ne se fait pas l'avocat d'une égalité de traitement, encore moins d'une égalité de droits entre humains et animaux, comme le prétendent parfois ses détracteurs⁵. La seule exigence

de l'antispécisme est qu'animaux humains et non humains jouissent d'une égalité de considération. Il s'agit donc avant tout d'un concept moral et éthique¹. Pour le dire autrement, c'est une prescription de comportement renonçant à l'anthropocentrisme hérité de la pensée de Descartes.

Du point de vue de Singer, en 1975, il s'agit cependant moins de dénoncer l'exploitation productiviste du vivant non humain que de minimiser la souffrance animale. Pour lui, l'utilisation des animaux ne soulève pas un problème moral en soi. À ses yeux, nous serions même moralement autorisés à manger les animaux, pour peu que ceux-ci aient mené une vie agréable et que leur mort ait été indolore. Il apportera ainsi son soutien aux pratiques agro-industrielles qui prétendent améliorer le « bien-être animal ». En 1983, quelques années après la parution du premier ouvrage de Singer, le philosophe étatsunien, Tom Regan, approfondit et radicalise ces réflexions en tentant de démontrer la nécessité d'accorder des droits aux animaux, ce qui le conduit, pour sa part, à réclamer l'abolition de l'élevage et de l'expérimentation animale².

Quoi qu'il en soit, c'est au moment où émerge à grand bruit cette réflexion antispéciste que, vers le milieu des années 1970, une organisation d'activistes en défense de la cause animale, l'Animal Liberation Front (ALF), fait une entrée spectaculaire dans le débat. Lointain descendant de la Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals, organisation caritative fondée en 1824 pour la promotion du bien-être animal, l'ALF prend le relais de Band of Mercy, petit groupe d'une douzaine de militants qui s'étaient fait connaître au tournant des années 1970 pour ses premières actions de sabotage de chasses³. L'année de sa création, en 1976, l'ALF décide de frapper fort en organisant toute une série de raids dans des élevages, des abattoirs et des boucheries industriels, des

1. Élisée Reclus (1866), « À propos du végétarisme », in *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes*, Saint-Maurice, Premières pierres, 2002, p. 148.

2. Voir Jakob von Uexküll (1956), *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Payot et Rivages, 2010.

3. En éthique animale (science qui étudie le statut moral de l'animal et la responsabilité des humains à son égard), on parle plus volontiers de sentience, au sens d'une capacité des êtres vivants à éprouver des choses subjectivement, à avoir des expériences vécues.

4. Peter Singer (1975), *La Libération animale*, Paris, Grasset, 1993, p. 9.

5. Comme le rapporte par exemple Tom Regan dans *La philosophie des droits des animaux*, Lyon, Françoise Blanchon Éditeur, 1991, p. 17.

1. Aujourd'hui, les milieux antispécistes estiment que c'est la sentience – et non l'appartenance à l'espèce humaine –, qui fonde le statut moral d'un être.

2. Voir Tom Regan (1983), *Les droits des animaux*. Paris, Hermann, 2013.

3. En 1974, plusieurs membres de l'organisation sont condamnés à trois ans de prison. Sa figure de proue, Ronnie Lee, entame alors une grève de la faim afin d'obtenir de la nourriture et des vêtements non issus d'animaux. Il est libéré en 1976 et lance aussitôt l'Animal Liberation Front avec une trentaine de sympathisants.

élevages d'animaux à fourrure, des centres de vivisection, libérant des centaines d'animaux, usant de méthodes d'intimidation vis-à-vis des employés et causant à coup de sabotages et d'incendies des dommages considérables. Quelques mois à peine après sa création, l'ALF est présenté par les médias comme une formation de dangereux terroristes et comme une menace à l'ordre public.

Les anarcho-punks entrent dans la danse

Dans les rangs du public et en particulier de la jeunesse, l'ALF connaît rapidement une certaine popularité et va bientôt attirer quantité de jeunes gens, dont un grand nombre de punks, qui vont se faire les porte-parole de sa cause.

Conflict, groupe anarcho-punk londonien créé en 1981, est l'un de ses premiers relais. Dès l'origine, les textes de Conflict témoignent d'une grande attention aux injustices sociales, aux formes d'exploitation et d'exclusion. Creusant la voie ouverte par Crass en 1979¹, le groupe s'intéresse au sort des animaux, arguant notamment que libération humaine et libération animale sont les deux faces d'une même médaille. En quelques morceaux, Conflict s'impose comme le plus ardent défenseur punk de cette cause au cours des années 1980. Un titre comme « Meat Means Murder » sur l'album de 1983, *It's Time to See Who's Who*, témoigne déjà de cette attention. Le fameux 45 tours *To a Nation of Animal Lovers*, qui paraît la même année assorti d'un visuel percutant², offre aussi un texte bien documenté sur la question :

1. Dans le titre « Time Out », charge virulente contre le consumérisme béat, sur l'album *Station of the Cross*, Crass dénonçait notamment la consommation de viande en comparant la chair animal à la chair humaine.

2. La couverture de l'album est une photo d'un chat prisonnier d'un dispositif stéréotaxique, électrode implantée dans le crâne, avec cette légende : « Ce chat ne s'en tirera qu'une fois mort ». À l'intérieur, le livret alterne les photos d'animaux de laboratoire (chat, lapin, singe, souris) immobilisés par toutes sortes d'instruments de contention. Images insoutenables assorties de slogans du type « Liberate » ou « Conscience of a Cannibal », de sentences comme « This is What They are Doing : What are You Doing ? » (« Voici ce qu'ils fabriquent : et vous, que faites-vous ? »).

Nous affirmons que tous les êtres sensibles, animaux ou humains ont le droit de vivre sans être soumis à la douleur, la torture et la souffrance. Certains disent que les humains comptent davantage parce qu'ils sont dotés du langage. Mais nos souffrances et notre douleur sont-elles plus ou moins importantes que celles que ressentent les animaux ? [...] Liberté humaine, droits des animaux. Même lutte, même combat. Mettre un terme à la maltraitance animale aura pour effet de mettre un terme à la maltraitance humaine. C'est dans l'ordre des choses.

Ces deux disques, qui sont devenus aujourd'hui des classiques du punk rock, se placent aussitôt parmi les meilleures ventes du classement des albums indépendants (UK Indie Chart), assurant d'emblée à leurs idées une large diffusion. En 1983, un petit groupe qui vient de se former à Burnley, Chumbawamba, décide de produire une compilation consacrée à la cause animale. Outre Chumbawamba, la cassette, entièrement fabriquée par le groupe sur son petit label The Sky and Trees Records, rassemble des groupes de la scène anarcho-punk comme Passion Killers, The APF Brigade, Instigators, Lost Cherrees, Andy T, Autumn Poison, Alternative, The Snails, 2 Minutes of Hate, 2 Way Street, Attrition Monkey. Les titres des morceaux sont explicites : « Vivisection », « Animals Are Not Ours », « Vanity Massacre », « Eat Wheat, Not Meat », « Freshly Skinned », « Animal's Death », « From Foxhunt To Oblivion », « Animal Liberation »... Cette compilation est envoyée par la poste à une liste de 250 destinataires, accompagnée d'un livret de quarante pages, d'un fanzine, d'autocollants et de prospectus consacrés au sujet. Tous les bénéfices des ventes sont reversés à l'organisation Sea Shepherd, créée en 1977 pour la défense des animaux marins¹. Ce geste inaugural de Chumbawamba consacre l'adoption de la cause animale par la scène punk anglaise.

Les liens avec les organisations militantes vont par la suite se renforcer. En 1986, Conflict enregistre « This Is The ALF », qui liste un certain nombre d'actes de sabotage facilement réalisables

1. Voir la présentation de cette compilation sur Discogs (www.discogs.com/fr/Various-The-Animals-Packet/release/735885).

« par soi-même », assortis de quelques conseils pour contourner l'industrie mortifère :

Il est possible de faire des choses tout seul. Lacérer des pneus, coller des serrures, briser les vitrines de bouchers, de fast-foods et de fourreurs, pour ruiner leurs affaires. Balancer de la peinture sur des magasins et sur des maisons. Passer du décapant sur des bagnoles est très efficace. Le chewing-gum colle très bien sur la fourrure. Un camion de marchandises n'ira nulle part avec du sable dans le réservoir. Dès qu'une nouvelle boutique de mort ouvre ses portes, assurez-vous d'être aux premières loges. Si un cirque arrive en ville, rappelez-vous que ce qui se monte se démonte également. Cessez de vous raconter des histoires. Ne mangez plus de viande. N'achetez plus de produits en cuir. Privilégiez les produits cosmétiques non testés sur des animaux, le savon et le shampoing végétal.

C'est un véritable travail de propagande qu'entreprend le groupe dans les années 1980. Lors de ses concerts (qui finissent fréquemment en batailles rangées avec les forces de l'ordre), Conflict distribue par exemple des *flyers* sur lesquels figurent des plans d'accès à des cibles comme les restaurants de la chaîne McDonald's ou des succursales de la Barclays Bank. Ils vont même parfois jusqu'à diffuser les adresses personnelles d'entrepreneurs du secteur agroalimentaire ou de chercheurs pratiquant la vivisection. En quelques années, Conflict, Chumbawamba et nombre de petites formations anarcho-punks ont ainsi fait de la cause animale l'un des critères distinctifs du punk anglais. Dans un entretien accordé au journal punk *Maximumrocknroll*, en 1985, Deek Allen, chanteur d'Oi Polloi n'hésite plus à déclarer que « la liberté humaine et animale est centrale pour le punk rock. Être punk consiste à s'élever contre toutes les formes de discriminations [...] Rien n'autorise "l'homme" à abuser ou à infliger des souffrances à d'autres êtres vivants qui ont, comme tout un chacun, droit à la liberté »¹.

Oi Polloi s'impose d'ailleurs rapidement comme l'un des chantres de la cause animale sur la scène punk britannique. Ce

1. Cité dans Craig O'Hara, (1992), *The Philosophy of Punk. More than Noise*, San Francisco, AK Press, 1999, p. 134.

groupe écossais s'est formé en 1981 et a tourné pendant quelques années dans la région d'Edimbourg, mais son premier album studio n'est enregistré qu'en 1986. Deek Allen, fondateur du groupe, se souviendra plus tard, un peu comme Élisée Reclus avant lui, avoir « toujours eu le sentiment que la vivisection était une horreur »¹. Mais sa véritable prise de conscience de la portée philosophique de la question animale, c'est à l'écoute des premiers disques de Conflict, qu'il l'acquiert. Dans une cassette démo du groupe, en 1985, *Stop Vivisection*, on en trouve les premières traductions musicales. C'est sans doute cette prise de conscience qui incite parallèlement Deek à s'inscrire à l'université d'York. Il y suit des cours d'écologie et découvre les ouvrages et la pensée du philosophe anarchiste Murray Bookchin et de l'écologiste Dave Foreman, fondateur de l'organisation Earth First!, sur laquelle nous aurons à revenir. Le parcours de Deek Allen et, avec lui, du groupe Oi Polloi montre que la cause des animaux peut rapidement conduire à une prise de conscience écologique plus large. Le rôle essentiel joué par les punks dans la promotion de cette cause à partir des années 1980 est donc aussi, de ce point de vue, tout à fait déterminant.

De fait, la scène punk se lance au cours de cette période dans une véritable entreprise collective de sensibilisation à cette cause². Outre Conflict et Oi Polloi, de nombreux groupes influents en relaient les principaux thèmes dans leurs chansons, contribuant ainsi à en faire des éléments récurrents du répertoire punk, de « Blinded by Science », en 1981, charge sans appel de Flux of Pink Indians contre l'expérimentation animale dans l'industrie pharmaceutique à « Chicken Farm » des anarcho-punks étatsuniens

1. « Quand j'étais gamin, je me bagarrais avec des idiots qui écrasaient les coccinelles ou tout autre insecte simplement pour les tuer. Je pense que j'avais un certain type de respect pour la nature, mais il s'agissait davantage d'une sorte d'intuition que d'une véritable philosophie politique » (*Maximumrocknroll*, n° 297, février 2008). Sur cette forme de sensibilisation, voir également Christophe Traïni, « Entre dégoût et indignation morale. Sociogenèse d'une pratique militante », *Revue française de science politique*, vol. 62, n° 4, 2012, p. 559-581.

2. La sociologie des mobilisations recourrait sans doute à l'idée d'« entrepreneur de cause », et de déploiement de toute une série de « dispositifs de sensibilisation » pour étudier ce rôle. Voir par exemple Johanna Siméant, *La cause des sans-papiers*, Paris, Presses de Sciences-Po, 1998, ainsi que Christophe Traïni (dir.), *Emotions... mobilisation ! Mobilisation !*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Sociétés en mouvement », 2009.

Dead Kennedys, en 1985, qui dénonce avec force la cruauté de la société envers les animaux. Souvent les titres des morceaux se suffisent quasiment à eux-mêmes : « Tortured and Abused » d'Antisept, en 1983, « Buxted Butchers » (Bouchers bousillés) de Revulsion, en 1985, « Protect Not Dissect » des Varukers, en 1985, « Torture Me » par The Damned, en 1985, « Feel Their Pain » d'Insted, en 1989...

Dans le style provocateur de l'iconographie punk, les pochettes des disques et, souvent, les écrans installés lors des concerts permettent la diffusion d'images chocs à destination du public. Les scènes de concert elles-mêmes deviennent des tribunes où les groupes haranguent les foules et testent des slogans qu'on retrouvera ensuite sur les tee-shirts des fans (« Animal Liberation – Human Liberation », « Animals are not Food », « Until Every Cage is Empty », « Stop vivisection »...). Dans les articles des multiples fanzines punks qui s'emparent de la question (*Anarchy: A Journal of Desire Armed, Inside Front, Free Society, Assault with Intent to Free, HeartattaCk, Profane Existence, Maximumrocknroll...*), les cibles sont désignées, les victoires célébrées, mais on y rode aussi des arguments et on y mène souvent une réflexion plus approfondie, en s'appuyant sur les textes des philosophes de la cause (Singer et Regan en tête) ou sur les informations diffusées dans les nombreux bulletins des organisations militantes¹. Des films documentaires y sont parfois examinés à la loupe – à l'instar de celui que la BBC consacre, en 1984, à une branche de l'ALF proche de la scène punk² – ou érigés en référence, comme la série de mini-documentaires retraçant des opérations de libération animale produite par l'organisation étatsunienne People for the Ethical

1. *Liberator* (British Union to Abolish Vivisection), *Lomakatsi, Turning Point, Arkangel, Black Beast, S.A.R.P.* (Support Animal Rights Prisoners), *Flesh and Blood, Sabotage. A Comic/Zine about the Fine Art of Hunt Sabotage...*

2. En 1984, l'émission télévisée *Heart of the Matter* (BBC One) consacre un documentaire d'une vingtaine de minutes à la « South East Animal Liberation League ». Relativement équilibré, le sujet présente le collectif en action (à visage découvert ou non), tout en donnant la parole à des contradicteurs qui justifient les expérimentations animales. Plus récemment, le film documentaire *Earthlings* de Shaun Monson (2005) est devenu un modèle du genre aux yeux de la communauté punk. Ces documentaires offrent à la scène punk des arguments en faveur de la cause animale.

Treatment of Animals (PETA)¹. Les jaquettes d'albums elles-mêmes se font les véhicules de prises de positions parfois élaborées et toujours percutantes, comme celle de *What's The Difference? Animal/Humyn Exploitation*, 33 tours de 1985 du groupe de San Francisco A State of Mind, qui reproduit ce texte du metteur en scène et poète Julian Beck :

Nous baignons en permanence dans la violence. Elle est présente jusque dans nos assiettes. Nous ingérons la mort et nous envisageons la vie comme une lutte contre la mort. La mort fait partie de notre ordinaire à travers le massacre des animaux qui servent à notre alimentation. C'est pourquoi toutes ces grandes initiatives pour la paix dans le monde, toutes ces conférences pour le désarmement sont à mes yeux d'une hypocrisie sans nom. Aucun changement n'aura lieu tant que nous n'aurons pas éliminé cette logique mortifère, cette logique meurtrière, cette logique de la violence, cette logique assassine. Ça doit commencer par l'affirmation de la vie, par ce moment où nous disons et nous sentons que non, on ne peut pas tuer. Je commence ici et maintenant, dans ma propre cuisine, de mon propre chef. On ne peut pas tuer des animaux pour vivre. Peut-être même qu'on ne peut pas tuer des végétaux – c'est une autre histoire –, mais commençons par ce dont nous faisons partie. Commençons par les animaux. Nous verrons bien ensuite. Le pacifiste qui n'associe pas pacifisme et végétarisme en viendra peut-être trop facilement et trop vite à ce moment où il admettra qu'il y a certaines circonstances où il faut tuer. C'est dans de tels moments que la vérité s'évanouit, que tout se désintègre, et qu'on en revient à la même vieille histoire. Gandhi disait qu'il s'agit moins de croire que de faire. Revêts un masque et le masque deviendra ton visage. Il s'agit de faire un choix éthique. Tu n'es pas convaincu ? Tu aimes le goût de la viande ? Tu as grandi avec elle. Tu as été éduqué ainsi. Certains traits de ton caractère consistent à satisfaire des pulsions agressives en mastiquant le sang et la chair d'autres créatures. Non, dis non et opte pour les légumes et à partir de là, tu creuses.

1. Le film de 1986, *Breaking Barriers*, qui met en scène la libération de chimpanzés dans le laboratoire SEMA dans le Maryland, connaîtra un grand succès auprès de la scène punk locale (documentaire visible sur www.youtube.com/watch?v=dop7PSX2mrY).

Cet aperçu des dispositifs mis en œuvre par la scène punk pour mobiliser son auditoire ne serait pas complet si on n'y ajoutait pas la « propagande par le fait », car chez ces premiers activistes punks, démarche réflexive et diffusion des idées sont le plus souvent inséparables d'un passage personnel à l'action. De nombreux groupes joignent ainsi les actes à la parole, à l'exemple d'Oi Polloi dont les membres participent à de nombreuses opérations de sabotage de chasses au renard, découvrant les techniques visant à brouiller les pistes des meutes de chiens – par exemple en répandant de la citronnelle sur les sentiers forestiers –, et ne reculant pas devant la confrontation physique avec les chasseurs. De nombreux autres protagonistes de la scène punk anglaise sont célèbres à la même époque pour leur participation à de telles opérations, qu'ils conduisent même parfois de manière concertée : les membres de Conflict évidemment, mais aussi ceux d'Anti-System. Deux des membres de cette formation anarcho-punk de Bradford, Mark Keane et Mick Teale, respectivement bassiste et chanteur du groupe, s'illustrent ainsi en 1986, en menant une série d'attaques contre des boucheries et un abattoir de la ville, entraînant la déambulation d'un troupeau de bétail dans le centre-ville, et leur propre condamnation à des peines de prison. Leur exemple est cependant suivi par des milliers de militants, au point que la justice britannique multiplie les condamnations pour décourager la croissance des vocations : dans les années 1980-1990, « le nombre de prisonniers détenus au titre de la cause animale fut parfois supérieur à celui des prisonniers de l'IRA, avec plus de 600 activistes emprisonnés »¹. En 1997, elle fera même un exemple en condamnant Barry Horne, membre de l'ALF agissant au nom de l'Animal Rights Militia², à une peine de 18 ans de réclusion pour avoir incendié plusieurs magasins de cuirs et fourrures. Sa mort en détention, quatre ans plus tard, après plusieurs grèves de la faim, en fera un martyr de la cause, et Conflict organisera en 2002

1. Les Désobéissants, *Désobéir pour les animaux*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2014, p. 34.

2. L'Animal Rights Militia était le nom derrière lequel se retranchaient les activistes qui choisissaient de recourir à des modes d'action officiellement réprouvés par l'ALF.

un Barry Horne Memorial Day assorti d'un concert au London Astoria devant 2 000 personnes.

La « ligne dure » étatsunienne

Aux États-Unis, la propagande punk en faveur des animaux va prendre, au sein d'un petit courant et pendant quelques temps, un tour encore plus violent qu'au Royaume-Uni.

Au début des années 1980, quelques groupes comme Dead Kennedys déclinent le thème, mais la scène hardcore punk dont ils participent, d'abord sur la côté ouest, a alors d'autres préoccupations. Le courant anarcho-punk étatsunien s'est constitué à la fin des années 1970, en réaction, tout comme en Grande-Bretagne autour de Crass, à la récupération de la première vague punk par l'industrie du show-business. Des groupes comme Black Flag, Fear, The Germs, Bad Religion, Suicidal Tendencies Minutemen, à Los Angeles, Dead Kennedys, MDC, Verbal Abuse à San Francisco, ou, plus au nord, le groupe de Vancouver D.O.A., dont l'album *Hardcore* de 1981 donne son nom au nouveau genre, introduisent à cette époque une version énermée du punk rock des origines – celui des Ramones, des Sex Pistols ou des Clash –, l'accent étant mis au plan musical sur l'intensité et la vitesse d'exécution. Au tournant des années 1980, les thèmes de prédilection du hardcore punk sont essentiellement négatifs : contre la police, les multinationales, l'aliénation consumériste, la guerre, l'impérialisme, etc. On est à l'aube de l'ère Reagan ; sa vision du pouvoir et des rapports économiques suffisent à occuper la rage protestataire de ces formations dans les premiers temps¹.

Une des premières traces significatives de la présence de la problématique animale chez les punks étatsuniens est une compilation de soutien à la branche nord-américaine de l'ALF parue en 1988 sous le titre *The A.L.F. is Watching and There's No Place*

1. Pour un panorama historique du hardcore punk étatsuniens, voir par exemple, Steven Blush, *American Hardcore. A Tribal History*, Los Angeles, Feral House, 2001.

To Hide... On y retrouve quelques-uns des groupes britanniques déjà identifiés à la cause, tels Chumbawamba, Oi Polloi ou Toxic Waste, ainsi que quelques formations étatsuniennes éphémères ou encore peu connues comme Beefeater, Naturecore, Anti-Heros, et un groupe californien qui va faire parler de lui, Vegan Reich, futur fondateur du courant dit « hardline ».

Les premières prises de position vraiment audibles en défense des animaux en Amérique du Nord sont en effet dues à ce petit courant de la mouvance « straight edge », qui est elle-même une déclinaison du hardcore. Le straight edge n'avait d'ailleurs pas au départ la prétention de devenir un courant à part entière du punk rock¹. Le terme et l'idée sont introduits en 1981 par les pionniers du hardcore punk de la côte est, le groupe de Washington D.C. Minor Threat. Dans le titre « Straight Edge » – qu'on peut traduire par « voie droite » –, Ian MacKay exprime son dégoût pour ce qu'il perçoit comme une décadence de la scène punk, dont les excès (« Sex, Drugs and Rock'n'roll ») empêchent toute lucidité. Pour sa part, il déclare :

Je suis une personne ordinaire / Mais j'ai mieux à faire / Que me défoncer la tête / Et traîner avec des morts-vivants.

La même année 1981, Minor Threat sort un deuxième album, *In My Eyes*, dont le titre « Out of Step » énonce ce qui va devenir le programme de base du straight edge :

Je ne fume pas / Je ne bois pas / Je ne baise pas / Au moins ai-je la capacité de penser.

Ce qui n'était peut-être au départ qu'une réminiscence des paroles de Henry David Thoreau (« Je préfère le ciel naturel au paradis du mangeur d'opium. Je suis prêt à rester toujours sobre [...]. Je crois que l'eau est la seule boisson destinée au sage »²) se transforme en effet en mantra pour toute une génération de

jeunes punks. Des groupes comme 7 Seconds de Reno, SSD de Boston ou The Abused de New York en sont les premiers porte-paroles, suivis, dès le milieu des années 1980, par une ribambelle de jeunes formations connues sous le dénominateur commun de Youth Crew : Youth of Today, Gorilla Biscuits, Judge, Bold, Chain of Strength, Turning Point, Uniform Choice, Slapshot, etc.

À la fin des années 1980, un petit noyau se forme au sein de ce courant straight edge qui sera bientôt connu sous le nom de *hardline* (« ligne dure »). Les groupes à l'origine du courant hardline se sont formés entre 1987 et 1989, arborant des noms pour le moins éloquents : Vegan Reich, dans le sud de la Californie, Raid, à Memphis, Tennessee, Integrity, à Cleveland, dans l'Ohio. Ils se définissent comme *vegan straight edge*, ce qui place d'emblée la question animale au cœur de leurs préoccupations, le véganisme, comme on le verra dans le chapitre suivant, étant un style de vie proscrivant l'utilisation de tout produit issu de l'exploitation animale. Plus généralement, leur vision du monde s'enracine dans une acception particulièrement réactionnaire de l'écologie profonde et dans un biocentrisme sans concessions. Sean Muttaqi, auteur et chanteur de Vegan Reich, a exposé les grandes lignes de sa philosophie dans la revue *Vanguard* qu'il a fondé après avoir rallié Memphis – faisant du Tennessee le bastion du courant hardline. Conformément à un supposé « ordre naturel », les *hardliners* proscrivent toute sexualité non reproductrice, ce qui les conduit très vite à se faire une spécialité des anathèmes contre l'homosexualité ou l'avortement. Dans la continuité du credo straight edge, l'usage de drogues, d'alcool ou de toute substance altérant la conscience est aussi banni. Enfin, plus central pour la question qui nous occupe, les membres du courant hardline défendent avec une véhémence extrême l'égalité des droits pour les animaux.

Les injustices sociales, si elles font partie de leurs revendications, passent résolument au second plan. L'accent est mis sur la cruauté de l'être humain à l'endroit des animaux. L'incorrigible nature

1. Pour une analyse approfondie de la scène straight edge et notamment de la sous-branche hardline dont il est question un peu plus loin, voir Robert T. Wood, *Straightedge Youth. Complexity and Contradictions of a Subculture*, Syracuse (NY), Syracuse University Press, 2006. Voir aussi Ross Haenfler, *Straight Edge. Hardcore Punk, Clean-Living Youth and Social Change*, New Brunswick (NJ), Rutgers University Press, 2006.

2. Henry David Thoreau, *Walden*, Marseille, Le mot et le reste, 2011, p. 219.

humaine mérite non seulement à leurs yeux le mépris, mais aussi un châtement en proportion du mal qu'elle inflige aux animaux. Les textes des chansons sur le sujet relèguent les prises de position de groupes comme Conflict ou Oi Polloi au rang d'aimables protestations. Dans sa première démo de 1989 (qui deviendra, l'année suivante, un album intitulé *Words of War*), Raid estime que, pour les hommes, « le temps est venu d'éprouver ce que ressentent les animaux » (« Cultured Sadism »). La même année, Integrity, dans « Dead Wrong », profère une série de menaces à l'encontre des chasseurs :

Nous vous traquerons pour que vous sachiez exactement ce qu'ont ressenti vos proies / Ce n'était qu'un sport, mais à mes yeux vous êtes des assassins / Vous ne tuez pas pour survivre, vous tuez par cruauté / Vous étiez les chasseurs, vous voilà chassés. Vous êtes morts.

Quant à Sean Muttaqi de Vegan Reich, dans « I, The Jury » sur l'album *Hardline* (1990) qui a donné son nom à cette scène, il déclare avoir « dépassé le stade de la tolérance » et met en garde tous ceux qui contreviennent aux commandements vegan straight edge :

Je n'hésiterai pas à enfreindre vos droits, à les balayer, à me faire juge et juré et à vous faire payer, pour les crimes que vous commettez jour après jour ; il n'y a qu'en vous stoppant que nos vies redeviendront vraiment libres.

De tels propos sont assortis d'un programme politique, dont le nom même du groupe donne un avant-goût. Dans une interview accordée, l'année de la sortie de cet album, à *Profane Existence*, Muttaqi en expose la première phase :

Nous croyons en l'anarchisme, c'est notre but ultime. Mais il faut reconnaître qu'à la surface de la planète, beaucoup trop d'êtres humains restent faibles et incapables de résister aux sirènes de l'hédonisme. De ce point de vue, une première étape consisterait à instaurer une dictature végane. Nous pourrions ainsi accélérer le processus d'évolution naturelle en rééduquant ceux qui peuvent l'être

et éliminer les autres. Une fois parvenus à ce stade, l'espèce humaine aura drastiquement diminué de volume¹.

La violence et les excès du hardline lui valent une réputation sulfureuse qui aura assez vite raison de lui. Si un nombre non négligeable de petites formations s'enrôlent sous sa bannière au début des années 1990, sa dérive antihumaniste reste très marginale au sein de la scène straight edge, son « esprit de sérieux » et son ton doctrinaire étant jugés trop rebutants². Les trois principales formations elles-mêmes auront le plus grand mal à y survivre. Raid se sépare après s'être éloigné du style de vie straight edge, en 1992, son second album ne paraissant que de façon posthume. Vegan Reich interrompt ses activités en 1993, et malgré la sortie d'un nouveau disque en 1999, ne revient jamais sur le devant de la scène. Muttaqi quitte Memphis pour la Jamaïque, avant de redécouvrir ses liens avec l'Islam. Quant à Integrity, le groupe a constamment changé de configuration, Dwid Hellion en étant à ce jour le seul membre fondateur encore actif. Installé en Belgique depuis 2003, il s'enferme dans un univers musical particulièrement sombre et macabre (le label que Dwid Hellion fonde en 2003 et qui produit désormais ses albums s'intitule significativement Deathwish Inc.)³.

Malgré sa brève existence, le courant hardline n'en aura pas moins eu une influence considérable sur la prise en compte de la question animale par la scène punk étatsunienne. Ses positions sont largement relayées (souvent sans grand discernement) par des fanzines comme *XUltraMilittanceX* ou *SEAL* (pour « Straight Edge Animal Liberation »), et de nombreux activistes de la cause animale de la région de Memphis sont issus de ses rangs. Ils sont à l'origine des premières cellules d'organisations décentralisées comme l'Animal Defense League (ADL) et la Coalition to Abolish the Fur Trade (CAFT), actives aujourd'hui sur l'ensemble du

1. Cité dans Craig O'Hara (1992), *The Philosophy of Punk. More Than Noise*, San Francisco, AK Press, 1999, p. 150.

2. *Ibid.*, p. 149-151.

3. Voir Carlos Ramirez, « Integrity's Dwid Sits Down for Rare Interview », Noisecreep, 16 novembre 2009 (consultable sur noisecreep.com/integrity-dwid-interview/).

territoire étatsunien et même sur le plan international. Le rôle et l'influence de cette sous-branche du hardcore straight edge n'est donc pas à négliger, et s'il en fallait un dernier exemple, lorsque le tout nouveau groupe de Syracuse, dans l'État de New York, Earth Crisis, envisage d'enregistrer son premier album *All Out of War*, en 1992, il s'adresse à Sean Muttaqi et son label Uprising Records. La transaction ne se fait pas, bien que les textes d'Earth Crisis à l'époque n'aient pas grand-chose à envier à la rhétorique hardline de l'époque. Un seul extrait, tiré de « Stand By » :

Tu es un démon / Tu as du sang sur les mains / Ta mort les libèrera.

Punks pour une Éthique dans le Traitement des Animaux

Avec le temps, Earth Crisis va lui aussi infléchir son discours et finir par renoncer à ces appels à représailles potentiellement contreproductifs pour adopter des positions plus « intellectualisées ». L'influence en la matière du groupe anarcho-punk canadien Propagandhi¹ a sans doute été décisive. Jusqu'en 1996, le groupe, très proche de l'éthique punk anglaise des origines, s'en prend dans ses textes à la plupart des « ismes » de la société autoritaire patriarcale : nationalisme, capitalisme, impérialisme, racisme, sexisme, homophobie. En 1996, il fait une entrée fracassante dans le champ de la lutte pour les droits des animaux en enregistrant son troisième album *Less Talk, More Rock*. En deux titres qui retiennent particulièrement l'attention, « Nailing Descartes to the Wall » et « Apparently, I'm a "P.C. Fascist" (Because I Care About Both Human and Non-Human Animals) », Propagandhi déploie un argumentaire particulièrement efficace à l'adresse de « certains de [ses] amis par ailleurs brillants et productifs », qui « ignorent le problème et contestent la relation entre consommation et

1. Appliquant à la lettre le régime DIY, le groupe a créé son propre label, G7 Welcoming Committee Records, qu'il présente de la manière suivante : « Un label phonographique organisé démocratiquement par nous, membres de Propagandhi, depuis 1997. Pas de chefs. Pas de managers. Pas de baratin » (voir propagandhi.com/).

brutalité ». L'exploitation et la consommation des animaux est une réduction en esclavage, disent les chansons, non seulement des animaux, mais de ceux-là mêmes qui les consomment. Car ils sont à la fois « esclaves de [leurs] besoins » et asservis « aux conventions dont nous abreuvent une culture qui traite les animaux comme des machines ». La défense de la cause animale est donc une question plus large qu'il y paraît, car en « prenant conscience d'une forme d'oppression », il devient possible de « prendre conscience du reste », notamment de « la violence institutionnalisée contre les travailleurs et [du] viol des femmes qu'est le sexisme ». Tout en évitant de se poser en donneur de leçons, Propagandhi en appelle donc à la lucidité (« Je ne suis pas moins stupide que les autres, mais je connais mes erreurs »), et enjoint son public à « cesser de consommer des animaux ».

Les positions de Propagandhi marquent une prise de distance avec les imprécations assassines des hardliners. Elles témoignent aussi d'une attention au fait que l'exploitation animale est insérée dans des logiques institutionnelles et systémiques, et que combattre les secondes implique de prendre aussi en compte la première. Au cours de la deuxième moitié des années 1990, un certain nombre de groupes comme Aus-Rotten, Good Riddance, Antischism, et même Earth Crisis, en 2000, avec « Biomachines » vont développer des positions analogues et y sensibiliser leur public. Cet élargissement du débat fait que la question animale est peu à peu dissociée du discours sectaire du début des années 1990 et, dans les années 2000, il devient très difficile de trouver un artiste punk qui ne se revendique pas d'elle. Peut-être plus encore qu'en Grande-Bretagne dans les années 1980, la cause animale s'est imposée en Amérique du Nord comme l'un des critères déterminants de « l'authenticité punk »¹.

Les punks étatsuniens se muent dès lors en porte-paroles extrêmement actifs des animaux et s'engagent dans un prosélytisme

1. Voir Alastair Gordon, *The Authentic Punk. An Ethnography of DIY Music Ethics*. Leicestershire, Loughborough University, Thèse de doctorat en philosophie, 2005, notamment p. 89-90.

tous azimuts. C'est dans cette perspective qu'ils commencent à nouer des liens, qu'on pourrait dire de « légitimation réciproque », avec les principales organisations engagées sur la question. Ils en signent les pétitions, diffusent leur matériel d'information et de propagande et les convient de plus en plus fréquemment à tenir des stands lors de concerts ou des festivals. Cela permet notamment à une structure comme People for the Ethical Treatment of Animals (PETA) d'élargir considérablement sa base, en recrutant un grand nombre de militants et d'adhérents dans la mouvance punk.

PETA est une organisation fondée en 1980 par Ingrid Newkirk et son compagnon Alex Pacheco, auprès de qui elle a découvert les travaux de Peter Singer. Le petit groupe de cinq personnes à l'origine de PETA entreprend aussitôt un travail de documentation sur la maltraitance animale dans l'industrie et les laboratoires scientifiques de la région de Los Angeles. Son premier coup d'éclat est un reportage photographique clandestin effectué par Pacheco dans les locaux de l'Institut de recherche comportementale de Silver Spring. Pacheco s'y était fait embaucher comme laborantin en mai 1981, dans le but de rendre compte du traitement réservé par le chercheur Edward Taub aux animaux dont il étudiait le comportement. La série de photographies prises par Pacheco lors d'une incursion nocturne dans le bâtiment montraient des singes privés de systèmes nerveux, harnachés et écartelés dans l'attente de la vivisection. La transmission de ces documents à la police conduisit à l'arrestation de Taub, et l'affaire servira de base à la promulgation, en 1985, d'une loi fédérale sur le bien-être animal, le United States Animal Welfare Act.

Par la suite, PETA se fait une spécialité des reportages clandestins dans différents lieux de maltraitance animale et lance un nombre incalculable de campagnes d'information et de boycott contre des personnes morales ou privées. En outre, elle entretient des liens avec des organisations comme ALF et Earth Liberation Front (ELF), marquant ainsi sa reconnaissance de la légitimité de certaines formes d'action directe.

Entre PETA et la scène punk antispéciste étatsunienne, c'est, depuis le début des années 2000, une véritable histoire d'amour, ou du moins, pour paraphraser un mot célèbre, une longue succession de « preuves d'amour ». Dès 2003, le groupe Most Precious Blood, créé deux ans plus tôt à New York, et son label Trustkill s'entendent avec PETA pour introduire dans leur album *Our Lady of Annihilation* un jeu de cartes postales et d'autocollants reproduisant des slogans de l'organisation tels que « Question Authority » (« Remettez en question l'autorité ») ou « Friends Don't Chain Friends : Let Dogs Inside » (« Les amis n'enchaînent pas les amis : laissez entrer les chiens »). La même année, PETA s'associe avec le label punk Fat Wreck Chords pour produire une compilation, *Liberation. Songs to Benefit PETA*, où se retrouvent une quinzaine de groupes dont NOFX, Propagandhi, District 7, Good Riddance, The Used, Hot Water Music ou Anti-Flag.

Depuis le début des années 2000, PETA est aussi invité chaque année à tenir un stand d'information sur le festival Vans Warped Tour. Lancé en 1995 par le fabriquant californien de chaussures de skateboard Vans, ce festival itinérant est le principal événement musical de la scène punk étatsunienne. Chaque année, pendant un mois et demi, près d'une centaine de groupes se produisent dans une trentaine de villes d'Amérique du Nord¹ ; à chaque étape, les concerts se succèdent sur plusieurs scènes installées en plein air, et un grand nombre de chapiteaux et de scènes sont sponsorisés par différentes organisations. D'abord présent sur le festival pour faire connaître ses activités, PETA en devient vite l'un des sponsors, permettant ainsi à l'organisation d'être présente au cœur de la scène punk pendant une quarantaine de jours par an sur l'ensemble du territoire des États-Unis. La participation de PETA au Vans Warped Tour incite alors l'organisation à orienter toute une partie de ses activités et de son travail vers la jeunesse, en créant une structure à part entière : [peta2](http://peta2.org). Le site internet de celle-ci nous renseigne sur ce tournant décisif :

1. À partir de 1998, la tournée inclut aussi l'Australie, l'Europe et le Japon.

Tout a commencé à l'été 2002, alors que PETA cherchait à étendre sa famille de militants des droits des animaux. Et voilà, peta2 était né ! Sur le Warped Tour, les groupes ont aimé et nourri peta2 comme s'il était leur propre enfant. [...] Le temps de dire « Je ne suis pas un Nugget », peta2 tournait sur tous les plus grands festivals, interviewant tout le monde, depuis Rise Against jusqu'à Fall Out Boy et remportant campagne sur campagne en faveur des animaux¹.

Pour renforcer sa légitimité auprès de cette jeunesse particulièrement désireuse de s'impliquer dans une cause, PETA s'efforce donc de faire corps avec une culture punk dont beaucoup d'artistes semblent eux-mêmes de plus en plus soucieux d'une certaine forme de respectabilité. De très nombreux groupes et figures du punk rock acceptent ainsi d'incarner l'organisation, qui fait d'eux des « héros » de la cause (c'est le terme qui leur est réservé) et d'ardents prosélytes. En retour, les militants de PETA répartis sur l'ensemble du territoire se mobilisent pour faciliter les tournées de leurs groupes fétiches. En août 2009, Pat Thetic, batteur d'Anti-Flag, évoque en ces termes la tournée Warped en train de s'achever :

Pendant cette tournée, ça a été extraordinaire, parce qu'on était avec beaucoup de gens de PETA, d'Amnesty et de Greenpeace, et ils ramenaient des volontaires tous les jours. Presque tous les jours, quelqu'un venait me voir pour me dire qu'il avait rejoint ces organisations après avoir assisté à un concert d'Anti-Flag ou s'être procuré un de nos disques. [...] Soyons clair, ce n'est pas grâce à Anti-Flag qu'ils ont découvert ces choses ; ils y étaient déjà sensibles. Dans un coin de leur cerveau, ils étaient à la recherche de ce genre de chose, et il s'est trouvé que nous étions là pour les aider à réaffirmer ce qu'ils pensaient et croyaient déjà, et ils ont ensuite pris cette direction. [...] Quand on rencontre des gens avec qui on a une certaine communauté de pensée, on se sent tous un peu moins isolés, moins seuls.

En 1998, dans le titre « Indie Sux, Hardline Sux, Emo Sux, You Suck ! » sur l'album *Their System Doesn't Work For You*, Anti-Flag s'en prenait notamment aux derniers « hardliners » en proclamant fièrement : « Je ne suis pas végétarien et j'ai des rapports sexuels ». Dix

1. « Our Mission », peta2.com (consultable sur www.peta2.com/about-peta2/).

ans plus tard, Pat Thetic, batteur du groupe, est devenu l'un des « héros » de PETA et prodigue, dans une interview à l'organisation, ses conseils sur « comment devenir végétarien si vous découvrez ce style de vie »¹. Ainsi, au tournant des années 2010, l'engagement auprès de PETA est devenu une sorte de passage obligé pour nombre de groupes de la scène punk nord-américaine. Sur les pages du site de peta2, des artistes comme Bad Religion, Propagandhi, Good Riddance, The Used, Stick to Your Guns, MxPx viennent exprimer leurs positions en faveur des animaux dans des entretiens calibrés entrecoupés de musique, d'images de concerts et d'actions pour la cause. En retour, l'autorité morale que devient peu à peu PETA met en avant la lucidité et la précocité de pensée de leurs « héros », s'efforçant d'indiquer que leurs actes sont à la portée de chacun.

À cela s'ajoute l'investissement plus direct de ces figures de proue de la cause dans les multiples campagnes de sensibilisation coordonnées par l'organisation. Les groupes les plus populaires de la scène punk prodiguent leur temps et leur image pour élargir la base militante de l'organisation, ce qui contribue en retour à les consacrer un peu plus auprès du public. Anti-Flag parraine la campagne de 2012, « Never Be Silent », appuyant de sa notoriété l'exhortation de PETA à « prendre la parole pour les animaux partout et de toutes les façons possibles »². L'année précédente, Anti-Flag, toujours, avait rejoint Rise Against pour soutenir la campagne de promotion du végétarisme intitulée « Meat is Murder » : « À nous seuls, disait l'affiche à l'effigie du groupe, nous épargnons cent animaux chaque année. Simplement en refusant de les manger. On ne saurait trouver meilleure raison de devenir végétarien – et vous ? »³.

1. Voir « Pat Thetic of Anti-Flag Interview », peta2.com, août 2011 (consultable sur www.peta2.com/heroes/pat-thetic-of-anti-flag-interview/). On verra dans le chapitre suivant que le « style de vie » et le régime alimentaire végétarien ou végétarien adoptés par toute une partie de la scène punk découlent logiquement de leurs positions en faveur des animaux.

2. Voir « Anti-Flag Says : "Never Be Silent" », peta2.com, juin 2012 (consultable sur www.peta2.com/heroes/anti-flag-says-never-be-silent/).

3. Voir « Rise Against Says, "Meat Is Murder" », peta2.com, juillet 2011 (consultable sur www.peta2.com/heroes/rise-against-says-meat-is-murder/).

La même année, PETA avait d'ailleurs recruté d'autres grandes figures de la scène punk : Sum 41, pour la campagne « Elephants Never Forget »¹ ; Jamey Jasta, chanteur de Kingdom of Sorrow et Hatebreed, pour celle intitulée « Adopt, Don't Buy »², ou encore Most Precious Blood pour la campagne « The Meat Industry Is Merciless to Animals ». Pendant toute la durée de la campagne, le groupe se produisait sur scène sous une immense bannière aux couleurs de PETA, invitant le public à « réfléchir avant de manger ».

On pourrait multiplier les exemples pour les années suivantes. Sans pouvoir dire dans quelle proportion, il est certain que leur engagement auprès de PETA et d'autres organisations vaut à ces groupes une notoriété accrue auprès du public. Anti-Flag, Rise Against, Sum 41 comptent aujourd'hui parmi les formations punks les plus célèbres de la planète punk. Créées le plus souvent dans les années 1990, se rattachant, du moins à l'origine, aux idéaux anarcho-punks, elles ont toutes connu à partir du milieu des années 2000 un succès considérable, se plaçant bien souvent au sommet des *charts* étatsuniens. Rompant avec la règle d'or du DIY, elles ont même souvent rejoint à un moment de leur carrière l'une des majors du disque (Universal pour Rise Against et Sum 41, Sony pour Anti-Flag), avant de revenir parfois vers des labels indépendants dans les années 2010. Il n'est donc pas surprenant de les voir adopter des formes d'engagement politique somme toute très conventionnelles³, surtout quand on les compare avec celles de la génération précédente⁴.

1. Voir « Sum 41 Knows That Elephants Never Forget », peta2.com, juillet 2011 (consultable sur www.peta2.com/heroes/sum-41-knows-that-elephants-never-forget/).

2. Voir « Jamey Jasta of Kingdom of Sorrow », peta2.com, juillet 2011 (consultable sur www.peta2.com/heroes/jamey-jasta-of-kingdom-of-sorrow/).

3. Le guitariste de Most Precious Blood, Justin Brannan, est même crédité pour son action politique aux côtés des Démocrates et pour ses activités au sein de plusieurs banques d'investissement de Wall Street. En 2012, il figure parmi les 40 personnalités newyorkaises de moins de 40 ans « qui montent » (« New York City Rising Stars : 40 Under 40 ») pour son travail de directeur de la communication auprès d'un conseiller municipal (voir sa page sur Wikipedia en anglais).

4. Voir le chapitre intitulé Les batailles pour la terre : les écopunks et l'action directe dans les années 1990, p. 163-175.

Reste qu'ils ont largement contribué à faire des droits des animaux l'un des principaux axes du militantisme punk aux États-Unis, et, plus généralement, l'une des causes les plus populaires en Amérique du Nord. Aujourd'hui, PETA est la plus grande organisation de défense des animaux au monde, avec plus de 300 employés, près de 3 millions d'adhérents et de sympathisants, et des antennes un peu partout dans le monde¹. Avec le temps, la base des soutiens de PETA dans le monde du show-business s'est considérablement élargie. Pour ne citer que des personnalités du monde de la musique, Morrissey, Paul McCartney, Joan Jett, mais aussi Wu-Tang Clan, Dead Prez, Public Enemy pour le rap, Lamb of God, Soilwork, Lacuna Coil pour le metal, ou Moby, Ladytron, Steve Aoki pour l'électro font désormais partie des célèbres « trophées » de l'organisation. Sur le site [peta2](http://peta2.com), est précisé leur statut en matière alimentaire : « végétarien », « végétalien » ou, *nec plus ultra* pour les partisans de la cause, « végan ». Car de leur position en faveur des animaux découle aussi un « style de vie », notamment en matière d'alimentation. Or, en ce domaine aussi, les punks ont joué, depuis les origines de la scène musicale, un rôle essentiel de prescripteurs.

1. En France, l'organisation Pour une éthique dans le traitement des animaux (PETA France) s'est créée en 2004 et est notamment parrainée par Arielle Dombasle.

RÉGIMES ALIMENTAIRES ET STYLE DE VIE

« *L'homme est ce qu'il mange* ».

Ludwig Feuerbach

Dans son enquête sur les antispécistes français, l'ethnologue Catherine-Marie Dubreuil tente d'élucider certains ressorts de la vision du monde des tenants de la « libération animale » :

La question de la douleur et de l'égalité des êtres vivants mobilise les antispécistes, comme une obsession, ce qui les conduit jusqu'à concevoir l'inimaginable : un monde sans prédation. S'ils luttent contre la souffrance que l'homme provoque, fait subir aux autres êtres et à sa propre espèce, ils déplorent aussi celle que les animaux s'infligent entre eux¹.

Cette attitude pose sans doute la question plus générale du rapport entre nature et culture dans les sociétés occidentales². Elle fait en tout cas écho à un étonnant débat au sein de la scène punk rapporté par Steve Ignorant, le chanteur de Crass. Celui-ci raconte en effet qu'au tournant des années 1980, les membres du collectif s'étaient penchés sur la question de savoir « si les chats devaient être végétariens et donc, s'il fallait leur acheter de la

1. Catherine-Marie Dubreuil, *Libération animale et végétarisation du monde. Ethnologie de l'antispécisme français*, Paris, CTHS, coll. « Le regard de l'ethnologue », n° 28, 2013, p. 101.

2. Claude Lévi-Strauss et, à sa suite, Philippe Descola en ont posé les principaux termes en rappelant que ce « Grand partage » (selon l'expression de Jack Goody) n'a pas cours dans la plupart des sociétés dites « primitives », et en indiquant que cette opposition théorique n'a pas de validité en soi, car la nature n'existe pas en dehors de l'homme, pas davantage que l'homme n'existe en dehors de la nature (voir notamment Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005).

viande »¹. L'histoire ne dit pas comment le débat fut tranché. Ce qu'il démontre, cependant, par l'absurde, c'est que, dès l'origine, la cause animale commandait de la part de leurs défenseurs punks l'adoption d'un comportement alimentaire en cohérence avec leurs convictions. De fait, dès les années 1980, le végétarisme apparaît comme la marque par excellence de la sincérité de l'engagement des punks anglais – et plus particulièrement des anarcho-punks – en faveur des animaux.

L'idée n'est pas nouvelle. Elle s'enracine dans la conviction que la consommation de viande est un trait de la cruauté humaine. Pour toute une lignée de penseurs occidentaux, de Pythagore à Élisée Reclus en passant par Plutarque, Jean-Jacques Rousseau ou Léon Tolstoï, « le régime d'alimentation correspond bien aux mœurs des individus. Le sang appelle le sang ». C'est la position d'un Reclus, convaincu du « contraste que, d'une manière générale, les végétariens présentent avec les gros mangeurs de viande, les avides buveurs de sang, par l'aménité des mœurs, la douceur du caractère, l'égalité de la vie »².

Plus proche de l'univers de référence des punks britanniques, les transcendentalistes³ comme Ralph Waldo Emerson ou Henry David Thoreau s'étaient eux-mêmes peu à peu convaincus « que quiconque sincèrement essaie de conserver intactes ses facultés les plus élevées ou sa fibre poétique, est particulièrement enclin à s'abstenir de tout aliment d'origine animale »⁴.

Leur ami Amos Bronson Alcott fut même pionnier en tentant de bâtir de toutes pièces une société solidaire et pacifique pour

1. Cité dans George Berger, *The Story of Crass*, op. cit., p. 195.

2. Élisée Reclus (1866), *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes*, Saint-Maurice, Premières pierres, 2002, p. 150. Sur l'histoire du végétarisme, voir Renan Larue, *Le végétarisme et ses ennemis. Vingt-cinq siècles de débats*. Paris, PUF, 2015.

3. Ce courant philosophique étatsunien, proche des romantismes britannique et allemand, et inspiré par la vision du monde des hindous et du jaïnisme, postulait notamment la corruption par la société et les institutions de la bonté originelle de l'être humain et de la nature. En baptisant leur « commune » rurale de l'Essex « Dial House », Penny Rimbaud et Gee Vaucher, futurs piliers du collectif Crass, se référaient explicitement à la revue transcendentaliste *The Dial* lancée en 1840 par les membres du Hedge Club, parmi lesquels Ralph Waldo Emerson, Amos Bronson Alcott et Henry David Thoreau.

4. Henry David Thoreau, *Walden*, op. cit., p. 216-217.

les humains et les animaux. En compagnie d'une douzaine de volontaires, il s'installa, en mai 1843, dans une ferme des environs de Boston pour fonder Fruitlands, une communauté strictement végétarienne, proscrivant l'usage du cuir et refusant même un temps de recourir à la traction animale pour cultiver ses champs¹. L'expérience tourna court, « ces doux rêveurs ne résist[ant] pas aux rigueurs de l'automne »², et la communauté fut dissoute en janvier 1844. En refusant non seulement de manger mais aussi d'*exploiter* les animaux, ils s'étaient néanmoins orientés dans une direction qui préfigurait l'éthique végane que les punks étatsuniens contribueront largement à répandre à partir des années 1990.

Toutefois, de même que ce sont les punks anglais qui, les premiers, ont inscrit la défense de la cause animale dans leur palette contestataire, ce sont aussi eux qui ont ouvert la voie à l'idée que le végétarisme devait en être la conséquence logique dans l'ordre des comportements alimentaires.

L'assiette punk anglaise

L'attention précoce à la souffrance animale dans les milieux punks, leur soutien massif et souvent actif aux opérations d'organisations comme l'ALF contre la chasse, les abattoirs ou les boucheries au tournant des années 1980, n'auraient guère eu de sens si elles ne s'étaient accompagnées d'un rejet de la consommation de viande. Penny Rimbaud, de Crass, est déjà un « ancien » quand la scène punk émerge en Grande-Bretagne (il est né en 1943) ; c'est aussi un végétarien de longue date, et si Dial House, sa maison communautaire de l'Essex, n'impose que très peu de règles à ses nombreux visiteurs, la consommation de viande y est prohibée. Dès 1979, sur *Stations of the Crass*, le deuxième

1. Ils s'interdisaient aussi l'usage du coton, de la laine ou de la soie au motif qu'ils étaient des produits de l'esclavagisme.

2. Ronald Creagh, *Utopies américaines. Expériences libertaires du XIX^e siècle à nos jours*, Marseille, Agone, coll. « Mémoires sociales », 2009, p. 90.

album du groupe, il moque le régime carné vanté par la publicité qu'« avalent » servilement les classes populaires britanniques :

Des pancartes dans les magasins d'alimentation font la publicité de la viande / Épaule de bœuf ou paleron, vous feront toute une semaine / Ils vous disent que vous aimez ça, vous répondez que oui / Ils n'ont pas besoin d'insister en vous disant comment mâcher / Vous avez le tout sans le moindre grincement / Et eux, sans bouger s'immiscent tranquillement.

Il est rare que les textes de Crass n'embrassent qu'un seul thème. Ils composent le plus souvent de puissants tableaux des disfonctionnements de la civilisation occidentale. Mais la frénésie carnivore de l'espèce humaine y occupe presque toujours une place, comme dans cette dénonciation de l'instinct de mort évoquant « la main parfaite qui tient le fusil ou manie la lame du boucher » contenue, en 1982, dans « Sentiment (White Feather) ». Très proche de Crass, Flux of Pink Indians, leur avaient emboîté le pas dès 1981, en dénonçant, dans le titre de l'album *New Smell*, « Sick Butchers », l'hypocrisie du consommateur de viande :

Vous essayez de me caresser dans les champs / Et vous me mangez à l'heure du repas.

En 1983, Conflict met les points sur les i, sur le 45 tours *To a Nation of Animal Lovers*. Après « Meat means Murder », paru la même année, Conflict récidive en effet, avec « Meat Still Means Murder », qui dénonce aussi la duplicité de « ceux qui aiment les animaux » :

Tu es assis à la table tout sourire / Tu manges sans pouvoir te rassasier / C'est servi sur une assiette bien propre et tu ne songes pas à la tuerie / Tu te demandes seulement : friture ou grillade ? / Tu râles contre l'extermination des phoques, le massacre des baleines / Mais qu'est-ce que ça change qu'ils vivent sur terre ou dans la mer ? / Tu n'as jamais eu de manteau en fourrure, tu penses que c'est cruel pour les visons / Bien, mais qu'en est-il de la vache, du cochon, du mouton, ça ne te fait pas réfléchir ? / On ne t'a jamais raconté l'histoire du chaînon manquant ? / Et pourtant ils font la queue, ils visitent / Les membres tranchés parfaits pour le ragoût / Les carcasses entassées / Les bons morceaux bien juteux sortis des congélateurs / Tu ne vois pas que ce

jus, c'est du sang / Des rivières rouges coulant des gorges juvéniles / Ton sang, leur sang, c'est la même chose.

Les jeunes punks sensibles à la cause animale ne peuvent guère rester sourds à ce discours culpabilisateur. D'autant que lors des concerts de Conflict et autres groupes à la même époque, des images très explicites d'animaux agonisants sous « la lame du boucher » ou tués à la file dans les abattoirs sont souvent projetées à l'arrière-plan de la scène. Mais le discours des anarcho-punks anglais se contente rarement de dénoncer pour elle-même la cruauté envers les animaux. La plupart des titres qui exhortent le public à renoncer à la viande s'en prennent aussi à la violence d'une société qui n'incite à sa consommation que pour mieux alimenter ses logiques de production industrielle. Dans « Sick Butchers », Flux of Pink Indians fait passer ce message en se mettant dans la « peau » d'un bovin :

Je paissais dans un champ / Je respirais, j'étais vivant / [...] / J'entendais les voitures, les oiseaux qui passaient / Et les gens qui passaient, ils étaient mon destin / Ils étaient ma raison d'être, ma fonction dans ce champ / J'étais fait pour leurs assiettes, leurs corps frigorifiés, les sièges de leurs voitures / Mon âme pour la semelle de leurs souliers.

La force des interpellations punks dans les années 1980 repose en effet sur leur capacité à inscrire les thèmes dont ils s'emparent dans une critique plus générale des ressorts de l'industrie capitaliste, et particulièrement agroalimentaire. Le livret intérieur de *To a Nation of Animal Lovers* met par exemple en garde les fans de Conflict contre les dessous du fast-food business dont McDonald's est depuis peu, au Royaume-Uni, l'acteur de premier plan¹ :

La prochaine fois que vous déjeunerez chez McDonald's, pensez aux 100 000 têtes de bétail massacrées chaque jour aux États-Unis pour finir en hamburger. Ce bétail est tenu captif dans des entrepôts bondés et nourri d'un peu de farines animales. Les veaux anémiques enchaînés dans des boxes étroites sont quant à eux nourris de lait en poudre pendant les cent jours de leur misérable existence.

1. Le premier restaurant McDonald's ouvre en 1974 à Woolwich, dans le sud-est londonien. En 1983, La McDonald's Corporation ouvre à Manchester sa 100^e enseigne sur le sol britannique. La 200^e ouvrira en 1986, la 300^e en 1988.

La vindicte des anarcho-punks à cette époque ne s'exerce donc pas seulement contre les instincts carnivores de l'humanité – même entretenus par la société de consommation –, mais aussi contre l'ensemble des dispositifs de production et de distribution alimentaire. De l'élevage industriel aux chaînes de supermarché, en passant par les marques de boissons gazeuses et les enseignes de restauration rapide, ce sont les rouages capitalistes de ce qu'on n'appelle pas encore la « malbouffe », mais dont McDonald's est déjà le symbole, qui sont les cibles des punks. Le très impressionnant « Smash the Mac », enregistré par Crass en 1984, est une violente charge contre l'américanisation des esprits et des corps. L'impérialisme économique étatsunien y est passé en revue, de l'industrie de l'*entertainment* jusqu'à celle de l'armement. Plusieurs strophes évoquent bien sûr le dumping alimentaire, comme celle-ci :

Cerveau cramé par les burgers de cheval / Pluie mortelle de gras stérilisé / Crèmes du Kentucky aux couleurs chimiques / Fais-toi les dents sur le... rêve américain.

De l'autre côté de l'Atlantique, dans « Corporate Deathburger », les Texans MDC pouvaient déjà dénoncer, en 1982, le « rire de Ronald » McDonald's devant « l'accroissement infini de ses profits », source « de famine pour des milliards de gens » dans le monde. Quatre ans plus tard, à la périphérie de l'Empire, la diffusion sur l'ensemble de la planète des produits de consommation étatsuniens, la « Coca-Colanisation », comme le chante Chumbawamba sur l'album de 1986 *Pictures of Starving Children Sell Records*, hante les punks anglais. Ils en appellent donc, à l'instar du groupe de Burnley sur le même album, à combattre l'existence qu'elle propose :

Un style de vie de supermarché pour tous / Un millier de nations sous le contrôle des multinationales / Des distributeurs de Coca-cola dans chaque pays.

Il s'agit, en un mot, de lutter contre la domination des corps et des esprits par la satisfaction du ventre, contre le mirage de la consommation rapide proposée par les multinationales de l'agro-

alimentaire. En appelant leurs auditeurs à ouvrir les yeux sur ce qu'ils mangent, les punks s'efforcent aussi de dissiper l'illusion d'un confort qui n'est en réalité qu'une autre forme d'aliénation : « ce style de vie de merde », comme le chante Anti-System en cette même année 1986 dans « Paradise ? », qui repose sur « la fausse joie du réfrigérateur, le cadavre dans ton four dernier cri ».

Dans ces conditions, l'adoption et la promotion de régimes alimentaires et de modes de vie qui proscrivent la viande peuvent aussi être comprises comme faisant partie « des stratégies par lesquelles de nombreux punks combattent le capitalisme, le patriarcat et la destruction de l'environnement », comme l'affirme Dylan Clark :

Les punks pensent que la nourriture industrielle emplissent les corps des normes, des logiques et de la pollution morale du capitalisme et de l'impérialisme. [...] Un grand nombre de pratiques, dont le régime alimentaire n'est pas la moindre [...] constituent une puissante critique du statu quo »¹.

« Un Big Mac dans une main et un Coca dans l'autre, nous avons accepté leur culture et avalé leurs mensonges », s'insurge Chumbawamba, sur le même album de 1986. Refuser de manger de la viande, c'est donc, non seulement, manifester son respect pour toute vie animale, mais, pour toute une génération « née dans l'ombre des USA, éduquée quotidiennement à la connerie de base, soumis à un régime forcé de mensonges *made in Great Britain* », c'est aussi refuser d'être digéré par les hachoirs du capitalisme industriel et les États qui le soutiennent. C'est sur la base de ce double argument que se développe et se diffuse, tout au long des années 1980, le slogan punk *Go Vegetarian!*

Le végétarisme, qui n'est autre qu'un *renoncement personnel* à consommer de la viande, constitue ainsi le degré le plus élémentaire de l'activisme punk. Au point, parfois, que « ceux qui s'en affranchiraient le feraient à leur propres périls »². Colin

1. Dylan Clark, « The Raw And The Rotten. Punk Cuisine », *Ethnology*, vol. 43, n° 1, 2004, p. 2.

2. Richard Cross, « "There is No Authority But Yourself" ... » *art. cit.*

Jerwood, le chanteur de Conflict, en fait par exemple l'amère expérience en 1988, lorsqu'une rumeur persistante l'accuse d'avoir été vu dans un Kentucky Fried Chicken (KFC) ! Pendant plusieurs mois, d'interview en interview dans les fanzines punks, la question lui sera posée, l'obligeant constamment à donner sa propre version des faits, comme ici, à *Crisispoint* :

J'ai effectivement acheté de la nourriture dans un KFC, mais certainement pas de la viande. Sur une tournée qui dure 30 jours, tu finis tard et parfois, la nuit, il t'arrive d'avoir la dalle. Je ne vais pas bouffer de chips ou des saloperies du genre parce qu'au bout d'un moment ça te fout en l'air, donc j'ai pris un truc comme une salade de chou. Les gens ne voient aucun problème à acheter une salade dans un kebab, par contre, ils me rentrent dans le lard parce que j'ai mis les pieds dans un KFC. Je ne vois pas la différence [...] Ceux qui critiquent sans arrêt feraient bien de faire quelque chose de concret plutôt que de passer leur temps à décortiquer tous nos faits et gestes. Nous ne sommes pas des modèles. Nous voulons aider, pas mener, bon sang de merde ! On dirait que la question la plus populaire en ce moment dans les fanzines, ce n'est plus « Quand avez-vous formé votre groupe », mais « Que pensez-vous de Conflict »¹.

Quoi qu'il en soit, en cette même année 1988, une petite maison d'éditions fondée l'année précédente à Stirling, en Écosse, par Ramsey Kanaan, pionnier de la scène anarcho-punk britannique, chanteur de Political Asylum, publie un livre d'une centaine de pages qui ne passe pas inaperçu. Son titre résume bien le double enjeu de la question alimentaire pour les punks de l'époque : *Soy, Not Oi*, sous-titré « Plus de 100 recettes pour détruire le gouvernement ».

Signé Hippycore Krew², publié par AK Press, qui deviendra bientôt un éditeur de référence de la pensée anarchiste, le livre va contribuer à faire franchir un palier à l'« éthique du renoncement » punk, en l'initiant à « une expérience de vie qui se renforce chaque

jour. Au minimum, cela signifie refuser de manger de la viande, des produits laitiers et autres sous-produits d'origine animale, comme de s'en vêtir »¹. Ce que l'ouvrage se propose ainsi de faire, c'est de fournir des conseils et des recettes pour permettre « à chacun de déterminer son degré d'engagement dans le mode de vie végétarien ». « Véganisme », le mot est lâché dans les milieux punks et il va s'y répandre comme une traînée de poudre. *Soy, not Oi*, sera constamment réédité pendant deux décennies² ; en 1991, il paraîtra pour la première fois aux États-Unis, où l'éthique végane va connaître, grâce aux punks, son plus grand essor.

Le tournant végétarien

Dans la deuxième moitié des années 1980, la question du végétarisme a commencé à franchir l'Atlantique, faisant du refus de consommer de la viande un autre point commun entre anarcho-punks anglais et nord-américains. Dans « No More », Youth of Today estime même que le nombre de ceux qui refusent de « manger de la viande, de manger de la chair » a doublé en 1988, « parce que les gens commencent à s'éduquer eux-mêmes, à éduquer leurs amis, leurs familles ». Les punks étatsuniens vont pourtant bientôt se distinguer en adoptant massivement un régime encore plus strict, le régime végétarien.

Le terme « *vegan* » est pourtant apparu en Grande-Bretagne, courant 1944, où il qualifiait dans l'esprit de son inventeur, Donald Watson, un régime végétarien sans laitages et sans œufs. En 1951, la Vegan Society, fondée en 1945 par Watson, précise sa définition en faisant du végétarisme « une doctrine permettant à l'homme de vivre sans exploiter les animaux ». Le terme même entre dans le dictionnaire Oxford en 1962, mais il est encore synonyme de « végétalien ».

1. Hippycore Krew (1988), *Soy, not Oi!*, San Francisco, AK Press, 2005, p. 6.

2. Il connaît même aujourd'hui un second opus, Hippycore Krew, *Soy, not Oi! Volume 2. An International Culinary Conspiracy*, San Francisco, AK Press, 2015.

1. « Conflict. Ungovernable Farce or Force ? », *Crisispoint*, n° 2, 1988 p. 4 (consultable sur www.artofthestate.co.uk/Zines/Conflict_interview.htm).

2. Dont fait partie l'activiste anarchiste étatsunien Joel Olson, à l'époque batteur d'un groupe de Newcastle, Pissed, et futur spécialiste des groupes extrémistes et racistes à la Northern Arizona University de Flagstaff, jusqu'à sa mort en 2012.

Aux États-Unis, où la Vegan Society est implantée depuis 1948, Hom Jay Dinshah fonde, en 1960, l'American Vegan Society, qui établit un lien entre la pratique végane et la notion hindouiste d'*ahimsa*, la « non-violence » envers la nature et les êtres vivants. Ce n'est cependant que dans les années 1980 que l'idée d'adopter un « style de vie » végan commence à se répandre. En 1987, un livre connaît un immense succès de librairie, *Diet for a New America*. John Robbins y incite ses lecteurs à adopter un régime végétarien strict, appuyant sa proposition sur une critique en règle des industries du lait et de la viande, et de leurs effets sur la faim dans le monde et la santé des populations. Dans cet esprit, et dans la continuité des pistes de réflexions ouvertes par les philosophes antispécistes, et notamment par les travaux de Tom Regan publiés en 1983¹, le véganisme se définit peu à peu, non seulement comme un refus de consommer ou d'exploiter personnellement les animaux, mais comme une éthique de vie. Celle-ci vise à renoncer à toute pratique ou tout produit ayant, à un moment ou à un autre, fait l'objet d'une telle exploitation : du cuir à l'équitation, en passant par la fourrure, la laine, la soie, la cire et le miel d'abeille, la gélatine, les produits cosmétiques ou pharmaceutiques, la traction animale, le dressage, etc., la liste est longue².

Certains punks étatsuniens ne tardent pas à comprendre le potentiel subversif, mais aussi distinctif de cette éthique végane. Déjà en 1986, un titre comme « Tofutti », sur l'album *Smoke Signals* de MDC indique que certains ont adopté, sans trop d'esbroufe encore, un régime végétalien³. À la fin des années 1980, ce type de choix devient l'occasion pour quelques-uns d'afficher leur plus grande radicalité. Le groupe Naturecore en offre une belle illustration avec « White Blood », en 1988, aux paroles, très littérales :

1. Voir le chapitre précédent.

2. Pour un panorama plus complet, voir Catherine-Marie Dubreuil, *Libération animale et végétarisation du monde*, op. cit., p. 167-191.

3. Tofutti est une entreprise fondée aux États-Unis dans les années 1980 et spécialisée dans la fabrication d'aliments sans produits laitiers.

Les « végétariens » ne disent rien de l'emploi immodéré du lait ! / Il existe tant d'alternatives au lait, au fromage et aux œufs / S'adonner à cette routine mortelle constitue un crime en soi.

Logique de légitimation par la radicalisation des positions, le lait remplace désormais, dans une sorte de phénomène de transsubstantiation punk, le sang honni par les pionniers végétariens du début des années 1980. L'accent semble mis ici sur une capacité plus grande encore à renoncer à des pratiques par ailleurs communément admises. Sans surprise, le véganisme trouve un terreau particulièrement favorable à son développement au sein du courant straight edge, dont Naturecore fait partie. De nombreux groupes comme Youth of Today ou Slapshot, et plus généralement tous ceux qui s'identifient à la Youth Crew, vont ainsi se déclarer « végans » au tournant des années 1990. Ce sont cependant les hardliners qui, dans le droit fil de leurs prises de position en faveur des animaux, vont faire du véganisme la mesure de toute chose. *Hardline*, l'album baptismal de Vegan Reich, n'est pas autre chose, de ce point de vue, qu'une éprouvante succession d'anathèmes. Un seul exemple, dans le titre « This is It » :

C'est la solution finale aux transgressions sans fin de l'humanité, car la libération de la terre est une révolution végane. Par-delà les frontières et les fausses divisions en séries de couleurs, d'âge ou de mode, nous ne ferons alliance avec aucune nation ; à la terre seule va notre dévotion. Guidés par la plus pure des certitudes de ne jamais blesser au cours de notre existence la moindre vie innocente, nous ne dépendons que de nous-mêmes et sommes affranchis de toutes les addictions qui mènent les faibles sur la voie de la destruction. Nous avons atteint la perfection idéologique, il n'y a pas de comparaison possible. Le plus haut degré de l'évolution humaine est sans nul doute le véganisme. Et du haut de notre sagesse, nous vous offrons le salut, mais soyez prévenus, si vous refusez vous devrez affronter l'extermination.

Le hardline, on le sait, ne constitue qu'une minorité au sein de la scène punk étatsunienne. Il n'en exprime pas moins, quoi que de manière caricaturale, une tendance à l'œuvre au début de l'ère végane punk, qui contribue très vite à faire du véganisme

« une composante du corpus de valeurs et du style de vie de nombreux punks ». Certes, la diffusion de l'éthique végane repose alors en bonne partie sur les formes spécifiques de la sociabilité punk qui « renforcent la norme végane à travers la reproduction culturelle des pratiques quotidiennes (servir de la nourriture, de la bière, etc. véganes) et peut (re)susciter les engagements pour ce choix de consommation »¹. Mais la surveillance réciproque et l'injonction collective au respect de cette « norme » en cours d'institution jouent aussi leur rôle. Comme au Royaume-Uni à la même époque, le jugement, émis parfois publiquement, par la communauté des pairs sur tout comportement jugé déviant par rapport à cette norme en est un facteur décisif, et certains punks mentionnent même à ce sujet l'existence d'une véritable « police végane »².

Il reste que, dans la première moitié des années 1990, le véganisme ne concerne encore qu'une minorité, même dans les milieux punks. Parallèlement à leurs prises de position en faveur de la cause animale, ces défricheurs entreprennent donc un travail de prosélytisme en ce qui concerne l'éthique végane. À cet égard, Earth Crisis est sans doute l'un des plus pédagogues, qui s'emploie, en 1995, à en détailler les grands principes dans « New Ethic » :

Les animaux ont leur vie propre et nous devons leur témoigner du respect / Rejetons le mensonge anthropocentrique qui maintient la hiérarchie oppressive du genre humain sur les animaux / Il est grand temps de les libérer / De leurs vies de machines dans des usines, des fermes ou des laboratoires / Lait, œufs et viande, fourrure, laine, cuir sont les produits matériels de la torture, du confinement et du meurtre / Je renonce à en faire l'usage par respect envers toutes ces vies innocentes / La faune est en droit de vivre en paix dans son habitat naturel sans ingérence humaine / On ne peut plus le nier / Cela ne doit plus être nié / Rendre la civilisation digne du mot civilisé nécessite de mettre un terme à la cruauté / À commencer par nous-

1. Len Tilbürger et Chris P. Kale, « "Nailing Descartes to the Wall". Animal Rights, Veganism and Punk Culture » (consultable sur theanarchistlibrary.org/library/len-tilburger-and-chris-p-kale-nailing-descartes-to-the-wall-animal-rights-veganism-and-punk-cu#fn110).

2. Voir Alastair Gordon, *The Authentic Punk...*, op. cit., p. 127-128.

mêmes [...] / Le véganisme est l'expression même de la compassion et d'une existence paisible.

Dans la deuxième moitié de la décennie, nombre de groupes comme Propagandhi, Good Riddance, Good Charlotte ou Rise Against, connus pour leur engagement en faveur des animaux, se lancent aussi dans leurs textes, lors des concerts ou dans les médias de la scène punk, dans des professions de foi véganes. L'éthique végane se dégage ainsi peu à peu de ses relations exclusives avec le courant straight edge pour gagner l'ensemble des sous-cultures punks d'Amérique du Nord. De nouveaux fanzines se créent et ouvrent largement leurs colonnes à la question, comme *OX*, *Fight Back*, *Gearhead*, *Inside Front*, *HeartattaCk*, *Punk Planet*, *Ripping Thrash*, certains y étant même prioritairement consacrés (*Eco-Vegan*, *Slug and Lettuce*). Quant à ceux qui possèdent déjà une reconnaissance et une diffusion plus importante, comme *Profane Existence*, *Maximumrocknroll* ou *Riot Grrrl*, ils ne peuvent eux non plus ignorer le phénomène. Simultanément, les lieux publics où se réunissent les punks – centres sociaux, clubs ou salles de concert – se mettent à proposer de la nourriture et des boissons véganes, et les premiers restaurants entièrement végans comme le Black Cat Café à Seattle, en 1995, en accueillant chaque semaine de groupes punks pour des concerts et en se voulant « une déclaration d'autonomie et de création bio, un rejet de la marchandisation »¹, contribuent à la propagation du véganisme².

Le phénomène prend presque une ampleur internationale, faisant retour au Royaume-Uni, où des groupes comme Oi Polloi

1. Dylan Clark, « The Raw and The Rotten. Punk Cuisine », art. cit., p. 4.

2. Sur l'expérience étonnante du Black Cat Café, voir *ibid.*, p. 19-31. Le « Cat » a fermé ses portes au début des années 2000, mais « en concoctant un quotidien de situations significatives, de discours anarchistes et de résistance au "système" » (*ibid.*, p. 30), il a sans doute suscité de nombreuses vocations tant punks que véganes. Ce commentaire d'« Amelia » sur le blog 10 Things Zine, en 2009, semble le confirmer : « Je dois dire que le collectif végan du Black Cat Café a changé ma vie. Faire l'expérience de la culture punk à travers cette lunette m'a ouvert les yeux sur tant de choses. Je serais une personne totalement différente si je n'avais pas été une habituée du café en 1996, après mon bac. Je suis toujours en contact avec des amis rencontrés là-bas » (consultable sur 10thingszine.blogspot.fr/2007/07/black-cat-cafe-was-vegetarian-co-op.html).

ou Conflict se déclarent désormais végétariens. Il se répand même dans les territoires plus reculés de la scène punk suédoise. Dennis Lyxzén, chanteur de Refused¹, groupe hardcore originaire d'Umeå, se souvient ainsi qu'en Suède, dans les années 1990, « il y a eu un immense intérêt pour le végétarisme et le droit des animaux. Des centaines de jeunes gens ont cessé de manger de la viande autour de nous »².

Aux États-Unis, avant le début des années 2000, le slogan *Go Vegan!* a presque entièrement remplacé l'ancien mot d'ordre des années 1980, *Go Vegetarian!*. Un nombre croissant de jeunes gens proches des différentes instances punks de socialisation et de transmission des pratiques culturelles le deviennent en effet, alors même que, à la même époque, « au sein de la culture américaine dominante, certaines positions comme le végétarisme sont rarement formulées dans les discours publics, ce qui entrave leur développement »³.

En 1995, Brian A. Dominick⁴, activiste anarcho-punk et rédacteur du fanzine hardcore punk *Inside Front* faisait paraître un petit essai d'une vingtaine de pages, qui sera réimprimé à plusieurs reprises jusqu'en 2010. Le texte, qui s'intitule *Animal Liberation and Social Revolution. A Vegan Perspective on Anarchism or an Anarchist Perspective on Veganism*, revenait sur la théorie de la libération animale et avançait le concept de « véganarchisme » pour qualifier un mode de vie fondé sur des principes éthiques d'inspiration libertaire :

Je suis végétarien parce que j'ai de la compassion pour les animaux ; je les vois comme ayant une valeur, un peu comme les humains. Je suis un anarchiste parce que j'éprouve cette même compassion pour

1. Puis de The (International) Noise Conspiracy et actuellement INVSN (se prononce Invasion).

2. « Dennis Lyxzén : A Rebel With a Cause », peta2, décembre 2013 (consultable sur www.peta2.com/heroes/refused-vocalist-dennis-lyxzen-vegan-interview/).

3. Elizabeth Cherry, « Veganism as a Cultural Movement. A Relational Approach », *Social Movement Studies*, vol. 5, n° 2, p. 168.

4. Brian A. Dominick, qui signe parfois également Brian D, est alors le chanteur du groupe Catharsis et deviendra l'une des chevilles ouvrières du collectif anarcho-punk « décentralisé » Crimethinc.

les humains, et parce que je refuse de me contenter de transiger sur les perspectives, de négocier sur les stratégies et de capituler sur les objectifs. [...] Dans cet essai, j'aimerais démontrer que toute approche du changement social doit non seulement impliquer une compréhension des relations sociales, mais aussi des relations entre les humains et la nature, y compris les animaux non humains. J'espère aussi y montrer pourquoi aucune approche de la libération animale n'est réalisable sans une connaissance profonde et une intériorisation de l'aspiration sociale révolutionnaire. Nous devons tous devenir, si je peux dire, « véganarchistes ».

À en croire l'ample diffusion et la réimpression régulière de son texte dans les milieux punks, les positions défendues en 1995 par Brian Dominick sont alors assez largement partagées. Elles font écho à la volonté exprimée par les anarcho-punks anglais dès la fin des années 1970 de ne pas dissocier la cause animale de l'ensemble des problématiques sociales auxquelles elle se rattache. Mais on perçoit aussi dans l'appel de Dominick à faire converger végétarisme et anarchisme une certaine inquiétude quant aux potentialités subversives, tant politiques qu'écologiques, d'une éthique végétarienne qui serait absorbée par « la culture américaine dominante ». Le destin du végétarisme au cours de la décennie suivante ne fera que confirmer cette prémonition.

Vegan punks go mainstream

La première moitié des années 2000 va en effet entraîner une redistribution des cartes pour le régime végétarien. En 2003, deux études publiées par deux grandes associations de diététiciens nord-américaines montrent que les régimes végétariens et en particulier le régime végétarien « remplissent les recommandations actuelles concernant toutes les [principales] substances nutritives » et peuvent être vus comme « améliorant la santé plutôt que causant des maladies, contrairement aux régimes carnés »¹. Au même moment,

1. Voir Joan Sabaté, « The Contribution of Vegetarian Diets to Health and Disease. A Paradigm Shift ? », *The American Journal of Clinical Nutrition*, vol. 8, n° 3, septembre

un certain nombre de films documentaires à succès comme *Fast Food Nation* (2001) d'Eric Schlosser, *Super Size Me* (2004) de Morgan Spurlock, *Earthling* (2005) de Shaun Monson ou *Our Daily Bread* de Nikolaus Geyrhalter (2005) contribuent à sensibiliser un large public aux enjeux de santé publique et à la souffrance animale induits par les industries agroalimentaire, vestimentaire, culturelle et scientifique.

Dans son livre paru en 2006 sur le courant straight edge, Ross Haenfler rapporte ce propos de Karl Buechner, chanteur d'Earth Crisis, daté de 1999 :

Le raisonnement qui fonde mon style de vie est le suivant : avec un esprit lucide, je peux toucher d'autres personnes et partant, faire mon possible pour penser l'équité, pour penser la justice au cœur de la société et plus globalement, dans le monde... C'est l'idée de la liberté. C'est la question de l'usage de cette liberté. Cette lucidité d'esprit est un moyen de progresser, une manière de pacifier les humains. Et en devenant plus pacifiques, de rendre le monde plus juste¹.

Cette combinaison de préoccupations éthiques, écologiques, sanitaires et compassionnelles, associée à une forme d'engagement personnel et pédagogique alliant vertu de l'exemple et souci de transmission préfigure une nouvelle vulgate punk où se mêlent estime de soi, accomplissement personnel, hygiène de vie et exemplarité du point de vue de la justice sociale et du respect de l'environnement. Désormais, la notion de « style de vie » (*lifestyle*) est centrale. C'est autour d'elle que gravitent la plupart des prises de position punks en faveur du véganisme. Pour Pat Thetic, d'Anti-Flag, l'idée de « sacrifice personnel » pour le bien de la planète et des animaux semble intimement mêlée à celle de réalisation de soi et au bien-être personnel :

Devenir végétarien – voire mieux, végan – est l'une des plus belles choses que l'on puisse faire pour la planète. Ce n'est un secret pour personne, le régime végétarien est excellent pour le corps, l'esprit et

l'environnement. En outre, un végétarien moyen sauve la vie de plus d'une centaine d'animaux par an. C'est incroyablement bon pour l'environnement – les fermes industrielles sont parmi les principales émettrices de gaz à effet de serre, elles sont aussi parmi les plus grandes sources des pollutions qui détruisent les cours d'eau –, et c'est bon pour les animaux. En plus, c'est bon de penser que votre sacrifice personnel a permis à un adorable animal de vivre sans souffrir et sans avoir peur¹.

On est ici dans la droite ligne des arguments d'un Gary Francione, maître à penser du véganisme :

Si vous n'êtes pas encore végan, devenez-le. C'est vraiment facile. C'est mieux pour votre santé. C'est mieux pour la planète. Mais, plus important, c'est la chose la plus morale. Nous affirmons tous rejeter la violence. Prenons ce que nous disons au sérieux. Prenons une mesure importante pour réduire la violence dans le monde, en commençant par ce que nous mettons dans notre bouche et dans notre corps².

L'adoption du style de vie végan requiert sans doute un fort engagement personnel, tant les exigences de ce régime sont nombreuses³, mais cet engagement se concentre avant tout sur la recherche du plaisir gustatif, le maintien des équilibres nutritionnels, voire la créativité en matière vestimentaire. De là le foisonnement, à partir du milieu des années 2000, de fanzines punks exclusivement dédiés aux recettes véganes comme *Bark + Grass*, *Papa Tofu*, *Spoonfight*. *Vegan Manual to Kitchen Terrorism*, *Planet Vega : Big Belly Vegan Breakfast and Politics*, *Kitchen Witch : Vegan Magic, Rites of Spring*, pour n'en citer que quelques-uns. À l'heure de l'Internet 2.0, le phénomène se déploie aussi sur la blogosphère, avec des blogs comme The Veg Blog, Cake Maker to the Stars ou Percy the Punk Rock Penguin pour les plus populaires d'entre eux. Même les fanzines punks plus anciens s'y mettent, au point d'accorder de moins en moins de place à la musique

1. « Pat Thetic of Anti-Flag Interview », *art. cit.*

2. Gary Francione, « Veganism. Morality, Health, and the Environment », *Animal Rights. The Abolitionist Approach*, 3 février 2010 (consultable sur www.abolitionistapproach.com/veganism-morality-health-and-the-environment/#.V_PotcmKx8E).

3. Pour se faire une idée du fardeau que peut constituer ce mode de vie, voir Catherine-Marie Dubreuil, *Libération animale et végétarisation du monde*, *op. cit.*, p. 117-123.

2003, p. 502S-507S, et « Position of the American Dietetic Association and Dietitians of Canada. Vegetarian Diets », *Journal of the American Dietetic Association*, vol. 103, n° 6, juin 2003, p. 748-765. Ces deux références sont citées dans l'article « Veganism » de Wikipedia.

1. Ross Haenfler, *Straight Edge*, *op. cit.*, p. 52.

proprement dite. C'est d'ailleurs à cette époque que *Profane Existence* inaugure sa propre rubrique intitulée « Your practical guide to fine punk living » (Votre guide pratique de bien-vivre punk), pleine page consacrée surtout à des recettes véganes.

La première décennie du XXI^e siècle voit aussi se multiplier les restaurants végans et apparaît une nouvelle race de punk, le cuisinier punk. Ici, le rôle joué par Isa Chandra Moskowitz est emblématique. Végétarienne depuis l'enfance, Isa Chandra Moskowitz fréquente la scène punk newyorkaise dès l'adolescence. En 2003, constatant qu'aucun programme culinaire télévisé ne propose d'atelier végan, elle lance sa propre émission, *Post Punk Kitchen*, diffusée sur une chaîne locale de Manhattan et Brooklyn. Par la suite intégralement diffusée sur Internet, l'émission connaît un tel succès qu'Isa Chandra contacte des éditeurs et commence à publier des livres de recettes véganes. Le premier opus paraît en 2005 et s'intitule *Vegan With a Vengeance*¹. Il propose 150 recettes à petit budget et devient aussitôt un best-seller. Neuf ans et neuf nouveaux livres plus tard, Isa Chandra Moskowitz, parfois créditée d'avoir « pratiquement inventé la cuisine végane moderne »², tient une chronique régulière dans le magazine féminin *Bust* et ouvre son propre restaurant, le Modern Love, à Omaha dans le Nebraska.

Entre-temps, des restaurants végans ont proliféré et deviennent rapidement des lieux à la mode. Le Falafel House de Portland, le Pepples Donuts Farm d'Oakland, le M.A.K.E. de Santa Monica, ou encore le Boca Fiesta de Gainesville sont quelques-unes des « bonnes adresses » qui voient le jour aux États-Unis, tandis que d'autres ouvrent un peu partout dans le monde : le Café Morgenrot à Berlin, le Pogo Café à Londres, le So What?!? à Rome, le Vespera's Falafel à Tokyo. Très souvent, leurs « chefs » sont des artistes de la scène punk locale. Le Vespera's Falafel est tenu par Eiji, du groupe hardcore punk japonais DSB ; le Boca Fiesta est fondé en 2008 par Warren Oakes, ancien batteur d'Against Me! ; quant à Mike

1. Isa Chandra Moskowitz, *Vegan with a Vengeance. Over 150 Delicious, Cheap, Animal-Free Recipes That Rock*, Boston, Da Capo Press, 2005.

2. Sur la quatrième de couverture de l'édition de 2015 de *Vegan with a Vengeance. 10th Anniversary Edition*, Boston, Da Capo Lifelong Books, 2015).

Warm, batteur de feu Defect Defect, il officie à la Falafel House de Portland. Pour ce dernier :

Être punk consiste à créer le monde dans lequel tu souhaites vivre, au mépris des normes culturelles dominantes. Et le monde dans lequel j'aspire à vivre est un monde au sein duquel les humains ne sont pas les seuls à avoir de l'importance. Un monde où la compassion l'emporte sur la cruauté. [...] Je sais bien que la définition du punk est très hétérogène, mais pour ceux qui partagent mon point de vue, les principes du véganisme offrent une occasion formidable de réfléchir aux pathologies du régime alimentaire occidental et suggèrent de multiples pistes, aussi créatives que délicieuses, pour s'en prémunir¹.

Peu à peu, l'importance de la thématique végane au sein de la scène punk aboutit à l'émergence d'un véritable marché, avec ses produits phares, son marketing ciblé, ses prescripteurs... En 2008, le fabricant californien Vans Shoes lance son premier modèle de chaussures véganes, parrainé par le groupe Rise Against : la Vans Rise Against Old Skool Vegan Friendly Skate Shoes. De nombreuses marques, comme Converse, créent par la suite leur propre ligne de vêtements végans et l'idée d'une mode végane, avec ses « vegan stores » et ses « cruelty free shops »², s'impose dans les esprits. Il existe désormais de nombreuses gammes de produits alimentaires ou cosmétiques végans, des rayons « végans » dans les supermarchés, des guides pratiques végans, des guides touristiques végans, etc., etc.

En 2015, Russ Rankin, chanteur de Good Riddance, se souvient que parmi les arguments qui l'ont convaincu de devenir végan, il y avait le souci de ne plus participer « à un circuit brutal et dégoûtant ». Avec le véganisme, il dit avoir réalisé que « le style de vie [qu'il] recherchai[t] était à portée de main ». Désormais, « le fait de savoir qu'[il] participe à ce vaste mouvement plein d'humanité est extraordinaire » :

1. Amelia, « Create to Destroy! Mike Warm », *Maximumrocknroll*, 11 février 2015 (consultable sur Maximumrocknroll.com/?s=mike+warm).

2. Pour ne donner que deux exemples, voir « How to Wear Vegan » (features.peta.org/how-to-wear-vegan/), ou « The Best Affordable Vegan Clothing » (theveganscholar.blogspot.fr/2014/09/the-best-vegan-clothing-brands-for-uni.html).

Savoir que je fais ce que je peux est ma plus grande récompense¹.

Ce que ne semble pas voir Russ Rankin, c'est que ce vaste mouvement que la scène punk a largement contribué à rendre possible reproduit désormais les logiques qu'il visait à contrecarrer – la cruauté envers les animaux en moins. En renonçant peu à peu à la critique radicale de l'idéologie et des ressorts économiques qui avaient produit ce « circuit brutal et dégoûtant » au profit d'arguments compassionnels, hygiéniques et hédonistes, les punks ont relégué le véganisme au rang de simple « style de vie », dès lors aisément récupérable par le marché. La dénonciation des pathologies alimentaires contemporaines et de la souffrance animale, l'exhortation aussi récurrente que vague au « respect de la planète », associées à une série d'arguments portant sur le goût, la valeur nutritionnelle, la contribution au bien-être personnel et à la santé physique et morale ont permis de désamorcer les résistances à un régime d'abord perçu comme austère et débilitant, pour le faire entrer de plain-pied dans la culture *mainstream*. Le véganisme a peut-être contribué à sensibiliser une partie du public à la souffrance animale – ce qui n'est pas rien –, mais l'économie néolibérale est parvenue à en tirer profit sans que cela ne la dispense en rien de déployer par ailleurs ses logiques d'exploitation intensive – y compris des animaux.

« *What they don't break gets bent* », « ce qu'ils ne peuvent briser, ils le font plier » avertissait pourtant Crass dans « Smash the Mac ». Certains parmi les punks n'ont pas totalement oublié cet avertissement.

Une écologie à hauteur d'estomac ?

Quelques-uns au sein de la scène punk étatsunienne perçoivent en effet très vite que l'injonction à consommer des produits éthiques labellisés végans ne fait qu'entretenir les logiques consuméristes,

1. Voir « Russ Rankin of Good Riddance », *peta2*, juillet 2011 (consultable sur www.peta2.com/heroes/russ-rankin-of-good-riddance/).

fournissant un nouvel élan à la machine productiviste néolibérale. Face à cette propension des punks à se laisser prendre dans la « boucle de récupération » du capitalisme¹, Brian Dominick, qui s'était fait le porte-parole d'un « véganarchisme » en 1995, est l'un des premiers à réagir, au début des années 2000, dans le fanzine punk hardcore *Inside Front* :

Ce qui, selon moi, manque cruellement dans les discussions sur le véganisme dans les milieux hardcore, c'est la notion de contexte économique. [...]. Dans le capitalisme, ce ne sont pas seulement les animaux qui sont exploités, c'est tout et tout le monde, depuis les terres agricoles et les forêts jusqu'aux ouvriers agricoles et aux petits épiciers. L'oppression animale nous frappe plus particulièrement parce qu'elle implique le meurtre d'êtres vivants ; mais les animaux ne sont pas les seuls à être réduits en esclavage et transformés par notre société, c'est le cas de tout, y compris de nous-mêmes. [...]. Il semble ridicule que tant de groupes végans du type Earth Crisis cherchent à propager leur conscience à la mode au sein de la scène hardcore par la vente d'autant de marchandises. En dénonçant la cruauté humaine sans jamais porter la critique sur le consumérisme en général, ils passent à côté des véritables causes de l'exploitation animale².

Contre l'enrôlement par les nouvelles logiques marchandes « *cruelty-free* », l'auteur prône au contraire une forme de dissidence alimentaire, une série de pratiques qui visent à se désolidariser le plus complètement possible de l'économie dominante :

Je sais qu'aussi longtemps que je participe à l'économie dominante, que j'achète des produits végans ou non végans, je soutiens les entreprises qui représentent le capitalisme mondial. Donc plutôt que d'acheter des produits « *animal friendly* », j'essaie d'acheter aussi peu de produits que possibles. J'ai écrit à ce sujet dans des numéros précédents d'*Inside Front* : il est possible en vivant modestement, en « chasseur-cueilleur urbain » ingénieux, et grâce à des organisations comme Food Not Bombs, de survivre en contribuant au minimum en argent et en travail à l'économie dominante. Tout ce que je

1. Voir Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, p. 509.

2. Brian D., « Veganism », *Inside Front*, article reproduit, mais non daté, sur le site Crimethinc.com (crimethinc.com/texts/atoz/veganism.php). *Inside Front* a connu 14 numéros, tous parus entre 1994 et 2003.

peux obtenir gratuitement aux dépens du système d'exploitation et d'oppression capitaliste est un coup porté à ce système, alors qu'acheter de la nourriture végétane chez Taco Bell (qui appartient à Pepsi), c'est toujours donner de l'argent à une entreprise qui opprime et exploite. [...] Le désir d'alimenter l'économie dominante, responsable de l'oppression animale et humaine et de la destruction de l'environnement en consommant (des vêtements de sport, par exemple) est incompatible avec le but affiché par la plupart de ceux qui obéissent au régime végétan, à savoir mettre fin à l'exploitation animale¹.

Ce que propose ici Brian Dominick est au moins aussi ancien que les premiers squats punks des années 1980. Cela renvoie à la pratique du *dumpster diving*, l'exploration des poubelles et la récupération des rebuts de la société de consommation, qui a même fait l'objet d'une « théorisation » sous le terme de « freeganisme »². Il s'agit de placer un cran plus haut le curseur de la rupture avec l'ordre consumériste et la recherche d'autonomie qui étaient à la base du végétarisme puis du végétarisme punks. On verra dans la seconde partie de ce livre que ces deux exigences sont au cœur d'un certain écologisme punk et nourrissent des formes collectives de « désertion » plus radicales encore. Elles ont aussi donné naissance dans les années 1980 à des organisations « ayant une relation symbiotique avec la culture punk »³, qui mettent l'accent sur la question alimentaire et dont l'action repose en premier lieu sur la récupération et la distribution de nourriture en dehors des circuits économiques, dans la perspective d'opérer ce que Günther Anders appelait un « véritable sabotage des ventes »⁴. C'est le cas

notamment de Food Not Bombs, réseau international décentralisé fondé à Boston dans les années 1980 et qui possède aujourd'hui des cellules un peu partout dans les pays du Nord. Ces dernières « peuvent être mises en place par quiconque souhaite récupérer, préparer et distribuer de la nourriture gratuitement aux sans-abris et à ceux qui ont faim, et par quiconque est prêt à supporter l'ire des autorités locales ». Food Not Bombs pratique en effet une forme de récupération « agressive » qui met en évidence le gaspillage organisé de la grande distribution et vise explicitement à offrir aux bénéficiaires une possibilité de se soustraire aux impératifs de la société marchande¹. En ce sens, les activités du réseau le rapprochent moins d'une entreprise caritative que de la critique en actes des logiques consuméristes et productivistes dominantes.

Végétarisme, végétalisme, végétarisme ou même freeganisme constituent ainsi sur la scène punk des pratiques parfois concurrentes, mais pas nécessairement exclusives – et toujours réversibles. Dans tous les cas, l'accent est mis au départ sur la nécessité de s'affranchir de la domination agro-industrielle. « Raisonner à hauteur d'estomac » consiste donc à prendre conscience du rapport qu'on entretient avec la société, son organisation et son impact sur les équilibres sociaux ou écologiques, et à agir en conséquence. Les punks se mettent ainsi en position d'aborder des questions aussi cruciales que les modes de production et les mécanismes de distribution des biens, notamment alimentaires, et de s'interroger sur les effets de l'industrie et de ses multiples ramifications. De sorte que la centralité de la question alimentaire au sein de la scène punk semble directement liée à son intention d'interroger la marche du monde².

1. *Ibid.*

2. Le mot valise *freegan* (contraction de *free* – libre ou gratuit – et *vegan*) a été forgé par Warren Oakes, qui en décrit les contours en 1999, dans un manifeste intitulé *Why Freegan?* (Sarasota, FL, Koala!, 1999). Le freeganisme se veut « une éthique anticonsumériste à l'égard de l'alimentation ». Il s'agit de lutter contre le gaspillage alimentaire en revivifiant la pratique du glanage, de l'échange de services, du maraîchage sauvage, voire du vol à l'étalage (dans la limite de la conscience de chacun), ainsi que de réduire son empreinte écologique en recourant à des énergies propres, en se déplaçant en vélo et en recyclant les objets. La pratique du freeganisme a été portée à la connaissance du grand public par le documentaire *Dive!* (2009) de Jeremy Seifert.

3. Dylan Clark, « The Raw And The Rotten. Punk Cuisine », *art. cit.*, p. 30.

4. Günther Anders (1956), *L'obsolescence de l'homme*, tome 1, *Sur l'âme à l'époque de la*

deuxième révolution industrielle, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances/Ivréa, 2002, p. 197. Par cette expression, Anders soulignait que le refus d'acheter représente non seulement une menace pour la marchandise mais également pour le système capitaliste qui la sous-tend.

1. Dylan Clark explique par exemple que « l'hostilité du conseil municipal et de la police de Seattle envers Food Not Bombs étaient perçue au Black Cat Café comme un signe supplémentaire de la guerre de classes américaine et de la tentative de contraindre jusqu'aux sans-abris de s'en remettre aux marchandises pour leur survie » (Dylan Clark, « The Raw And The Rotten. Punk Cuisine », *art. cit.*, p. 30).

2. *Ibid.*, p. 20.

À l'origine, la question de l'inégalité d'accès aux ressources alimentaires, notamment, était au centre des préoccupations. En 1981, la pochette du deuxième album des Dead Kennedys, *Plastic Surgery Disasters*, s'ornait ainsi d'une photo de la main décharnée d'un enfant ougandais dans celle d'un adulte blanc¹. En 1984, Millions of Dead Cops (MDC), qui chantait « Corporate Deathburger » en 1982, devient Millions of Dead Children le temps d'un 45 tours, sur la pochette duquel figurait la photo insoutenable d'un enfant décharné.

Les années 1980 sont celles du capitalisme triomphant et des famines qui sévissent dans divers pays d'Afrique (Ouganda, Éthiopie, Somalie...). Elles vont bientôt être aussi celles des Band Aid et autres mégagroupes de stars du show-business réunis par quelque Bod Geldof pour produire des tubes (« Do They Know It's Christmas ? » en 1984, « We Are The World » en 1985) dont les ventes sont censées financer l'action humanitaire en Afrique.

Les anarcho-punks anglais ne s'étaient pas laissés prendre au jeu. Dans « Smash the Mac », Crass n'avait pas de mots assez durs contre ces « clowns de pantomime qui gardent le système intact, en feignant l'engagement dont ils sont si visiblement dépourvus ». Le titre d'un album de 1986 de Chumbawamba était à lui seul une déclaration de guerre à leur encontre : *Pictures of Starving Children Sell Records. Starvation, Charity and Rock n'Roll. Lies and Traditions* (Les photos d'enfants mourant de faim aident à vendre des disques. Famine, charité et rock n'roll. Mensonges et traditions).

La voie empruntée par les punks végans nord-américains au tournant des années 2000, consistant à prôner l'adoption individuelle d'un style de vie conforme à leur lutte contre « les cruautés infligées aux animaux », peut apparaître dans ces conditions comme une trahison de la critique insurrectionnelle des origines. On

1. Le pseudonyme du chanteur des Dead Kennedys, Jello Biafra, fulgurant télescopage entre Jell-O, dessert industriel à base de gélatine de porc, et Biafra, État sécessionniste du sud-est nigérian ayant sombré dans la famine au cours des années 1970, est d'ailleurs en soi une virulente interpellation sur cet enjeu. En 1995, le groupe State of Fear reproduit sur la pochette de *Wallow in Squalor* un cliché du photographe sud-africain Kevin Carter, montrant un enfant soudanais recroquevillé sous la surveillance d'un vautour.

pourrait être tenté d'y voir, comme le fait Brian D. dans son article d'*Inside Front*, un affaiblissement de la faculté d'appréhender les ressorts et les effets d'un contexte économique et politique global sur les relations sociales et le rapport des humains avec le vivant.

Dans la période récente, l'intense focalisation sur le régime alimentaire semble s'être transformée en préoccupation hédoniste d'Occidentaux aisés, soucieux de la composition de leurs assiettes comme de leur conscience et de leur hygiène de vie. Le passage du rouleau compresseur néolibéral et l'individualisme consumériste érigés en valeurs auraient ainsi fini par prendre au piège toute un segment de la scène punk, comme le suggère la naïveté apparente d'un Russ Rankin. Alors qu'on lui demande ce qu'il pense du fait que Burger King propose désormais à son menu un « BK Veggie », Rankin hésite entre le sentiment de fierté d'avoir, en tant que punk, contribué à la reconnaissance de la « légitimité » du véganisme, et le sursaut de conscience anticapitaliste de son surmoi anarcho-punk :

Je pense que c'est bien, dans le sens où c'est un signe des temps. Je ne pense pas qu'il soit exagéré de dire que la communauté punk hardcore en est un peu responsable. Ceci étant dit, si vous êtes vraiment végan, qu'est-ce que vous foutez dans un Burger King¹ !!! ?

On verra dans la seconde partie que cette hésitation se retrouve dans la dualité qui se manifeste au sein de la mouvance punk sur les questions plus globales de la conscience écologique et de son rapport au marché². Mais on verra aussi que la volonté de maintenir un mode de vie en cohérence avec leurs convictions ont conduit de nombreux punks à choisir la voie difficile de l'autonomie vis-à-vis de l'industrie agroalimentaire.

1. *Ibid.*

2. Cf. *infra*, L'écologie et le marché, p. 138-141.

LA MENACE TECHNO-INDUSTRIELLE

« *Saloperie de culture techno-industrielle* ».

Edward Abbey

Les premières formes modernes de rejet de la technique remontent aux origines de la révolution industrielle. On en trouve la trace dans l'exaltation par Rousseau d'un « état de nature » face à l'industrialisation de la société, et dans les premières manifestations de résistance à la mécanisation du travail organisées au début du XIX^e siècle. Ainsi de ces ouvriers du textile confrontés à l'apparition des métiers à tisser mécaniques qui, à l'instar des luddites britanniques, s'employaient clandestinement à les détruire¹.

La critique intellectuelle de la place de la technologie dans le fonctionnement des sociétés industrielles, quant à elle, émerge véritablement dans les années 1950, avec des penseurs comme Jean Charbonneau ou Jacques Ellul. Pour ce dernier, la représentation de la technique comme un ensemble de moyens destinés à des fins humaines spécifiques s'est alors renversée, et la technique est devenue une activité pour elle-même, un complexe « autonome » dont le fonctionnement impose désormais ses règles et ses déterminations à l'humanité. La « société technicienne » s'est ainsi détournée de la nature pour « sacraliser » l'outil même qui lui permet d'exercer sa domination sur elle. Les effets

1. Voir par exemple Vincent Bourdeau, François Jarrige et Julien Vincent, *Les Luddites. Bris de machines, économie politique et histoire*, Maisons-Alfort, Éditions Ère, 2006, et Kirkpatrick Sale, *La révolte luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, Paris, L'Échappée, coll. « Dans le feu de l'action », 2006.

d'un tel « transfert » ne se mesurent pas seulement aux dégâts environnementaux qu'il produit, mais aussi à la dépendance des sociétés humaines à l'égard de la technique et à la transformation des valeurs qu'elle induit¹.

Ces réflexions avec d'autres qui, après 1968, se sont développées dans le sillage des travaux d'Herbert Marcuse ou de Günther Anders, par exemple², ont contribué à renforcer les critiques plus généralement adressées à la société capitaliste, notamment parmi la jeunesse révoltée de l'époque. Il n'est donc pas surprenant d'en retrouver des échos sur la scène punk rock, dès la fin des années 1970.

Le paradigme nucléaire

Pour nombre de penseurs critiques de la technique comme Günther Anders ou l'Étatsunien Lewis Mumford, le point de départ de la réflexion est le constat du caractère déterminant de l'invention de la bombe atomique dans l'autonomisation de la technique. « La production de la bombe atomique, écrit Mumford en 1970, fut en réalité cruciale pour la construction de la nouvelle mégamachine, bien qu'à l'époque, ce plus vaste objectif ne vint à l'idée de personne »³. Mumford, et peut-être plus encore Günther Anders, ont été avec d'autres, par leurs écrits et leur action militante, à l'origine du mouvement antinucléaire, qui prend véritablement son essor dans les années 1970. Dès 1978, sur la scène punk naissante, The Weirdos, aux États-Unis, s'emparent de la question avec un titre aux accents faussement patriotiques, « We Got the Neutron Bomb » :

Nous avons la bombe à neutrons / Nous avons les neutrons / Nous allons la balancer partout / Vous allez vous la prendre sur la gueule / Oui, sur la gueule / Une aide extérieure de la part du pays de la liberté / Mais ne m'en blâmez pas / Nous avons la bombe à neutrons / Nous avons les neutrons.

La même année en Grande-Bretagne, Crass sort son premier album, *The Feeding of the 5 000*, dont la chanson « They've Got a Bomb » semble faire directement écho à l'ironie des Weirdos :

Ils n'entendent pas détruire le monde / Non, ils ne sont pas si fous / On ne négocie pas avec les autorités / Ils ne sont pas si fous / Pas de solution politique, pourquoi être inquiet ? / Qui vont-ils sacrifier ? / Quatre. Trois. Deux. Un. Feu. / Ils sont impatients de s'en servir / Ils sont impatients de l'essayer / Ils ont une bombe / Et sont impatients de la diriger contre moi.

On retrouve chez Crass (« Ils sont impatients de s'en servir ») cette idée énoncée par Ellul ou Anders que l'humanité ne peut pas ne pas chercher à vérifier empiriquement les applications, bonnes ou mauvaises, de ses inventions technologiques – et, dès Hiroshima, la bombe atomique en est l'exemple paradigmatique. Le texte de Crass semble d'ailleurs faire écho à l'une des toutes premières prises de position de Lewis Mumford sur le même sujet. Dans « Vous êtes fous ! », ce dernier écrivait en 1946 :

Voici le message de ceux qui sont éveillés : « Les fous préparent la fin du monde. Ce qu'ils appellent Progrès continué dans la guerre atomique signifie l'extermination universelle, et ce qu'ils appellent Sécurité nationale est un suicide organisé. Il y a un seul *devoir* pour le moment. Toute autre tâche appartient au rêve ou au cynisme. Arrêtez la bombe atomique ! Arrêtez la construction des bombes atomiques ! Abandonnez la bombe définitivement ! Démantelez toutes les bombes existant ! Supprimez tous les plans d'utilisation de la bombe. Car ces plans intelligents sont issus de la plus pure folie. Détrônez les fous immédiatement en élevant une clameur de protestation telle qu'ils seront projetés dans l'univers de l'équilibre et de la raison. Nous avons vu la machine infernale en action et nous affirmons qu'une telle puissance ne doit pas être invoquée par les hommes¹.

1. Lewis Mumford (1946), « Vous êtes fous ! », *Espit*, janvier 1947, texte repris dans

1. Voir notamment Jacques Ellul (1954), *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, 2008 et Jacques Ellul (1977), *Le système technicien*, Paris, Le Cherche-midi, 2012.

2. Voir notamment Günther Anders (1956), *L'obsolescence de l'homme*, tome 1, *op. cit.*, et Herbert Marcuse (1964), *L'homme unidimensionnel*, qui développe l'idée que la société industrielle exerce un contrôle de la pensée par la création de besoins illusoire visant à intégrer l'individu au système de production et de consommation.

3. Lewis Mumford (1970), *Le mythe de la machine*, tome II, Paris, Fayard, 1974, p. 344.

La couverture de *The Feeding of the 5 000* réalisée par Gee Vaucher, graphiste de Crass, montre, sous la forme d'un collage, un quartier populaire britannique dévasté, où une population d'hommes, de femmes et d'enfants insouciants vaque à ses occupations quotidiennes. Comme le texte de Mumford, l'album est ainsi placé sous le signe de l'appel à l'« éveil » des consciences. Ce registre de l'injonction à la lucidité devant le pouvoir de destruction de la bombe atomique – et, plus tard, du nucléaire civil – est celui de la plupart des textes militants antinucléaires. La scène punk ne fait donc pas exception, mais elle joue de ce registre avec le tour d'esprit qui lui est propre : la violence caustique et le nihilisme apocalyptique qui ne sont pas sans évoquer la posture de « semeur de panique » d'un Günther Anders, qui, en 1977, constatait :

La plupart des gens ne sont pas en mesure de faire naître d'eux-mêmes cette peur qu'il est nécessaire d'avoir aujourd'hui. Nous devons par conséquent les aider¹.

Le deuxième album du groupe punk hardcore anglais Discharge, paru en 1982, s'intitule *Hear Nothing, See Nothing, Say Nothing*. La liste des principaux titres de l'album est édifiante : « The Nightmare Continues » (Le cauchemar continue), « The Final Blood Bath » (Le bain de sang final), « A Hell on Earth » (Un enfer sur Terre), « The Possibility of Life Destruction » (La possibilité de destruction de toute vie), « The End » (La fin)...

L'obsession de l'apocalypse atomique traverse encore de part en part, l'année suivante, le long pamphlet « Yes Sir, I Will » écrit par Penny Rimbaud un an après le déclenchement de la guerre des Malouines par le gouvernement ultraconservateur de Margaret Thatcher. Ce texte, profondément antimilitariste et anticapitaliste,

Thierry Paquot, *Lewis Mumford pour une juste plénitude*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, coll. « Les précurseurs de la décroissance », 2015, p. 66-69.

1. « On nous a traités de "semeurs de panique". C'est bien ce que nous cherchons à être. C'est un honneur de porter ce titre. La tâche morale la plus importante aujourd'hui consiste à faire comprendre aux hommes qu'ils doivent s'inquiéter et qu'ils doivent ouvertement proclamer leur peur légitime. Mettre en garde contre la panique que nous semons est criminel », Günther Anders (1977), *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*, op. cit., p. 92.

est décomposé en sept titres sur le dernier album « officiel » de Crass (le groupe se sépare l'année suivante), *Yes Sir, I Will* (1983). Les passages sur l'arme nucléaire évoquent avec hargne les logiques de profits qui en commandent le développement, le cynisme et l'hypocrisie du pouvoir, la promesse de destruction de toute vie sur Terre, l'aveuglement et l'indifférence des populations et le dédain pour les générations futures :

Le développement du potentiel nucléaire / Ferait grand bien à l'économie mondiale / Mais vraiment très peu pour la sécurité mondiale / [...] / La naïveté des militaires est stupéfiante. Ils pensent sérieusement / Être capables de limiter la guerre à un « théâtre » / Mais la scène de ce spectacle-là sera le monde / Et il n'y aura pas de rappel / [...] / Dans le langage courant l'expression « victimes collatérales » désigne tout simplement les morts civils / Dans le cas d'un bombardement nucléaire de la Grande-Bretagne, cela représenterait 38 millions de personnes / [...] / Chaque année des centaines d'innocents meurent encore dans des souffrances atroces / À la suite du bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki / Il est probable qu'une guerre nucléaire totale / Détruirait toute vie sur la planète Terre / [...] / Pour beaucoup de gens les missiles et les ogives nucléaires n'ont peut-être pas d'importance / Pour beaucoup de gens, la réalité nucléaire est trop énorme pour être contemplée / Pourtant, pour tous, la réalité menace constamment de se transformer en cauchemar / Au stade nucléaire, on attend de nous que nous acceptions ces cauchemars / Est-ce vraiment la seule vie que nous pouvons espérer ? / Est-ce vraiment la seule mort que nous pouvons espérer ? / Peut-être que nos vies n'ont pas tant d'importance que ça / Mais pourquoi imposer notre folie aux générations futures ? / Ou peut-être est-ce que vous ne croyez plus qu'il y aura des générations futures ? / En l'acceptant passivement / Vous avez déjà permis que l'holocauste ait lieu / L'avenir a pris fin / [...] / Ce ne sont pas des fantasmes / Ni des prophéties de malheur / Nous parlons d'une réalité actuelle / Celle dont nous permettons l'existence / Les armes nucléaires produites au cours des trois dernières décennies / Pollueront la Terre pendant des milliers d'années / Une guerre nucléaire finira par la détruire / Est-ce pour ça que fleurissent les cerisiers ?

On le voit, la conscience du potentiel destructeur de l'arme nucléaire ne renvoie plus seulement à la perspective de l'anéantissement de l'humanité mais croise ici, plus explicitement, la question de la responsabilité écologique. En 1989, ce lien encore ténu devient plus explicite dans l'album *Inde\$troxy*, d'un autre groupe anglais de la mouvance crust punk, Sore Throat, rebaptisé Saw Throat pour l'occasion. Composé d'un seul texte, ce manifeste écologique post-apocalyptique est l'un des tous premiers du genre et l'un des plus virulents. Il passe en revue les multiples facettes de la dégradation irrémédiable de l'environnement (terre, air, eau, déchets, énergie) par la société productiviste (« Nous sommes en train de perdre notre monde / Et c'est vous qui décidez / De le broyer dans les rouages / Du système capitaliste »), en accordant une place importante à la pollution radioactive générée par l'énergie nucléaire (« La puissance nucléaire a empoisonné la Terre ») :

L'énergie bon marché inépuisable / Est-elle vraiment un cadeau des dieux ? / Le génocide au Strontium 90 / Est un massacre silencieux de la vie.

Le thème du nucléaire est incontestablement entré en résonance avec une certaine vision apocalyptique propre aux punks dans les années 1980. La menace de la guerre atomique est très présente dans les textes de groupes crust punks comme Amebix, Antisect, Hellbastard ou Extreme Noise Terror. Plus généralement, elle a laissé une trace dans de très nombreux textes de la plupart des formations au cours des années 1980-1990, de « One Nation Under the Bomb » des Londoniens Conflict, en 1984, au « Nuclear Waste » des Écossais Oi Polloi, en 1994. Dans les premiers temps tout au moins, la question nucléaire est donc étroitement liée dans la rhétorique punk à celle du militarisme. Dans la continuité des mouvements pacifistes des années 1960-1970, un certain nombre de groupes s'en emparent, l'associant à d'autres prises de position sur la guerre en général (ses victimes, le cynisme de ses pourvoyeurs, les profits qu'elle génère...) et sur certains conflits en particulier (guerre du Vietnam, guerre des Malouines, guerre

d'Irak). Certaines formations comme Discharge font de l'arme atomique le sujet de titres aux accents prophétiques sur la fin de l'humanité. D'autres à l'instar de Crass ou de Saw Throat, en pressentent très tôt les enjeux écologiques. La compilation *P.E.A.C.E./War* qui réunit en 1984 un grand nombre de groupes de part et d'autre de l'Atlantique montre aussi que ce thème a pu faire l'objet de mobilisations assez larges au sein de la scène punk rock. Toutefois, la force contestataire de la contre-culture punk à l'égard de la « menace technologique » se manifeste plus clairement encore dans un domaine à la fois plus général et moins abstrait : celui du rapport homme/machine et de ses conséquences sur la nature.

L'aliénation technologique et la mégamachine

L'association de la scène punk à l'idée d'aliénation par la technologie, de domination de l'humanité par les machines paraît presque aller de soi. Le parallèle avec le sous-genre de la science-fiction cyberpunk vient aussitôt à l'esprit. Né dans les années 1980 autour de l'écrivain William Gibson, auteur du roman *Neuromancien* (1984) ou de Bruce Sterling, éditeur de la première anthologie de nouvelles cyberpunks *Mozart en miroirs de verre* (1986), ce genre littéraire, qui s'inspire des œuvres d'auteurs comme Aldous Huxley, le George Orwell de 1984, Norman Spinrad ou encore Philip K. Dick, associe le registre de la dystopie aux thèmes de la domination technologique et économique. *Neuromancien* décrit ainsi un univers sombre et violent, totalement gagné au capitalisme et contrôlé par de puissants systèmes informatiques. Le cyberpunk a donné naissance à toute une série d'œuvres profondément pessimistes, où l'humanité est placée sous la coupe des machines, quand elle ne fusionne pas purement et simplement avec elles. Au cinéma, des films comme *Blade Runner* de Ridley Scott (1982), *Terminator* de James Cameron (1984) ou *RoboCop*

de Paul Verhoeven (1987) en ont offert les premières expressions visuelles.

Le cyberpunk ne procède pas directement de la scène punk, et peut même apparaître, par son nihilisme, comme une interprétation caricaturale de celle-ci (avec ses clichés les plus éculés : le look, les coupes de cheveux, la drogue et la violence, ainsi que son fameux « No Future » qui, du moins chez les Sex Pistols, ne visait pourtant que la monarchie britannique). Mais sa vision post-apocalyptique d'une société où les machines exercent le contrôle et où l'humain n'en est plus que l'appendice paraît cependant rencontrer les représentations de certaines formations punks.

C'est notamment frappant quand on prête attention à l'iconographie de tel ou tel album. La pochette de l'album *Inde\$tro*, dont il a été question plus haut, représente par exemple une sorte de golem de métal dont les griffes géantes labourent un paysage à l'agonie, dans une sorte d'évocation contemporaine des tableaux de Jérôme Bosch¹. Le texte de Saw Throat décrit quant à lui une « machine tueuse ultime » dont « les dents d'acier / mordent dur et profond ». Détail significatif, le front du tyranosaure mécanique de la couverture porte le symbole « \$ » et la mention « Progress ».

Dans un registre graphique plus réaliste, où l'homme, cette fois, est au centre de la représentation, la pochette de l'album *Anticapital* (1992) du groupe grindcore étatsunien Assück montre un personnage enchaîné à de puissants rouages mécaniques, dans une version réactualisée et très sinistre de la fameuse scène des *Temps modernes* de Charlie Chaplin. Cinq ans plus tard, la pochette de *Misery Index* (1997) des mêmes Assück, reprend un peu la même idée, montrant cette fois un supplicié, ligoté de toute part, flottant en apesanteur sur fond de circuits électroniques. Quant à l'idée de fusion entre l'homme et la machine, elle est notamment illustrée, en 1998, sur l'image de couverture de l'album *Six More Reasons* de Brother Inferior, qui représente un quinquagénaire en

1. Cette gravure semble très inspirée par le travail graphique de Michel « Away » Langevin, batteur du groupe de metal Voivod qui a toujours placé la technologie au cœur de son travail artistique. L'album *Killing Technology* (1987) en offre un bon exemple.

costume dont le cerveau est constitué de pistons, foreuses et autres instruments mécaniques. Au dos du disque, le groupe hardcore de Tulsa prévient :

Une puce a été développée afin d'être implantée dans le cerveau.
Pour ne plus faire qu'un avec l'ordinateur. M'ouvrir la poitrine pour
m'extraire le cœur. Ne plus rire. Ne plus sentir. Si ce n'est ce vide
merveilleux. Béni soit le néant. Bientôt je serai parfait. Bientôt je
serai humain.

Dans cet imaginaire, les machines ont bel et bien pris le pouvoir. La prophétie andersienne de « l'obsolescence de l'homme » est devenue réalité. Le groupe étatsunien His Hero Is Gone en offre une autre illustration dans son album de 1997 *Monuments to Thieves*. La photo qui figure au dos de l'album est sans équivoque : un panneau de signalisation portant la double mention « Progress/Dead End » (Progrès/Impasse). Le disque est traversé par l'obsession de la déshumanisation croissante induite par la société industrielle, qui tend, comme dans « Heartless, Headless », à faire des humains des « androïdes sans tête », des « machines sans cœur ». Le titre « Automation » est encore plus explicite :

Cernés par des robots / Morts-vivants / L'automatisation creuse un
trou / où nos vies n'ont plus qu'à ramper / À remplacer ! Des circuits
remplacent nos doigts / À remplacer ! Des pinces remplacent nos
mains / Remplacées / Quand cessera cette folie ?

Se profile ainsi à l'horizon le règne de la mégamachine. La logique « expansionniste » de la technique décrite par Günther Anders, ou, comme le dirait Jacques Ellul, son « auto-accroissement » suivant une logique qui lui est propre, mettent désormais en danger l'humanité asservie à la mégamachine, et la planète toute entière, dont elle se nourrit. C'est le constat que font à leur manière, en 1990, les Newyorkais Nausea, dans « Tech. No.Logic.Kill », premier titre de l'album *Extinction* :

Les engins de destruction entrent en action / Notre destin est guidé
par la cupidité et la peur / Le progrès est une pilule douce-amère /
Solitaires, nous sommes exilés sur une Terre de déchets / Notre propre
sang est le carburant de la machine / Le carnage qui en découle est

carrément obscène / Les fous se précipitent où le sain d'esprit craint d'aller / Tel du bétail, nous nous rendons volontairement à l'abattoir / Morts-nés, nous vivons indifférents à notre monde / Une matrice de béton et de métal / Sans vie, l'humanité est devenue obsolète / La proie de la Tech.No.Logie.Kill / La Faucheuse est un cerveau de silicone / La dernière plaie est le progrès, au règne lépreux / Du maître à l'esclave, nous connaissons bientôt la chute / La Tech.No.Logie.Kill nous engloutira tous / Un enfer prédestiné né de la main de l'homme / Dévorant des terres irremplaçables / Les peuples déplacés deviennent des réfugiés / Ils avancent sous la hache à quatre pattes / Ils sont broyés sous les meules de l'âge électronique / [...] / Tels des parasites nous aspirons lentement / Toute vie de notre hôte / Dévorant pour le profit / Nous détruisons l'essentiel / [...] / Le monde est devenu invivable / Jour après jour plus hostile / Les sots y voient la volonté de Dieu / Et s'agenouillent pour le prier.

Il n'y a plus, désormais, qu'un pas à faire pour retrouver l'idée ellulienne de la « sacralisation de la technique » en lieu et place des formes antérieures du sacré. Ce pas, Nausea le franchit l'année suivante, dans le titre éponyme de l'album *Cybergod* :

Son omnipotence est perçue dans chaque foyer / Sens la chaleur de son étreinte statique / Tu ne seras plus jamais seul / [...] / Tu sais que sans son aide tu serais perdu / Alors accorde-lui ta compassion pour le remercier / Te voilà baptisé / Te voilà châtié / Te voilà désensibilisé / Te voilà lobotomisé / Loue le Cyberdieu pour la livre de viande que tu viens d'avaler / Loue le Cyberdieu pour t'avoir offert la haine en partage / Loue le Cyberdieu pour t'avoir guidé sur le chemin de la vérité / Loue le Cyberdieu pour le renforcer / Ses illusions feront de toi le roi de ton monde / Détends-toi et oublie le monde réel / Avec tout ton fric et tes grosses bagnoles tu seras un modèle pour l'espèce.

Le constat d'ensemble paraît sombre. Les proportions prises par « le système technicien » dans cet imaginaire punk ne laissent guère espérer d'issue pour l'humanité ni pour la planète. L'être humain ne semble plus avoir d'autre destin que celui de simple rouage de la machine productiviste. Au mieux, il se laisse anesthésier par les technologies du divertissement, « Programmé pour consommer et pour continuer / Pour fixer d'un œil vide / Pour marcher en rond »,

comme le chante His Hero Is Gone dans « Disease of Ease » (on pense ici à la remarque de Castoriadis : « L'homme occidental ne croit plus en rien, sinon qu'il pourra bientôt avoir un téléviseur haute-définition »¹). Au pire, il s'adonne massivement au culte de la technique dont il n'est plus que le serviteur consentant. On pourrait alors être tenté de croire qu'à l'instar d'un Jacques Ellul et de son pessimisme quant à la possibilité de renverser la domination technicienne², la scène punk des années 1990-2000 a renoncé au sursaut et abandonné toute foi dans la capacité de résistance de l'humanité face au règne de la machine.

La tendance à la misanthropie, voire le ressentiment profond à l'égard de l'humanité sont des dimensions bien réelles de l'univers de représentations punk³. Mais ils ne débouchent pas nécessairement sur la paralysie ou le renoncement. De même que « Headless, Heartless » de His Hero Is Gone s'achevait par cette déclaration toute simple : « Je ne suis pas une machine », nombre d'artistes punks refusent de se laisser à leur tour embrigader, de se confondre avec la masse de ceux qui se sont assoupis. Bien plus, ils se déclarent souvent prêts et disponibles pour concourir à enrayer la mégamachine. Le long poème-manifeste *Inde\$troY* de Saw Throat se terminait ainsi par cette promesse lapidaire :

Tout ce que nous pourrons faire, nous nous efforcerons de le faire.

1. Cornelius Castoriadis, *Une société à la dérive. Entretiens et débats. 1974-1997*, Paris, Seuil, 2005, p. 220.

2. Sur cette question, voir Serge Latouche, *Jacques Ellul contre le totalitarisme technicien*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, coll. « Les précurseurs de la décroissance », 2013, p. 39-46.

3. Le nom que se choisissent certains groupes comme Man Is The Bastard (1990-1997) ou In/Humanity (1991-1998) ou certains labels comme Life is Abuse Records ou Misanthropic Records tend à le confirmer. On pense aussi par exemple au titre de l'album de Dystopia Human = Garbage (1994). Cette tendance est d'ailleurs à mettre en parallèle avec le nihilisme et la noirceur assumée du mouvement cyberpunk, même si elle ne débouche pas sur les mêmes conclusions.

Écosabotage

La prise de conscience de ce que la société humaine et en particulier le système capitaliste sont capables d'engendrer en termes de destruction, l'horreur face à l'ampleur que cette dernière prend désormais grâce à la puissance d'une technologie devenue incontrôlable, le constat, enfin, de l'apathie des « masses » occidentales devant le massacre de la planète conduit certains punks, principalement sur le continent nord-américain dans les années 1990, à se faire les avocats de la nature contre la civilisation. Et, face à la puissance de la machinerie productiviste, cela passe parfois par des formes d'action qui rappellent celle des fameux luddites anglais du début du XIX^e siècle. Le groupe newyorkais Earth Crisis, adepte, on l'a dit, du style de vie végétarien, est l'un des exemples les plus emblématiques de cette orientation nouvelle. Dans « Destroy the Machines », tiré de l'album du même nom qui paraît en 1995, il l'exprime sans ambages :

Détruire les machines qui anéantissent les forêts et défigurent la planète / Saboter dès lors que les appels à la raison échouent et se voient disqualifiés / L'action directe est le seul recours à la destruction des terres sauvages / Le temps est venu de contrer les assauts / Les agressions contre la nature augmentent chaque jour / Les excès des nations industrielles dévastent le monde / Chaque biome¹ sur chaque continent est menacé par l'homme / Nous avons tout à perdre / Nous avons franchi la ligne sans possibilité de retour / De nouveaux ponts, de nouvelles routes, de nouveaux barrages / Conduisent la nature sauvage à sa ruine / Empêchent la régénération des terres sauvages / Détruites / Lutter pour protéger les animaux / Leur liberté est garante de notre paix / Préserver leur habitat / Faire cesser toute violence à leur égard / Libérer la Terre / Défendre l'écologie / Mettre un terme à l'avancée des engins de mort jaunes.

Appel à « l'action directe », au « sabotage » des machines et des infrastructures industrielles, à la « libération de la Terre », le propos est sans équivoque. Il s'inscrit dans une mouvance qui dépasse les milieux écologistes punks, mais avec laquelle ceux-ci entretiennent

1. Un biome est un ensemble d'écosystèmes caractéristique d'une aire biogéographique.

d'étroites relations, celle des organisations écologistes radicales étatsuniennes et de l'une d'entre elles en particulier : Earth First!

Earth First! est fondée en 1979 dans l'ouest des États-Unis par Mike Rosselle et Dave Foreman qui en fut le porte-parole jusqu'en 1990. Inspirée par des figures de l'écologie telles que Rachel Carson, l'auteure en 1962 de l'un des premiers ouvrages écologistes, *Printemps silencieux*, ou Aldo Leopold, initiateur d'un statut de zones strictement réservées à la nature et défenseur d'une « éthique de la terre », l'organisation entend dans un premier temps « libérer » plusieurs millions d'hectares de territoire à travers les États-Unis, pour en faire des réserves écologiques. Dans les années 1980, ses membres se familiarisent avec l'écologie profonde et la pensée de son principal théoricien, Arne Næss, pour qui toutes les formes de vie sur la planète ont la même valeur intrinsèque, indépendamment de leur utilité pour les êtres humains.

À partir de 1990, le mouvement s'ouvre à la philosophie politique anarchiste. Un courant radical s'y développe en 1992, d'abord en Grande-Bretagne, Earth Liberation Front (ELF), qui prône la décentralisation du leadership, la désobéissance civile et l'action directe. Adoubé par les anciens du mouvement, ELF devient en quelque sorte sa section de choc¹. Les actions menées à partir de cette époque impliquent notamment l'occupation des forêts d'exploitation commerciale, l'arrimage des corps aux arbres et aux engins de chantier et, dans certains cas, la destruction ou le sabotage de ces derniers.

L'écrivain Edward Abbey est l'une des références d'Earth First!, organisation à laquelle il a d'ailleurs pris part directement quelques années avant sa mort en 1989. Ce défenseur acharné de

1. En 2013, Appalachian Terror Unit rend ainsi hommage à l'action de l'ELF dans la compilation *No compromise* dont il sera question plus loin : Les salauds ne s'intéressent qu'à leurs profits / Alors frappons-les au portefeuille / [...] Puisqu'ils nous qualifient d'écoterroristes et de menaces à la sécurité nationale / Effacez vos traces et conservez l'anonymat / Quant à ceux qui seront pris et jetés en prison / Nous n'oublierons jamais l'injustice de leur détention / La désobéissance civile et l'agitation urbaine / Seront les moyens par lesquels nous exigerons leur libération / Libérons tous les prisonniers d'ELF ainsi que ceux de l'ALF / Parce qu'ils se sont battus pour la planète, et vous devriez en faire autant.

la *wilderness*¹, grand lecteur de Thoreau et de Leopold, s'est fait connaître en 1968 avec *Désert solitaire*. Dans ce livre, explique son préfacier, « Abbey nous dit d'emblée que le monde immaculé de *Désert solitaire* "a déjà disparu, ou est en train de disparaître rapidement". Le nuage noir qui menace à l'horizon s'appelle le "Progrès". Les bulldozers de la croissance économique mordent sans cesse davantage dans la nature sauvage et le "Tourisme industriel" envahit nos parcs nationaux »². Edward Abbey ne tarde pas à tirer les conclusions de ce désastre annoncé. En 1975, il publie *Le gang de la clé à molette*³, son plus fameux livre. Placé d'emblée sous les auspices de Ned Ludd, le leader fictif des luddites anglais des premiers temps de la révolution industrielle, ce roman hilarant met en scène une conspiration écologiste menée par quatre écosaboteurs bien décidés à entraver les projets de développements techno-industriels qui rongent le désert de l'Ouest américain. L'ouvrage, devenu un classique de l'écologie radicale, est une référence pour de nombreux punks comme Earth Crisis. Dans une petite liste-inventaire drolatique, Abbey lui-même estimait d'ailleurs que s'il fallait sauver quelque chose de la civilisation moderne, le « punk rock » devait en faire partie (à l'instar de Mozart, de l'astrophysique, de la chasse d'eau, des chips, etc.)⁴.

Earth First! se présente ainsi, notamment à partir des années 1990, comme une organisation susceptible d'attirer de nombreux artistes punks et où ils peuvent être tentés de réinvestir certaines

1. Le terme *wilderness* peut se traduire par « nature sauvage ». La notion de sauvage peut quant à elle être définie de la manière suivante : « Sauvage signifie avant tout libre, indompté ou débridé, en contraste avec ce qui apparaît comme intégralement défini en termes humains. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'une nature "vierge", mais d'une nature où les humains se sentent cohabiter avec d'autres êtres, et avec les surprises que ces êtres peuvent leur réserver – il y a des zones [sauvages] au sein même de nos cités » (voir la préface de Didier Demorcy et Isabelle Stengers à David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, 2013, p. 17).

2. Doug Peacock, préface à Edward Abbey (1968), *Désert solitaire*, Paris, Gallmeister, 2010, p. 11-16.

3. Edward Abbey (1975), *Le gang de la clé à molette*, Paris, Gallmeister, 2005. La clé à molette constitue, avec la hache de pierre, l'un des emblèmes d'Earth First! (voir par exemple la bannière de leur site internet : earthfirstjournal.org/).

4. Edward Abbey (1982), *Down the River*, New York, Plume, 1991.

de leurs dispositions et de leurs représentations : le souci de la planète et de toute forme de vie terrestre, le rejet de la civilisation technique et du capitalisme prédateur, le désenchantement vis-à-vis des formes politiques traditionnelles et une certaine misanthropie, l'exigence de l'engagement, la culture de la désobéissance et de l'action clandestine¹, ainsi qu'un certain nombre de références culturelles. Dès 1990, le groupe écossais Oi Polloi, l'un des soutiens punks d'Earth First!, développait la plupart de ces thèmes dans la chanson « Thin Green Line », premier titre de l'album *In Defense of Our Earth*.

Nous y voici donc – une mince ligne verte / Entrés dans les années 1990, le temps nous est compté / L'extinction de notre planète a déjà commencé mais ne vous laissez pas convaincre qu'on n'y peut rien / Certains d'entre nous sont en colère et résistent / L'action directe non-violente est un moyen de répliquer / Non, nous n'abandonnerons pas sans combattre / Pas de centrale nucléaire ici – nous allons saccager le site / Soyons honnêtes, soyons directs / Si on veut vraiment les arrêter, il faut leur savonner la planche / Pulvérise ce bulldozer, regarde s'élever les flammes / Débranche la prise et coupe les câbles / On nous tabasse, on nous envoie en prison / Mais qu'importe si ça peut sauver les baleines / Sauver notre Terre, sauver les territoires sauvages / Êtes-vous avec ou contre nous ? Il est temps de prendre position / Tu vois ce baleinier sombrer dans la mer / Coulé par une bernique explosive / Tu vois ces arbres fièrement dressés / On les a hérissés de pointes pour qu'ils ne soient pas abattus / Tu vois cette excavatrice fumante / Du sucre dans le réservoir, ça ne pardonne pas / L'écosabotage dans le silence de la nuit / Comme des champignons émergeant du béton au clair de lune.

Earth Crisis, Oi Polloi et bien d'autres formations punks vont, à un moment ou à un autre, souscrire à cette idée que le sauvetage de la planète passe notamment par la destruction des machines².

1. N'oublions pas que la scène punk émerge en Grande-Bretagne, à la fin des années 1970, au moment où, ailleurs en Europe, les mouvements d'action directe commencent à faire parler d'eux. Certains morceaux y font d'ailleurs plus ou moins directement allusion, comme par exemple, « Knit Your Own Balaclava » (Tricote ton propre passe-montagne), de Chumbawamba, paru en 1989.

2. On reviendra plus loin sur Earth First!, l'ELF et le rôle direct joué par de nombreux activistes punks dans les « batailles pour la terre » des années 1990 (voir *infra*, « Éco-

En 2013, l'organe d'Earth First!, *Earth First! Journal (EFJ)*, produit une « Compilation in Defence of the Wild » intitulée *No compromise*. Sur le site du journal, on peut lire :

Le collectif *EFJ* présente cette compilation de groupes punks qui partagent une attitude sans compromis quant à la défense du monde vivant, afin de réunir ces deux puissantes formes de communication. Tous les bénéfices tirés des ventes de l'album iront aux projets médias d'Earth First!, aux frais d'organisation et aux fonds juridiques.

Outre Oi Polloi, on retrouve sur ce disque 25 groupes et des titres, comme « Manufacturing Greed » de Landbridge (« Au cœur d'un monde empoisonné, nous devenons des machines. Comment peut-on continuer à vivre ainsi »), « Machine Infernale » d'Ikra, « Human Factory Farm » (ferme-usine humaine) de Beartrap, ou encore le très explicite « We Will Continue to Break the Law and Destroy Property Until We Win » (« Nous continuerons d'enfreindre la loi et de détruire les biens jusqu'à ce que nous vainquions ») d'Appalachian Terror Unit. Un tel ensemble paraît redessiner la trajectoire de cette galaxie punk, depuis sa découverte horrifiée de la mégamachine capitaliste et de la déshumanisation du monde qu'elle engendre, jusqu'à la conclusion qu'il n'y a pas d'autre issue que sa destruction. Le texte d'Appalachian Terror Unit exprime sans détour ce rejet violent des technologies productivistes :

Nous ne voulons pas de leur foutus engins forestiers / Et on ne nous prendra pas à manger des plantes génétiquement modifiées / Leurs pesticides ne nous rendront pas malades / Et nous n'accepterons pas une mine de charbon de plus / L'une des meilleures façons de mener le combat juste / Est de jouer de la clé à molette dans la nuit.

Primitivisme post-apocalyptique ou société conviviale

Dès lors, on peut s'interroger sur les modalités d'habiter le monde et sur les formes d'organisation sociale que porte en

terrorisme » et « peur verte » aux États-Unis, p. 169-175).

creux cette hostilité radicale contre toute exploitation et toute marchandisation de la planète¹. Il y a sans doute parfois une part d'idéalisation de la nature dans l'idée sous-jacente qu'il suffirait de se débarrasser des aberrations incontestables de la société productiviste pour *retrouver* une forme de coexistence harmonieuse avec les éléments. On pense ici aux naturiens, ces anarchistes de la fin du XIX^e siècle, issus de l'artisanat ou du petit commerce parisiens, qui « célèbr[ai]ent la nature originelle comme un véritable jardin d'Eden à mille lieux de la modernité industrielle [et] propos[ai]ent une utopie millénariste de la vie simple et du retour à la nature »². Leur mot d'ordre aurait sans doute trouvé, avec quelques nuances, un écho parmi nos punks écosaboteurs :

C'est la lutte engagée contre la civilisation, ce monstre aux multiples formes, contre la Science, cette nouvelle religion, contre le machinisme, cette inutilité et cette vulgarité [...]. L'état naturel n'est pas, comme se plaisent à le croire certains individus, le retour en arrière, mais au contraire, c'est la vraie marche en avant, pour l'existence du vrai progrès, tangible, réel³.

On retrouverait peut-être des similitudes avec le projet naturien dans la mouvance contemporaine dite « anarcho-primitiviste ». Celle-ci se caractérise en effet par « une vision apocalyptique de la rupture écologique, associée à une vision romancée des vertus écologiques du mode de vie des chasseurs-cueilleurs et à un désir de retrouver "l'état sauvage" ». Pour les anarcho-primitivistes « une société durable ou écologique implique nécessairement un rejet massif de la modernité, de l'urbanisme, des villes et, finalement, de

1. On parlera aujourd'hui d'extractivisme pour qualifier l'idéologie qui consiste à considérer la planète comme un réservoir inépuisable de ressources et de produits. La logique qui consiste à les exploiter coûte que coûte, en faisant reculer toujours plus loin les frontières de la marchandisation, aboutit non seulement à l'épuisement progressif de ces ressources, mais aussi à l'éradication d'écosystèmes entiers et à la disparition des cultures humaines qui vivaient en étroites relations avec eux (voir à ce sujet Anna Bednik, *Extractivisme. Exploitation industrielle de la nature : Logiques, conséquences, résistances*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2016).

2. François Jarrige, *Gravelle, Zisly et les anarchistes naturiens contre la civilisation industrielle*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, coll. « Les précurseurs de la décroissance », 2016, p. 29.

3. Cité in *ibid.*

la « civilisation » »¹. Le philosophe John Zerzan, l'un des principaux représentants de ce courant, se reconnaît par exemple – sans en approuver les conclusions violentes – dans les théories néo-luddites d'un Ted Kaczynski, le fameux « Unabomber »² :

Ma vision politique, c'est le démantèlement de toute technologie, c'est le retour à une vie sans division du travail. Et quelque chose me dit qu'Unabomber est sur la bonne piste. Le monde serait méconnaissable si nous parvenions à ce but³.

Un monde débarrassé des hiérarchies, des idéologies, des formes de centralisation du pouvoir, composé d'une constellation de petits collectifs ayant adopté le mode de vie des chasseurs-cueilleurs tel qu'a pu le décrire l'anthropologue américain Marshall Sahlins⁴ : cette vision passe sous silence des questions aussi complexes que celle de la coexistence entre ces collectifs (renonçant par là à interroger les ressorts de la sociabilité humaine) et tend à reposer sur l'idée d'une nature invariablement fertile et bienveillante. Elle fait aussi l'économie de la réflexion sur les conditions de

1. Damian F. White et Gideon Kossoff, « Anarchisme, libertarisme et environnementalisme ? La pensée anti-autoritaire et la quête de sociétés auto-organisées », *Écologie & politique*, vol. 1, n° 41, 2011, p. 160.

2. Jeune professeur de mathématiques à l'université de Berkeley, Ted Kaczynski est vite écarté par l'arrivisme des étudiants et par la technolâtrie scientifique de ses collègues. Après deux années d'enseignement, il quitte son poste pour se réfugier seul dans une petite cabane dans les hautes vallées du Montana, à la recherche d'une forme d'autosuffisance. À la même période, il commence à envoyer des colis piégés à des professeurs d'université, des publicitaires, des patrons de compagnies aériennes... Ses actions feront 3 morts et 23 blessés. Pendant dix-huit ans (1978-1996), il est l'homme le plus recherché des États-Unis. En 1995, il propose de mettre un terme à ses exactions à condition qu'un grand titre de presse publie son manifeste (voir Theodore Kaczynski, *Manifeste de 1971. L'avenir de la société industrielle*, Paris, Climats, 2009). Le *New York Times* et le *Washington Post* accèdent à sa demande. Son frère reconnaît son style et le dénonce à la police. En 1998, Kaczynski est condamné à la prison à perpétuité sans possibilité de liberté conditionnelle.

3. Voir John Zerzan (1988), *Future Primitif*, Montreuil, L'Insomniaque, 1998, p. 19.

4. Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976. Pour l'auteur, il y a une erreur à penser les sociétés de chasseurs-cueilleurs nomades du Paléolithique comme des sociétés de pénurie, entièrement consacrées à la survie. Ces sociétés ne consacrent en réalité qu'une part relativement faible de leur temps au travail productif, qui suffit à couvrir leurs besoins alimentaires. Ainsi, les chasseurs-cueilleurs auraient au contraire évolué dans des « sociétés d'abondance », ne produisant et ne consommant que ce dont ils avaient besoin. Enfin, leur refus délibéré d'emprunter la voie du stockage, de l'agriculture ou de la sédentarisation aurait été l'équivalent d'un refus du pouvoir et de l'État.

la transformation de la société capitaliste en une telle société « primitive » (et notamment celle de la transformation radicale des univers symboliques humains qu'elle présuppose). De fait, il s'agit bien d'une perspective post-apocalyptique qui semble ne pouvoir advenir qu'au terme d'une catastrophe planétaire et une fois détruites les formes actuelles de civilisation. Outre que cette société (on nous dira qu'il ne s'agit là que d'une conséquence bien secondaire) ne laisse aucune place aux manifestations culturelles, punks comprises¹, il n'est pas sûr que ces dernières se reconnaissent collectivement dans une vision qui, en définitive, repose sur le renoncement à toute organisation politique, fût-elle anarchiste au sens le plus classique du terme. Reste, dans la vision des anarcho-primitivistes, un certain nombre d'éléments dans lesquels une bonne partie de la scène punk attentive aux questions écologiques n'aura aucun problème à se reconnaître : la nécessaire remise en cause de la mégamachine productiviste afin de sauver la planète et l'humanité avec elle, et la mise en œuvre de techniques modestes et appropriables par chacun. Pour Zerzan, à côté « des outils qui nécessitent une hiérarchie, une coordination pour voir le jour [et qui] établissent une distance entre vous et eux », il existe bien en effet des outils techniques acceptables :

Un moyen assez général de réfléchir à la question est de penser en termes de division du travail. Si vous disposez d'un outil que n'importe qui peut fabriquer, c'est très bien. Votre rapport à l'objet sera très direct, presque sensuel².

On n'est pas très loin ici de l'idée « d'outil convivial » développée par Ivan Illich, pour qui « l'outil simple, pauvre, transparent est humble serviteur ; l'outil élaboré, complexe, secret est un maître arrogant »³.

1. Le punk que Zerzan lui-même n'hésite d'ailleurs pas à considérer comme une version musicale grimaçante des formes standardisées de disciplines sociales (voir Steven Wishnia, « From the Punk Scene to Acoustic Theory », *The Independent*, 8 décembre 2007 (consultable sur independent.org/2007/12/08/punk-scene-acoustic-theory).

2. Voir Roc Marin, « Cet anarcho-primitiviste aimerait qu'on renonce définitivement à la technologie », entretien avec John Zerzan, *Vice*, 11 juillet 2014 (consultable sur www.vice.com/fr/read/john-zerzan-veut-renoncer-a-la-technologie).

3. Ivan Illich, *La convivialité*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2003, p. 101. Il faut noter

Illich, tout comme Murray Bookchin, penseur fondateur de l'écologie sociale, ne rejette pas l'idée d'une « technologie au service de la vie »¹. Pour lui, alors qu'à travers l'outil industriel « un autre que moi détermine ma demande, rétrécit ma marge de contrôle et régit mon sens », « l'outil convivial est celui qui me laisse la plus grande latitude et le plus grand pouvoir de modifier le monde au gré de mon intention »². Contrairement à la vision des anarcho-primitivistes et notamment à celle de Zerzan, des penseurs comme Illich, Bookchin ou même André Gorz, que la réflexion en cours autour de la notion de décroissance regarde à bon droit comme des précurseurs, peuvent donc opposer « à la menace d'une apocalypse technocratique, [...] la vision d'une société conviviale »³, où, par la réappropriation et la mise en commun la plus large et la plus libre des savoir-faire techniques, les individus seront en mesure de restaurer leur autonomie en produisant des « communautés dans lesquelles le lien social n'est pas de manière prédominante un lien marchand »⁴.

Par cette autre façon d'approcher la question technologique, on retrouve ainsi l'une des formes cardinales de l'engagement au sein de la scène punk rock, traduite par le fameux slogan « Do It Yourself! »⁵. Le DIY, en effet, se présente à la fois comme une stratégie de contournement du consumérisme et de l'aliénation technologique, un programme pédagogique, une manière de réduire son empreinte écologique et, au final, un moyen d'accroître sa puissance d'exister, ou, pour le dire dans les termes déjà cités

que l'outil convivial, pour Illich, n'est pas exclusif d'une certaine complexité. Il précise ainsi que cet outil « sera incomparablement plus efficient que l'outil primitif », mais que, « à la différence de l'outillage industriel, il sera à la portée de chacun » (*ibid.*, p. 38).

1. Vincent Gerber et Floréal Romero, *Murray Bookchin pour une écologie sociale et radicale*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, coll. « Les précurseurs de la décroissance », 2014, p. 69.

2. Ivan Illich, *La convivialité*, *op. cit.*, p. 44.

3. *Ibid.*, p. 30.

4. Françoise Gollain, *André Gorz pour une pensée de l'écosocialisme*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, coll. « Les précurseurs de la décroissance », 2014, p. 34. Pour Illich, « La société conviviale reposera sur des contrats sociaux, qui garantissent à chacun l'accès le plus large et le plus libre aux outils de la communauté, à la seule condition de ne pas léser l'égalité d'accès d'autrui » (Ivan Illich, *La convivialité*, *op. cit.*, p. 30).

5. Voir Fabien Hein, *Do it yourself!...*, *op. cit.*

d'Ivan Illich, un plus grand « pouvoir de modifier le monde au gré de son intention ». On verra dans la dernière partie que cette vision proprement punk a conduit nombre d'entre eux à tenter la rupture avec les formes de la société marchande et techno-industrielle en recherchant l'autosuffisance collective à travers le « retour à la terre »¹. Mais au préalable, un détour par les stratégies mises en œuvre par les punks pour lutter contre l'empire automobile permet de mettre en lumière le pouvoir de réinvention sociale de l'activisme écologique au prisme du DIY.

1. Cf. *infra*, « Back to the Land » : les néoruraux punks et la question de l'autonomie, p. 177-207.

L'ÉNERGIE DU CORPS CONTRE LA SOCIÉTÉ AUTOMOBILE

« Et s'il le faut, renonçons à un pont enjambant la rivière, acceptons de faire un petit détour, et lançons au moins une arche au-dessus de l'abîme d'ignorance crasse qui nous entoure ».

Henry David Thoreau

La critique de l'automobile est à peu près aussi ancienne que l'automobile elle-même. Elle se renforce avec le développement de la voiture de masse et les grandes lignes autour desquelles elle se structure alors se retrouvent dans les positions exprimées au sein de la scène punk dès ses origines.

L'essor de la voiture est indissociable de l'histoire industrielle étatsunienne. C'est notamment l'application des principes de « l'organisation scientifique du travail », développés à la fin du XIX^e siècle par l'ingénieur Frederick Winslow Taylor, qui a permis la production par les usines de Henry Ford de la première voiture « grand public », la fameuse Ford T (plus de 16 millions de véhicules fabriqués entre 1908 et 1927). L'accroissement de la productivité, but de l'organisation fordiste du travail, reposait non seulement sur la division du travail, la généralisation du travail à la chaîne et la standardisation des produits et de leurs composants, mais aussi sur l'augmentation de la rémunération des ouvriers qui permettait notamment de stimuler la demande et de favoriser ainsi l'écoulement de la production¹. Au cours de l'année 1929,

1. On se reportera notamment aux analyses d'Antonio Gramsci, en 1934, sur le « fordisme »

année de pic de production dans l'entre-deux-guerres, l'industrie étatsunienne a construit environ 3,8 millions de véhicules. En 1955, ce chiffre atteint les 7 millions. En 1977, à l'aube de la révolution punk rock – et entre les deux premiers chocs pétroliers –, il culmine à 9,4 millions. Dès la première décennie des Trente Glorieuses, chaque famille aux États-Unis ou presque possède une ou plusieurs voitures personnelles et la plupart des grandes villes sont aménagées pour faciliter leur circulation. En 1956, le président Eisenhower lance un vaste programme de construction d'autoroutes visant à relier l'ensemble des centres urbains du pays, l'Interstate Highway System. Ce programme s'étendra sur plus de 35 années et aboutira à la mise en service de plus de 77 000 kilomètres de voies rapides.

Rien d'étonnant, donc, à ce que cet avènement du règne de l'automobile et la fascination pour cette dernière (dont le cinéma fera, dès les années 1920, un personnage à part entière), suscitent aussi les premières mises en garde contre ce qu'elle incarne et implique pour tout une société. Ces prises de position, dont certaines sont certainement restées inaudibles en leur temps, n'en sont pas moins révélatrices de l'émergence précoce d'une prise de conscience.

Dès les années 1940, la norme pour un adulte de sexe masculin aux États-Unis est de posséder son automobile personnelle (environ 245 autos pour 1 000 habitants en 1940¹). En 1941, Günther Anders, qui y a émigré dans les années 1930, en fait l'expérience par l'absurde. Un jour qu'il se promène à pied le long d'une *highway* californienne à l'écart de Los Angeles, il est interpellé par un motard de la police qui le soumet à un interrogatoire surréaliste, assorti de menaces. Le policier se révèle incapable de comprendre, comme le lui explique le philosophe, qu'on puisse ne pas éprouver la nécessité de posséder une voiture.

et la transformation du travailleur en machine (*Cahiers de prison, Cahier 5*, « Américanisme et fordisme », Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1996).

1. Selon les chiffres de la Ward's, organisation qui documente l'industrie automobile depuis plus de 80 ans, cité par Wikipédia (cf. en.wikipedia.org/wiki/Motor_vehicle#United_States).

Ce simple fait le désigne à ce représentant des forces de l'*ordre* comme un individu « non conforme » et donc suspect¹. Ici, l'automobile apparaît, pour Anders, comme le symbole par excellence de l'aliénation de l'homme face aux injonctions de la société industrielle marchande. Elle incarne, avec tous les autres objets de cette société, « la standardisation des produits mais aussi celle des besoins ». Lorsque le policier le laisse enfin repartir en assortissant son geste magnanime d'un « Ne recommence pas », Anders s'interroge :

Qu'est-ce que je ne devais pas recommencer ? Je ne devais, semble-t-il, pas négliger à l'avenir d'acheter ce que les offres invitent tout le monde à acheter. Une fois que l'on a reconnu dans les offres de la marchandise les commandements d'aujourd'hui, on ne s'étonne plus que même ceux qui ne peuvent pas se le permettre achètent les marchandises offertes. S'ils le font, c'est parce qu'ils peuvent encore moins se permettre de ne pas suivre les commandements, c'est-à-dire de ne pas acquérir les marchandises. Depuis quand l'appel du devoir épargne-t-il les indigents ? Depuis quand le devoir fait-il une exception pour les *have-nots*, ceux qui n'ont rien ? Tout comme, selon Kant, nous devons aussi et surtout remplir notre devoir quand il s'oppose à nos penchants, nous devons aujourd'hui le remplir même s'il s'oppose à notre propre « avoir », même si nous n'en avons pas les moyens ; surtout si nous ne les avons pas.

On retiendra de cette anecdote que la voiture s'est très tôt imposée comme un signe extérieur de « conformité » au mode de vie occidental ; l'ampleur de sa diffusion dans toutes les couches sociales pendant les Trente Glorieuses en fait un marqueur de la société de consommation que toute une frange de la scène punk rock ne manquera pas de rejeter en tant que tel. Mais l'automobile, c'est aussi le *véhicule* d'une transformation radicale des territoires. Pour circuler à son aise, elle exige une adaptation, notamment du cadre urbain, et entraîne une reconfiguration des espaces qui contribue elle-même à accroître la place et la nécessité de la voiture. L'ingénieur, théoricien de la technique et de la ville Lewis

1. Anders rapporte cette anecdote dans son maître livre de 1956, *L'obsolescence de l'homme*, *op. cit.*, p. 198-200.

Mumford, auteur de *Technique et civilisation* (1934) et du *Déclin des villes* (1955) était bien préparé pour apercevoir ce phénomène. En 1955, avec un certain sens de l'image, il remarque ainsi dans sa tribune hebdomadaire du *New Yorker* :

La plupart des remèdes proposés par les experts contre les embouteillages à New York sont basés sur l'idée naïve que le problème peut être résolu en augmentant la capacité des voies de circulation actuelles, en multipliant le nombre d'accès pour entrer et sortir de la ville, ou en mettant plus de places de parking à disposition de voitures qu'il aurait fallu commencer par ne pas attirer dans la cité. À l'instar du tailleur qui, pour lutter contre l'obésité, élargit les coutures des pantalons et desserre les ceintures, tout ceci ne permet en rien de réfréner les appétits voraces qui ont provoqué l'accumulation de gras¹.

Dans ce même article, Mumford met déjà en avant un argument que les écologistes reprendront souvent par la suite : l'automobile est « un moyen qui, si l'on se base sur le nombre de personnes qu'il transporte, se trouve être, de loin, le plus dévoreur d'espace urbain ». Alors que d'autres formes de transport et de déplacement auraient pu être imaginées, insiste-t-il, « l'automobile privée jouit du droit sacré d'aller n'importe où, de s'arrêter n'importe où et d'y rester aussi longtemps que l'aura décidé son propriétaire ». C'est donc à un cercle infernal que se sont condamnés les grands centres urbains, qui ne peut aboutir qu'à une désintégration du cadre urbain. En 1975, ce diagnostic n'aura rien perdu de sa pertinence, comme le montre un article d'André Gorz intitulé « L'idéologie sociale de la bagnole » :

La bagnole a rendu la ville inhabitable. Elle l'a rendue puante, bruyante, asphyxiante, poussiéreuse, engorgée [...]. Alors, puisque les bagnoles ont tué la ville, il faut davantage de bagnoles encore plus rapides pour fuir sur des autoroutes vers des banlieues encore plus lointaines. Impeccable circularité : donnez-nous plus de bagnoles pour fuir les ravages que causent les bagnoles².

1. Lewis Mumford, « The Roaring Traffic's Boom, III », « The Sky Line », *The New Yorker*, 16 avril 1955.

2. André Gorz. « L'idéologie de la bagnole », in *Ecologica*. Paris, Galilée, 2008, p. 81.

Mais entre-temps, un autre argument s'est imposé, avec la plus grande visibilité cette fois, celui de la dangerosité de la voiture. En 1965, l'écologiste étatsunien Ralph Nader publie un livre qui fait grand bruit, *Unsafe at Any Speed*¹. Dans cet ouvrage polémique et documenté, l'auteur s'en prend à l'industrie automobile qu'il accuse de chercher à faire des économies – et donc du profit – sur le dos de la santé et de la sécurité des citoyens, en négligeant délibérément tout un ensemble de principes dans la conception des voitures. À côté de longs développements sur le design intérieur et extérieur, la mécanique proprement dite et l'hypocrisie des discours des industriels, Nader consacre aussi un chapitre entier au rôle joué par les automobiles dans la pollution de l'air, s'appuyant notamment sur l'exemple du *smog* de Los Angeles. Le livre aura un impact retentissant, aboutissant à l'instauration de législations contraignantes pour les constructeurs (comme celle qui les oblige à installer dans les véhicules des ceintures de sécurité) et conférant à son auteur une grande notoriété (Nader sera plusieurs fois candidat indépendant aux élections présidentielles entre 1972 et 2008).

Dès la fin des années 1960, la plupart des arguments contre la « bagnole » sont donc énoncés : elle est un « moteur » et un symbole de la société de consommation et des logiques d'aliénation capitalistes ; elle est le vecteur de la saturation et de la minéralisation des territoires ; elle est une arme de destruction – massive – entre les mains de conducteurs inconscients et trompés². À partir de la fin des années 1970, on va retrouver des traces de ces arguments dans les textes et, plus tard, dans les prises de position d'un certain nombre de formations de la mouvance punk.

1. Traduit en français l'année suivante sous le titre, *Ces voitures qui tuent* (Paris, Flammarion, 1966).

2. Dans son fameux livre de 1967 à l'humour noir et visionnaire qui développait l'ensemble de ces thèses et quelques autres, Bernard Charbonneau écrivait : « La bagnole ne tue pas, c'est un accident, un événement aberrant qui ne se reproduira jamais, et qui ne peut arriver qu'aux autres. Et la bagnole ne tue pas, parce qu'elle tue quotidiennement ; il suffit qu'un fait devienne quotidien pour qu'il disparaisse de la conscience. Le premier mort en auto a provoqué quelque remous, mais le millionième ? Pourtant General Motors aurait pu lui offrir une couronne mortuaire pour marquer ce record » (Bernard Charbonneau, *L'hommauto*, Paris, Denoël, 2003, p. 114).

Contre la bagnole et son monde

Sans surprise, l'un des premiers titres évoquant les méfaits de la voiture s'inscrit dans la tradition, remontant aux années 1950, du thème de l'accident de voiture (*car crash*) dans la culture étatsunienne¹. En 1977, dans « Car Crash » du groupe punk californien The Avengers, la chanteuse Penelope Houston pleure son compagnon mort sur la route. Elle lui reproche son insouciance face au danger et suggère, en filigrane, le caractère inévitable de l'accident (« Je savais que cela finirait par arriver / Je te l'avais dit / Mais tu n'as pas voulu entendre / Regarde-toi mon chéri / Tu as perdu la tête »).

Le thème de la dangerosité des automobiles va bientôt intégrer celui des nuisances et de la pollution qu'elles provoquent. En 1978, les Anglais de Desperate Bicycles s'en prennent ainsi aux « voitures ennemies / Qui consomment mon oxygène / Nous empoisonnent au plomb » :

Je hais les voitures ! / Les voitures bruyantes ! Qui démarrent près de ma fenêtre / Pendant que j'ai la tête dans les étoiles / Cette boîte en métal / Pourrait tout aussi bien venir de Mars ! / Je hais les voitures / Les voitures tueuses ! / Qui tuent davantage qu'aucune autre maladie / Méfiez-vous en / Elles finiront par avoir votre peau.

On pense alors aussitôt au célèbre « Fast Cars » (qu'on traduira ici par « les bolides ») de Buzzcocks, sorti la même année. Les Buzzcocks font d'ailleurs explicitement référence au courant de la critique automobile :

Tôt ou tard, vous donnerez raison à Ralph Nader / Je ne veux pas faire d'histoires, mais les bolides sont dangereux / Les bolides, les bolides / Les bolides, je déteste les bolides.

À une époque où les sociétés occidentales ont massivement opté pour le « tout automobile », où elles ont entrepris de reconfigurer les villes et les campagnes pour laisser libre cours à l'invasion et au

règne sans partage de la bagnole¹, des punks rejettent ce symbole de « modernité » et de « liberté »². Certains, comme Crass, en décèlent d'emblée le caractère aliénant. Dans « Deadheads » (qui signifie « nullité », en parlant de quelqu'un, mais prend aussi, aux États-Unis, le sens de « véhicule circulant à vide »), sorti en 1981, en plein marasme social thatchérien, la prolifération de l'automobile semble une métaphore de la résignation et de la soumission au système :

Des gens épuisés, las et tristes, des vies fatiguées lasses et tristes / Des voitures à n'en plus finir sur des routes sans but, des devantures innombrables et leurs mensonges sans fin / Même les *winner*s, même les consommateurs, ces foules muettes, pensent que rien ne va / Impossible d'imaginer qu'une révolution pourrait s'occuper de quoi que ce soit d'aussi triste.

Il faut cependant attendre les années 1990 pour trouver dans la rhétorique punk une dimension offensive et une intention « révolutionnaire » contre l'hégémonie automobile. Dans la continuité du discours de rejet de la civilisation technicienne porté par l'organisation Earth First!³, l'automobile et les logiques qu'elle impose deviennent les cibles de textes appelant à l'action directe. Les Écossais Oi Polloi en fournissent un bon exemple, avec leur chanson de 1999 intitulée « No More Roads » :

Nous franchirons les barrières en nombre / Nous stopperons cette route / Menottés aux engins de chantier / Nous défendrons notre si bel environnement / Certains viennent de loin / D'autres sont du coin / Nous stopperons cette route ici / Détruirons les engins de terrassement pendant la nuit / Il est temps de se lever / Il est temps de se battre / Récupérons la rue / Récupérons nos terres / Plus de routes / Ça ne dépend plus que de toi / Plus de routes – l'automobile tue /

1. Voir sur ce point Frédéric Héran, *Le retour de la bicyclette. Une histoire des déplacements urbains en Europe, de 1817 à 2050*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2014, p. 59-111.

2. « Le grand prétexte de la bagnole, s'insurgeait Bernard Charbonneau, c'est la liberté : le voyage. Mais c'est la machine qui impose l'itinéraire. L'auto ne peut couper à travers les champs, elle a besoin de routes, et pas n'importe lesquelles ; elle exige de l'asphalte, et le plus doux, le plus large et le plus droit sera le meilleur » (Bernard Charbonneau, *L'homme auto*, op. cit., p. 75).

3. Cf. *supra*, Écosabotage, p. 82-86.

1. Ce thème du culte de l'automobile américain et de la fascination pour la mort en voiture a été traité par Miikka Brottman (dir.), *Car Crash Culture*, New York, Palgrave, 2002.

Plus de routes – elle nous rend malades / Plus de routes – l'automobile tue.

C'est qu'entre temps, la critique du tout-voiture a pris de l'ampleur pour devenir une critique en actes à travers une série de mobilisations et le développement d'un véritable militantisme anti-bagnole. À l'automne 1991 émerge en effet une forme d'action spécifiquement tournée vers la réappropriation des villes contre la voiture : le mouvement Reclaim the Streets (« Reprenons les rues »). À l'initiative d'Earth First!, la première manifestation, sise dans le quartier londonien de Brixton, reprend les techniques d'action directe héritées des manifestations Stop The City dans les années 1983-1984¹. Pour Reclaim the Streets, il s'agissait d'occuper en masse des rues ou des portions d'autoroute, d'y tenir des événements festifs et carnavalesques – très souvent sur fond de musique punk² –, afin de bloquer la circulation automobile et d'alerter sur sa puissance de destruction des sociabilités urbaines. Dans les années qui suivent cette première manifestation, des dizaines d'autres prennent place dans la plupart des grandes villes britanniques, réinventant chaque fois leurs modalités d'action, comme par exemple, « le lancement loufoque du Front révolutionnaire piéton sur les lieux où était présenté le dernier modèle d'Alfa Romeo, ou encore par la "prise" de Trafalgar Square »³. Plus radical encore, en juillet 1996, « 8 000 personnes se retrouvent sur une autoroute du nord de Londres et n'hésitent pas à défoncer le bitume à coups de marteaux piqueurs pour y planter des arbres »⁴.

Par la suite, ce vaste réseau hétérarchique (sans chef) a essaimé et continue jusqu'à aujourd'hui de susciter des actions un peu

1. Cf. *infra*, p. 120-122.

2. Voir Brian Holmes, « La géopolitique do-it-yourself, ou la carte du monde à l'envers », *Multitudes*, vol. 4, n° 31, 2007, p. 36. Une description détaillée d'une action Reclaim the Streets, à Birmingham, en 1998, nous est fournie par le collectif Mauvaise Troupe dans *Constellations. Trajectoires révolutionnaires du jeune XXI^e siècle*, Paris, L'Éclat, 2014, p. 168-171.

3. Rebecca Solnit, *L'art de marcher*. Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2002, p. 299.

4. Les désobéissants, *Désobéir à la voiture*. Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2012, p. 32.

partout dans le monde. Comme pour Earth First! dès le début des années 1990, il peut s'appuyer sur la frange des activistes anarchistes de la scène punk rock, comme le suggère, par exemple, l'album *Reclaim the Streets* autoproduit en 1998 par le groupe anarcho-punk canadien Propagandhi. « Tous les revenus, nous prévient le livret, seront donnés à un collectif anarchiste afin d'organiser une manifestation Reclaim the Streets ». Le même livret comporte, sur fond de voiture accidentée, une longue diatribe contre l'industrie automobile. De fait, d'abord exclusivement orienté contre la voiture en tant qu'objet de consommation, de pollution et de destruction de l'espace urbain, Reclaim the Streets adopte peu à peu un point de vue plus global – et plus politique – en s'en prenant désormais au système qui la justifie. Comme le proclame un tract de 1996 :

Nos rues sont aussi remplies de capitalisme que de voitures et la pollution du capitalisme est bien plus insidieuse¹.

C'est dans cette lignée que s'inscrit le groupe étatsunien Against All Authority lorsqu'il intitule un album de 1998 *24 Hour Roadside Resistance*. Le groupe vient alors de se heurter à la toute-puissante American Automobile Association (AAA) qui l'a menacé d'engager contre lui des poursuites judiciaires sous prétexte que son logo reprenait son propre sigle. Against All Authority se venge en détournant le slogan phare de l'association (« 24 Hour Roadside Assistance », ou « assistance routière 24 heures sur 24 »), la couverture représentant une route très fréquentée avec, au premier plan, trois croix plantées sur le bas-côté (*roadside*). L'image est assortie de la mention suivante : « La résistance n'est jamais vaine. Refusez de devenir un tueur de la route ».

Parallèlement à ces prises de position, une autre forme de refus se développe, qui consiste à désertir dans les faits l'empire de la voiture. Il s'agit, comme dans le cas de la lutte pour la cause animale, d'adopter et de prôner l'adoption de modes de vie qui n'entretiennent pas l'industrie des transports routiers. Le groupe

1. Cité dans « Reclaim the Streets ! », *Do or Die*, n° 6, été 1997 (consultable sur www.eco-action.org/dod/no6/rts.htm).

punk britannique Animals and Men en fournit un bon exemple. Dans les années 1980, celui-ci s'était distingué par ses textes anti-automobiles, avec des titres comme « Terraplane Fixation »¹ ou « Car Crash Blues ». Lors de sa reformation dans les années 2000, il récidive – « Driving Stupid » (2009) ou « Easy Riding » (2013) –, mais au-delà de la dénonciation chantée, c'est à travers les choix de vie de ses membres que s'expriment le plus clairement ses positions. Susan Welles, chanteuse du groupe, l'explique en 2008 :

Nous sommes cohérents avec notre discours, littéralement ! Nous n'avons pas de voiture et nous n'utilisons pas le bus. Nous sommes anti-voitures au sens où la bagnole a conduit les gens à vénérer de fausses idoles, qui en dernière analyse causent du tort à l'humanité entière. Bien que cela nous rende la vie difficile, nous avons le sentiment de devoir être cohérents envers nous-mêmes et, par conséquent, faire ce qui nous semble juste. La plupart du temps, on ne se déplace pas beaucoup. On fait les courses dans notre supermarché coopératif ou alors on se fait livrer à notre porte².

Ici, on se retrouve à la croisée de plusieurs courants de l'écologisme punk, puisque le credo du courant critique de la technique rejoint les pratiques et l'éthique du désengagement nés de la défense de la cause animale et du mouvement végan. Le manifeste *Why Freegan* de Warren Oakes déjà cité l'exprimait d'ailleurs très directement en 1999 :

Les voitures sont vulgaires et coûteuses, sans parler des compagnies pétrolières qui sont l'incarnation même du mal (il suffit de penser à ce qui se passe en Irak, voulez-vous vraiment financer le massacre d'innocents ?). Enfoncez votre vélo ou prenez le bus ou montez votre vélo dans un bus ou faites du stop ou marchez ou faites du patin à roulette ou du canoë ou du skateboard ou sautez dans un train ou, s'il vous faut malgré tout une voiture, covoiturez pour l'amour du ciel ! Ou optez pour une voiture partagée. Ou à tout le moins convertissez votre engin à l'huile végétale recyclée (oui c'est possible !)³.

1. Terraplane est le nom d'une marque automobile américaine des années 1930. On peut voir leurs berlines dans de nombreux films de gangsters. Animals & Men sera d'ailleurs ensuite aussi connu sous le nom de The Terraplane.

2. *Maximumrocknroll*, n° 306, 2008 [non paginé].

3. Warren Oakes, *Why Freegan*, op. cit.

C'est donc à partir d'une critique de la colonisation automobile que des propositions de modes de déplacement *sobres* se développent progressivement au sein de la scène punk rock. En soulignant simultanément le caractère nocif de l'agencement social lié au déplacement automobile et en jetant des pistes diverses pour y résister en s'y soustrayant, ces punks renouent une fois de plus avec les analyses d'un Ivan Illich. Illich remarque que « le transport motorisé s'est assuré le monopole des déplacements et il a figé la mobilité personnelle » :

Quand ils produisent plus d'une certaine proportion d'énergie, les transformateurs mécaniques de carburants minéraux interdisent aux hommes d'utiliser leur énergie métabolique et les transforment en consommateurs esclaves des moyens de transport¹.

À l'inverse, « l'énergie métabolique », soit l'énergie transformée par le corps humain, est à la fois propre, dotée d'un rendement supérieur à tous les « carburants minéraux » et source d'autonomie personnelle. Parce qu'ils associent leur résistance à la voiture au rejet de la technique, à l'attention à l'égard de l'environnement et à la recherche d'autonomie inscrite dans l'engagement DIY, les acteurs de la scène punk ne pouvaient que renouer avec ces intuitions et exalter « l'énergie métabolique ». Ils le font à travers l'usage d'un certain nombre de modes de déplacement qu'Illich n'aurait pas hésité à qualifier de « conviviaux »².

Skate punks

Le skateboard, dérivé de la trottinette (seul le guidon distingue la seconde du premier) fait son apparition dans les années 1950 et commence à être produit industriellement en 1956. Cependant, sa pratique n'a pris la forme qu'on lui connaît aujourd'hui que vers le

1. Ivan Illich, *Transport et équité*, chap. 1 (consultable sur www.worldcarfree.net/resources/freesources/Enech.htm). Ce texte intègre les compléments apportés par Illich lors des traductions successives de sa première version. On trouve cette première version dans une édition du Seuil de 1973. Paris, Éditions du Linteau, 1973, p. 10.

2. Cf. *supra*, p. 89-90.

milieu des années 1970. Comme le montre le film culte *Dogtown and Z-boys*¹, elle s'est affirmée à Los Angeles en 1976, lorsque quelques jeunes gens déjà maîtres des trottoirs rectilignes des banlieues de la ville se lancèrent à « la conquête de la verticalité » en s'exerçant sur les parois incurvées de piscines abandonnées par leurs propriétaires pendant l'été. Gagnant ainsi en technicité, leurs déplacements se firent plus variés et plus complexes, au point de faire du skate un symbole de liberté².

La vogue du skate de rue (*street skateboarding*) a exercé un très fort attrait sur certaines franges de la mouvance punk. On en saisit les prémices dès 1977. La pochette du premier 45 tours du groupe anglais Ballrace est par exemple illustrée par la photo d'un skateur et comporte deux titres à la gloire du skateboard (« Skater » et « Four Wheel Drive »), tandis qu'en 1979 les Californiens The Weirdos publient le titre instrumental « Skateboards To Hell ». Toutefois, c'est au début des années 1980 que sont jetées les premières passerelles solides entre punk et skate. En 1983, *Thrasher*, le mensuel étatsunien de référence de la culture skate, fondé en 1981, lance une série de compilations intitulées *Thrasher Skate Rock*³ qui fait la part belle au punk rock. Elle met notamment en valeur trois groupes phares de la scène skate punk en devenir : JFA (Jodie Foster's Army), les Big Boys et The Faction.

Les membres de ces groupes pratiquent assidûment le skateboard. The Faction compte même dans ses rangs Steve Caballero (à la guitare), skateur professionnel de haut niveau, célèbre pour ses spectaculaires *aerials*⁴. Ces groupes célèbrent le skateboard aussi bien dans leurs textes et dans leur pratique que sur les pochettes

de leurs albums. La couverture du premier disque de JFA, *Blatant Localism* (1981), montre par exemple un skateboarder en action sur la margelle d'une piscine. Sur la rondelle de leur deuxième 45 tours, *Fun, Fun, Fun...* (1982), les Texans Big Boys inscrivent la devise « Skate Tough or Die » (« Faire du skate à fond ou mourir »), la lettre A barrée par un skateboard. Se profilent déjà ici les logiques du merchandising : devenu le logo des Big Boys, ce symbole stylisé (anarchie et skateboard) est décliné sur d'innombrables affiches et t-shirts, ainsi que sur leur propre ligne de planches à roulettes¹. Quant à The Faction, leur première démo cassette (1982) annonce clairement leurs intentions : « Music By Skaters For Skaters ». Un an plus tard, la jaquette de leur premier 45 tours, *Yesterday Is Gone* (1983) représente les membres du groupe et leurs planches à roulettes. Par ailleurs, les spectaculaires vidéos de skate réalisées par le magazine *Thrasher* sont systématiquement accompagnées de musique punk rock.

En somme, tout concourt à l'émergence d'un nouveau sous-genre punk : le skate punk (parfois désigné en France sous l'appellation « punk à roulettes »). Rapidement, les groupes et les disques skate punk se multiplient. Aux États-Unis, le genre est représenté par des musiciens skateurs comme Agent Orange, NOFX, Gang Green, Suicidal Tendencies (première période) ou Pennywise. Les compilations aux titres sans équivoque se multiplient : *Wild Riders of Boards* (1985), *Born To Skate* (1987), *Skaters Gear* (1995), *Wild In The Streets* (2001), *Shut Up and Skate* (2002), *Skate to Hell* (2003)...

Si l'alliance entre la rage punk rock des premiers temps et les formes de piratage de l'espace urbain développées par le *skateboarding* réunit bien les caractéristiques d'une « contre-culture », au sens où l'entendait Theodore Roszak, c'est-à-dire « une insatisfaction et un désir d'innovation assez forts pour transformer notre civilisation désorientée en quelque chose d'habitable pour l'être humain »², il

1. Déclinaison à laquelle le *street artist* américain Obey, issu de la scène skate punk et grand fan des Big Boys, participe ponctuellement. Pour Obey, le skateboard est une *street machine*.
2. Theodore Roszak (1969), *Vers une contre-culture. Réflexion sur la société technocratique et l'opposition de la jeunesse*, Paris Stock, 1970, p. 11 (cité in Mohammed Taleb, *Theodore*

1. Ou *Les seigneurs de Dogtown* (2001), film de Catherine Hardwicke (sur un scénario de Stacy Peralta, ancien champion de skate).

2. Voir Iain Borden, *Skateboarding, Space, and the City*, New York, Berg, 2001, et Élie During, « Le skateboard fait penser ». *Critique*, vol. 1, n° 740-741, janvier-février 2009, p. 77-93.

3. Entre 1983 à 1989 paraissent sept volumes sous format cassette et vinyle.

4. L'*aerial* est une figure par laquelle le skateur quitte la rampe pour s'envoler dans les airs. En 1999, *Thrasher Magazine* décerne à Steve Caballero le titre de « skateur du siècle ». Dans les années 1980, le champion de skate Tony Alva joue de la basse dans le groupe plus confidentiel Skoundrelz, dont on peut entendre deux titres sur le premier volume de la compilation *Skate Rock* (1983).

faut cependant admettre qu'elle manque de substance politique. La tonalité des textes – généralement plus fantaisiste que critique – donne à penser que la pratique du skateboard est avant tout envisagée comme un mode de vie spécifique à un groupe social, non comme l'expression d'une pensée critique à l'égard d'un système toujours susceptible de détourner à son profit la « rebelle attitude ».

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que ce courant n'ait pas su résister aux sirènes du marché. Les liens entre punk rock et skate atteignent leur plus grande visibilité vers le milieu des années 1990, lorsque la scène punk rock californienne devient un nouveau centre de gravité musical – se substituant à la tornade grunge qui a sévi à Seattle entre 1991 et 1994, dans le sillage de Nirvana (dont les skaters punk reprennent d'ailleurs le look décontracté, amples tee-shirts et jeans troués). Kevin Lyman, organisateur d'événements dans le monde de la glisse, a alors l'idée d'organiser une tournée itinérante combinant démonstrations de skateboarders et concerts punk rock. Y voyant une occasion de consolider son image, le fabricant de chaussures de skate Vans décide de prendre part à l'événement dès 1995. C'est l'acte de naissance du Vans Warped Tour, dont le rôle dans la diffusion des styles de vie punk a déjà été évoqué à propos du véganisme. La tournée Vans Warped devient rapidement une référence incontournable pour la scène punk rock et les skateurs professionnels, en offrant aux uns et aux autres (qui sont parfois les mêmes) une surface d'exposition inégalée et la perspective de juteux contrats promotionnels.

Le « skate punk », comme d'ailleurs la scène punk dans son écrasante majorité dans les années 2000, ne s'était pas suffisamment préparé à affronter le pouvoir d'absorption d'un système techno-industriel « très capable, comme le percevait déjà Roszak en 1969, d'utiliser sa capacité industrielle, sa technique sociale, sa prospérité et ses tactiques de diversion pour étouffer de manière que la plupart des gens trouveront parfaitement acceptable toutes les

Rozak vers une écopsychologie libératrice, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, coll. « Les précurseurs de la décroissance », 2015, p. 44).

tensions nées de la désorganisation »¹. La dimension hédoniste et essentiellement ludique de la référence au skate, pour métabolique que soit l'énergie nécessaire à sa pratique, dissimule mal l'inanité de la réflexion politique qu'elle recouvre. À moins d'y déceler, à l'instar de Penny Rimbaud, une forme subtile de l'esprit de rébellion :

On trouvera toujours des gens qui refuseront de gober toute cette merde... J'ai toujours aimé ça chez les skateurs. Ils transforment le paysage urbain en aire de jeux, en montagnes et en plages. Et cela sape l'autorité d'une manière bien plus importante que ne le veut, ou ne le peut la rhétorique politique. Tout un chacun peut échapper au système de cette façon. C'est ainsi que les choses se mettent en branle. Et cela passe par le jeu².

Pour le batteur de Crass, la pratique du skateboard s'apparenterait ainsi à une « pratique concrète de résistance dissimulée » au sens qu'en donne l'anthropologue James C. Scott³ : une somme de petits comportements qui résistent aux pouvoirs en place et refusent d'obéir à leurs injonctions. En cela, préférer le skateboard à la voiture peut être considéré à la fois (même si cela n'est pas toujours conscient) comme une manière de « réenchanter le béton »⁴ et comme une façon de subvertir les formes ordonnées et mécaniques de la mobilité urbaine. Moins qu'une pratique contestataire assumée et théorisée en tant que telle, on peut y voir une forme d'évasion et de détournement des contraintes de la ville-machine, cet objet ambigu de la culture punk, à la fois espace d'expression incontournable et cible des critiques virulentes de bon nombre d'entre eux. Bien qu'elles ne soient pas non plus spécifiques aux punks et que soient rares ceux qui s'y adonnent, la marche ou la course à pied expriment au contraire un rejet

1. Cité in Mohammed Taleb, *Theodore Roszak vers une écopsychologie libératrice*, op. cit., p. 45.

2. Shelley Jones, Crass. « Dissent in the country », *Huck Magazine*, 2011 (consultable sur www.huckmagazine.com/art-and-culture/music-2/crass/).

3. James C. Scott (1992), *La domination et les arts de la résistance. Fragments d'un discours subalterne*, Paris, Amsterdam, 2008.

4. Élie During, « Le skateboard fait penser ». *art. cit.*, p. 80.

explicité du confort et du conformisme de la modernité urbaine, et une volonté de renouer avec la nature.

Marcher, courir, pédaler

Le déplacement pédestre est le mode de locomotion le plus naturel qui soit pour nous autres humains. Il est à la fois économique et écologique, et des marcheurs célèbres comme Henry David Thoreau, Élisée Reclus ou John Muir le considéraient en leur temps comme une manière de se préserver des maux de la civilisation urbaine. Pour eux, la « profession » de marcheur était une manière de renouer avec cette liberté oubliée de l'état de nature, alors même que « nulle richesse ne peut acheter le temps, la liberté et l'indépendance requis, qui sont essentiels à cette profession »¹.

À l'ère de la modernité capitaliste où la vitesse, la technologie généralisée et l'énergie consacrée à alimenter la machine économique semblent avoir pris le pas sur tout autre rapport au monde, la marche peut apparaître comme le dernier refuge d'une contestation active « privilégiant la lenteur, la disponibilité, la conversation, le silence, la curiosité, l'amitié, l'inutile, autant de valeurs résolument opposées aux sensibilités néolibérales qui conditionnent désormais nos vies »².

Au sein de la scène punk, qu'on associe spontanément plutôt au bruit et à la fureur électriques, les quelques adeptes des déplacements à pied retiennent l'attention car ils expriment ce désir de lenteur et de rupture apparente avec les pratiques de leur milieu. Quand, en 2010, Boff Whalley, chanteur-guitariste de Chumbawamba et John Jones, chanteur du groupe folk Oysterband entreprennent une tournée pédestre itinérante de plusieurs semaines à

travers la Grande-Bretagne, ponctuée de concerts à chaque étape, ils effectuent consciemment un véritable pas de côté¹.

Cette prédilection presque rousseauiste pour l'isolement et la quête de soi est partagée par Penny Rimbaud, adepte des longues excursions pédestres (c'est au cours de l'une d'entre elles dans une forêt de l'Essex qu'il découvrit, en 1967, la future maison communautaire de Crass). Pour lui, la marche est une forme d'inscription dans le monde, un moyen d'éprouver constamment la place modeste qu'il y occupe :

Un pied devant l'autre, je marche / Toujours conscient, j'avance vers
nulle part / Toujours, je suis cerné / Je m'arrête et je m'aperçois que
j'ai bougé / Je bouge et je m'aperçois que je me suis arrêté / Un pied
devant l'autre².

On retrouve un peu cette idée dans la pratique de la course à pied en montagne, ce besoin d'être saisi par l'espace, d'être, au sens propre, *dérouté*. Pour Boff Whalley, « la philosophie punk c'est l'aventure. C'est ne pas savoir ce qui t'attend ». Il explique qu'en découvrant le *fell running*³, il a pensé « qu'il s'agissait exactement de ça, de course à pied punk ». Tout comme dans l'engagement punk rock, il y a dans la course à pied une part délectable d'improvisation, un goût de « courir sans itinéraire préconçu », de se « retrouver parfois dans des endroits improbables »⁴.

Coureurs et marcheurs déclarés font partie des premières générations de la scène punk rock. Boff Whalley de Chumbawamba, John Joseph, chanteur du groupe hardcore The Cro-Mags, Gary Devine, bassiste des Pagan Idols ou Danbert Nobacon, lui aussi membre de Chumbawamba, ont commencé leur carrière musicale dans les années 1980. La course à pied est pour eux un moyen de continuer à éprouver leur corps et leur force vitale,

1. Voir Boff Whalley, *Run Wild*, New York, Simon & Schuster, 2012. De même, cette jeune punk allemande qui parcourt l'Europe à pied dans le but « de vivre à un rythme plus humain [et de mesurer] l'importance d'aller lentement » (Isabelle Fremeaux et John Jordan, *Les sentiers de l'utopie*, Paris, La Découverte/Poche, 2012, p. 192).

2. Penny Rimbaud, *Shibboleth. My Revolting Life*, San Francisco, AK Press, 1998, p. 316.

3. Bien que les deux disciplines soient des courses à pied de pleine nature, le *fell running* se pratique hors pistes tandis que le *trail running* privilégie les sentiers de randonnée.

4. Interview de Boff Whalley dans *One Way Ticket to Cubesville*, n° 16, 2014, p. 11.

1. Henry David Thoreau, *De la marche*, Paris, Mille et une nuits, 2003, p. 7.

2. David Le Breton, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*. Paris, Métailié, coll. « Suites », 2012, p. 17.

dans une forme d'engagement physique non sans rapport avec celui qu'exige la pratique du punk¹, et qui permet même parfois de l'entretenir. On songe ici à Karen Amsden, chanteuse du petit groupe punk de Brighton, Hagar the Womb, qui, à 40 ans passés, s'est elle-même mise à la course à pied pour retrouver la condition physique requise par les concerts².

La recherche d'un exutoire à l'agitation et aux tensions générées par le quotidien est un autre puissant moteur. « Courir quotidiennement à travers parcs, bois, champs, forêts et montagnes, explique Whalley, me permet de prendre une dose de nature qui tend à diminuer un peu ma colère »³. La course et la communion avec la nature sont une sorte de refuge, une échappée pour ces punks devenus un peu plus contemplatifs avec l'âge. Contrairement à la société moderne, « les racines de la course ne se trouvent pas dans le profit, mais dans la terre elle-même »⁴. Comme pour la marche chez Penny Rimbaud, la course est une nouvelle affirmation de leur présence critique au monde, une façon non pas tant de s'approprier un espace que de se réapproprier son corps et de se soustraire, au moins temporairement, aux contraintes et aux formes d'aliénation de la société moderne.

Il ne faut cependant pas surestimer le poids des ans dans cette démarche. On aura l'occasion de montrer dans le dernier chapitre de ce livre que cette même urgence d'échapper à l'asservissement des villes et cette envie de communier avec la nature font partie des facteurs qui poussent, depuis les années 1990, un nombre

1. On en trouvera plusieurs exemples dans le dossier que consacre à la course à pied le fanzine punk britannique *One Way Ticket to Cubesville* – course à pied dont Richard Cubesville est lui-même un adepte (*ibid.*). Mentionnons aussi le cas de Dominik Elberskirch, rédacteur de plusieurs fanzines consacrés aux liens entre punk rock, course à pied et vie en plein air (*It's the Limit, When You're out There, Nothing Comes Easy*), qui a constitué un petit collectif de coureurs lors du festival punk tchèque Fluff Fest.

2. « Et puis comme je recommençais à jouer avec mon groupe, alors que j'avais vieilli, je me suis rendu compte que j'avais besoin d'être en forme pour m'agiter sur la scène. L'hygiène de vie d'un groupe n'est pas des plus saines... Les longs voyages en train, les soirées alcoolisées, la bouffe de merde... Je devais être en forme pour pouvoir pogoter » (Mike Bannister, « Running to Pogo », consultable sur runbrighton.com/stories-and-interviews/running-to-pogo/).

3. Boff Whalley, *Run Wild*, op. cit. p. 250.

4. *Ibid.*, p. 249.

croissant de punks de tous âges à s'installer en milieu rural. Elles président aussi pour une bonne part à l'adoption très large et plus ancienne de la bicyclette par les punks.

En 2010, Zack Furness, chanteur des Barons et sociologue étatsunien, revient ainsi sur l'étonnante histoire d'amour entre le punk rock et la petite reine. Il voit à la fois dans celle-ci une forme parfaitement adaptée aux pratiques d'autodétermination de ses adeptes et un symbole des positions que ces derniers entendent tenir vis-à-vis de la société :

La popularité du vélo au sein de la scène punk tient à qu'il est bon marché, simple à réparer, facile à piloter et qu'en outre ils offrent une grande autonomie. En cela, ils représentent la solution DIY idéale pour les déplacements quotidiens. [...] En outre, les cyclistes qui se reconnaissent sous l'étiquette punk tendent à voir des analogies entre transports alternatifs, production [artistique et culturelle] alternative et modes de résistance culturelle fondés sur le rejet des normes dominantes et des valeurs consuméristes¹.

De fait, dans un microcosme particulièrement attaché à son autonomie le goût pour le vélo s'est manifesté très vite. Tandis que le caractère technique du skate, par exemple, a pu en limiter l'usage et le prédisposait sans doute, par son côté ludique et spectaculaire, à la récupération par le marketing, le vélo offre des possibilités apparemment plus en conformité avec les aspirations et les pratiques de la scène punk au sens large. « L'idée fondamentale est que le vélo est un moyen de transport, et pas seulement un divertissement », proclame la Seitan Hells Bike Punk en juin 2011 dans son fanzine de Salamanque *Bike Punk*. À cette date, les liens déjà anciens entre vélo et punk rock permettent la résurgence d'arguments bien rodés et en parfaite adéquation avec l'esprit du temps : son coût négligeable, sa maniabilité et son impact nul sur la qualité de l'air en font un outil qu'il est « vital de remettre au goût du jour »².

1. Zack Furness, *One Less Car. Bicycling and the Politics of Automobility*. Philadelphia, Temple University Press, 2010, p. 143. Les travaux de Furness se situent dans le champ des *cultural studies*. Il est aussi un défenseur acharné de l'usage de la bicyclette.

2. Voir « Movilidad y modelo urbano en dos tiempos », *Bike Punk*, juin 2011 (consultable

Cette volonté de promouvoir la bicyclette est en fait contemporaine de l'émergence du punk. D'emblée, le vélo y est perçu comme une alternative au symbole de la société productiviste qu'est la voiture. Dès les origines, il est ainsi brandi comme un étendard par de très nombreux groupes. À commencer par les bien-nommées Desperate Bicycles (« Les bicyclettes prêtes à tout ») qui, dès août 1977, proclament dans *Smokescreen*, leur passion pour ce symbole du DIY (Desperate Bicycles est le premier groupe à mettre l'éthique DIY en application, en se produisant et se distribuant par ses propres moyens¹). Leurs trois premiers disques, parus entre mai 1977 et mars 1978 sur leur label Refill Records, comportent tous des références visuelles ou textuelles au vélo, mais il faut surtout citer « Cars », dans *New Cross, New Cross* (mai 1978), leur premier *extended play* (Ep), véritable hymne à la détestation des voitures (« I hate cars ») dont « les beaux vélos, propres et légers, [...] finiront au bout du compte par avoir raison ».

Au cours de la décennie suivante, comme si la montée en puissance du néolibéralisme et de ses effets délétères avaient précipité une prise de conscience, le vélo a pris toute sa place en tant que symbole de la contestation pour les anarcho-punks. En 1988, le deuxième numéro du fanzine *One Way Ticket to Cubesville*, y consacre une page entière. Extraits :

Un nuage féroce s'est abattu sur nos petites lignes de bus. Ce nuage a détruit toute illusion naïve quant à l'idée même de service public. Les tarifs ont explosés. Le simple voyage en bus est devenu une pratique réservée à l'élite. Les trajets se sont réduits aux axes les plus rentables. [...] Cette situation est contraire à toute morale et tout principe anarchiste. Elle doit, de ce point de vue, être déjouée à tout prix. [...] La bicyclette offre en effet la meilleure des alternatives. Le coût du déplacement est quasiment nul et l'entretien est très facile. [...] Une fois sur la route, pédaler procure une joie profonde. [...] Je me suis retrouvé à méditer sur le vrai sens de la vie et j'ai découvert en moi une réelle capacité d'exploration intérieure. L'idée de ne pas balancer

d'énormes quantités de gaz toxique dans l'air, l'idée de pratiquer un mode de transport écologique et de savoir que j'ai peu de chances de tuer quelqu'un à vélo (qui a jamais entendu parler d'un routier mort après avoir percuté un cycliste ?) m'ont parues particulièrement stimulantes¹.

On a déjà là quelques-uns des thèmes caractéristiques de la sensibilité écologiste punk : le coût quasi nul de ce mode de déplacement, sa simplicité de mise en œuvre et l'indépendance qui en découle, son caractère sain, non polluant et inoffensif. S'y ajoute un argument déjà rencontré chez les pratiquants de la marche et de la course à pied : l'occasion qu'offre la pratique du vélo de « se retrouver soi-même » et de renouer avec une expérience de vie « authentique ». Tels sont, au tournant des années 1990, les ressorts de l'identification entre le vélo et un certain style de vie punk écolo. « Riding Your Bike is Punk » (« Faire du vélo est punk »)², proclame en 1994 un numéro du fanzine de Chicago *Punk Planet*. La même année, un fanzine floridien, celui-ci entièrement centré sur la bicyclette, *Bike Punk Chronicles*, sort son premier numéro. Tout au long de la décennie, les invocations se multiplient, particulièrement aux États-Unis : « Bike » du groupe de Portland Crackerbash, en 1990 ; *Swain's First Bike Ride*, premier Ep du groupe californien Fifteen, en 1991, et un peu plus tard, « Bike Punx » de Divide & Conquer, sur la côte est, en 1996 – titre dont l'orthographe fera florès. Cette année-là deux nouveaux groupes se forment : Small Brown Bike dans le Michigan et This Bike is a Pipe Bomb, en Floride. Citons encore « Bikers + Hikers », dans l'album *A Bike City Called Greasy* des Portlandiens The Haggard (1999), « Bikes Not Bush » (« Des vélos, pas Bush ») du groupe de Pittsburgh Crucial Unit (2001), « Bikes and Bridges » de Defiance, Ohio (2004), « Bikes Are Sexy » des Newyorkais The Pasties (2006) ou « West Side Highway »³ des Californiens Pinhead

1. *One Way Ticket to Cubesville*, n° 2, 1988, p. 7.

2. *Punk Planet*, n° 1, 1994, p. 13.

3. Ce titre sur la dignité retrouvée d'un punk de New York s'achève par ce couplet : « An inch from death seems to be / The only place to find some peace / The only place to ride a bike and / Feel alive and find a sense of pride / And dignity » (« À deux doigts de la mort, on dirait / Que c'est seulement là qu'on peut trouver la paix / Qu'on peut faire du vélo et /

sur valladolidwebmusical.es/fanzinoteca/bikepunk_2011.pdf.

1. Voir Fabien Hein, *Do it yourself!..., op. cit.*, p. 61-74.

Gunpowder (2008), pour qui faire du vélo, c'est « se sentir vivant et avoir un certain sentiment de fierté et de dignité », etc.

La plupart de ces formations se reconnaissent dans la culture du DIY et la pratiquent contre vents et marées. Le vélo, en tant qu'objet bon marché, simple à entretenir, adaptable à volonté et conforme au respect dû à la nature, est non seulement un signe de ralliement à l'éthique DIY, mais aussi le moyen d'en déployer les possibilités. En 2002, le groupe de Caroline du Nord Dead Things produit un album intitulé *...Because Sometimes You Just Want To Ride Your Bike To The Show...* (« Parce parfois t'as juste envie d'aller au concert à vélo »). Fidèle à ce programme, les membres de Dead Things organisent cette année-là une tournée de plusieurs semaines, au cours de laquelle ils parcourent en pédalant plus de 2 000 kilomètres à travers la Caroline du Nord, et donnent une douzaine de concerts. Le but, explique un membre du groupe, était à la fois de démontrer que « les punks DIY pouvaient faire les choses en commun, de manière plus soutenable, plus collective », mais aussi de « consolider la petite culture punk DIY dont nous avons fait partie pendant presque toute notre vie »¹.

La pratique du vélo, comme celle du DIY, se présente donc comme une affirmation d'indépendance et même comme une garantie de liberté d'expression. Pour Mike Watt, bassiste des mythiques Minutemen, le cyclisme, qui permet de ne pas « être otage de ce putain de cauchemar qu'est le trafic automobile » est une expérience « aussi intense » que le punk rock, car, comme ce dernier, elle favorise « l'affirmation de soi et l'autonomie »².

Le graphiste de Portland et amateur de grindcore Matt Gauck pousse plus loin encore cette logique, en associant la randonnée cycliste au freeganisme³. Au cours de ses nombreux périple à travers les États-Unis et, bientôt, un peu partout dans le monde, il explore méticuleusement les poubelles quand la générosité des

gens de rencontre ne suffit pas à le nourrir, et dort le plus souvent à même le sol dans son vieux sac de couchage, sans que cela semble altérer son enthousiasme (bien que, dit-il, ses articulations soient d'un avis contraire)⁴. La joie intense que lui procure une telle expérience de vie se veut communicative :

Quand l'été arrive, je vous suggère fortement de prendre votre vélo et de faire 100 ou 150 kilomètres dans n'importe quelle direction loin de chez vous, de camper là où vous arrivez et, le lendemain matin au réveil, de faire tout ce qui vous passe par la tête. Plus d'aventure, moins de routine merdique⁵ !

Il y a chez Gauck quelque chose du réensauvagement et de la recherche de l'autosuffisance radicale prônés par certains segments de la critique écologique au début des années 2000³. Si l'exemple de Gauck n'est pas totalement isolé parmi les punks⁴, il n'est pas nécessaire de se lancer dans de telles expéditions au long cours pour fuir les servitudes de l'existence quotidienne, se mettre en quête de l'autre et jouir d'un sentiment de liberté inaliénable. Pour les punks, le vélo n'est pas qu'un mode de déplacement ; l'autonomie et la liberté qu'il procure, le choix de la lenteur qu'il implique et l'occasion qu'il offre aux punks de faire un « doigt d'honneur à Shell, Exxon et toutes les sociétés qui détruisent notre planète et s'emparent de nos vies pour le profit »⁵, en font presque une « philosophie », un mode de vie accordé à l'urgence de se soustraire

1. Voir le récit de ses aventures dans Matt Gauck, *Next Stop Adventure*, Lansing (KS), Pioneers Press, 2014.

2. « Matt Gauck (Next Stop Adventure !), interview », No Fucking Whey, 8 avril 2010 (consultable sur nofuckingwhey.blogspot.fr/2010/04/matt-gauck-next-stop-adventure.html).

3. Cf. *infra*, Continuité et consolidation : la communauté néorurale punk au prisme de Blackbird Raum, et notamment la notion de « réensauvagement », p. 197.

4. C'est ce genre d'aventure qu'a aussi entreprise Théophile, punk Lyonnais en rupture de bans parti pour un « voyage à durée indéterminée » pour « échapper à l'oppression et [...] découvrir comment les espaces autonomes existent et fonctionnent en Europe » (voir « Reclaim the World. Ride Your Bike. Bike Punk's Adventures Across Europe » sur bikepunktour.blogspot.fr/). On peut aussi citer le cas de Maxime, jeune punk ayant passé cinq ans sur les routes d'Europe à vélo, rencontré par Isabelle Fremaux et John Jordan (cf. Isabelle Fremaux et John Jordan, *Les sentiers de l'utopie*, Paris, La Découverte, 2011, p. 195).

5. Propos de Oil, du groupe Dead Things, cités par Zack Furness, *One Less Car*, op. cit., p. 148.

Se sentir vivant et avoir un certain sentiment de fierté / Et de dignité »).

1. Interview de Oil, cité dans Zack Furness, *One Less Car*, op. cit., p. 148.

2. Interview de Mike Watt au magazine de VTT *Dirty Rags*, en 2002, citée par Zack Furness, in *One Less Car*, op. cit., p. 147.

3. Cf. *supra*, Régimes alimentaires et style de vie, p. 66.

aux impératifs destructeurs (des liens sociaux, de l'environnement, du temps libre) et aux conventions du monde capitaliste¹.

C'est cette alchimie qui a entraîné la floraison de toute une culture souterraine. Les collectifs punks étatsuniens (ou gangs, comme ils aiment à se désigner eux-mêmes) formés autour du « bidouillage » des bicyclettes en sont une expression éloquent. Le Silver Sprocket Bicycle Club de Minneapolis ou le Chunk 666 de Portland, dont les chapitres essaient à travers la planète, se sont ainsi spécialisés, suivant l'exemple du Black Label Bicycle Club fondé à San Francisco au début des années 1990, dans la conception de gigantesques vélos (les *tall bikes*) et l'organisation de démonstrations, de défilés, de rencontres (« PunkPicnic ») ou d'ateliers participatifs visant, ni plus ni moins, à provoquer une révolution des consciences et un renversement des valeurs au profit du vélo et contre l'automobile. Megulon-5, membre du Chunk 666, souhaite carrément « *chunkifier* le monde » :

Je veux instiller chez les enfants l'idée que le vélo, c'est cool. J'aimerais qu'un million de *chopper bike clubs* éclosent à travers le monde. T'es pas *obligé* de bosser pour une bagnole. T'es pas *obligé* de dépenser beaucoup d'argent pour t'amuser : tu peux fabriquer ton propre vélo. L'homme cherche à découvrir ce qui est amusant pour le mettre en bouteille et le vendre. Mais ce n'est pas une fatalité².

Le pari de Megulon-5 peut paraître insensé. Pourtant, Chunk 666 a ouvert un « chapitre » à New York, et le Black Label Bicycle Club a essaimé un peu partout, de New York à Reno dans le Nevada, en passant par Austin (Texas), Oakland (Californie), La Nouvelle

1. Dernier exemple, ce billet de Hurl sur le site carscoffins.com (qui peut se traduire par « les voitures sont des cercueils »), à propos des liens entre punk et bicyclette. Extrait : « Quand je suis entré à l'université, c'est devenu clair que la seule politique était celle de la carotte ; obtenir un diplôme pour gagner assez d'argent pour pouvoir vivre le "rêve américain". Le message semblait être "Désolé mon gars, mais fini de faire mumuse. Range ton vélo, range tes disques de punk rock. Il faut que tu te mettes au boulot". Va te faire foutre, j'ai dit. Je vis à Minneapolis. Il y a des groupes qui jouent ici tout le temps. J'ai accès à de la musique *live* sept soirs par semaine. Et quelle meilleure façon d'aller à un concert qu'à vélo », « Bikes + Punk Rock = Freedom » (consultable sur carscoffins.com/about/).

2. Myke Hansen, « HELL ON WHEELS. Chunk 666 Creates Bicycles for the Post-Apocalypse », *The Portland Mercury*, 8 juin 2000 (consultable sur www.portlandmercury.com/portland/Content?oid=22224&category=3402).

Orléans (Louisiane) et même Stockholm ou Malmö, en Suède. Les ateliers du Chat perché à Lyon, de l'Écluse (Vél'Octopus) à Reims, ou du 123 à Bruxelles en sont des interprétations locales. Ces clubs ont leurs festivals (où se déroulent notamment des compétitions de joute à vélo), leurs fanzines (*Mudflap*, par exemple), leurs blogs, le tout étroitement lié à la scène punk, à l'image du Silver Sprocket Bicycle Club qui est aussi un label de production de groupes punks indépendants comme Andrew Jackson Jihad, Big D and the Kids Table, Blatz, Filth, etc. De manière générale, ils participent, surtout aux États-Unis, d'un tissu de pratiques et de créativité « bike punk » qui va, comme à San Francisco, à Portland, à Minneapolis ou à Oakland – dont le musée organisait en 2016 une visite guidée à vélo et à pied des hauts lieux municipaux de l'histoire du punk rock¹ – jusqu'à structurer l'identité de villes entières, devenues de véritables Mecque des punks à vélo.

Des bike punks au *biketivism*

Que l'espèce de relation symbiotique entre la bicyclette et toute une frange de la scène punk ait contribué à faire émerger une identité spécifique, rien ne l'exprime mieux que l'expression « bike punks », dont la première occurrence avérée est sans doute à mettre au crédit du fanzine déjà cité *Bike Punk Chronicles*, fondé en 1994. En 1996, le groupe hardcore étatsunien Divide & Conquer en fixe l'usage dans l'un de ses titres, en adoptant une graphie spécifique qui sera ensuite régulièrement reprise : « Bike Punx ». En voici un extrait :

Bazardons la Chevrolet, les jeunes veulent rouler à vélo / En avant le désastre à deux roues ! / Un cri de ralliement : fierté cycliste / Emmerdons les bagnoles, insultons-les / Tendons le majeur et occupons toutes les voies / Bike punx ! / La liberté à l'esprit et la clé à molette en main / Que les chantiers d'autoroutes aillent se faire foutre

1. Voir « Bike Tour. Punk Rock History With Walk Oakland Bike Oakland », Oakland Museum, 15 mai 2016 (consultable sur museumca.org/2016/bike-tour-may).

/ Reprenons la terre / En pédalant à travers les villes / lançons ce cri de guerre / devant l'agonie du moteur à combustion / Bike punx !

Rejet violent des automobiles et des infrastructures routières, appel au ralliement et à l'occupation des routes, revendication de liberté pour les cyclistes et référence à peine voilée au texte culte de l'écologie radicale, *Le gang de la clé à molette*¹, la dimension insurrectionnelle de cette chanson est sans équivoque. Car si le vélo est bel et bien devenu un style de vie et la marque d'une certaine identité parmi les punks, il reste cependant un instrument de la révolte lorsque ce style de vie et cette identité sont menacés. L'article déjà cité de *One Way Ticket to Cubesville* faisait ainsi, dès 1988, le constat du mépris dans lequel le cycliste est tenu dans l'espace public :

Le fait est que le vélo représente un symbole de rébellion. [...] En outre, la bicyclette est probablement le seul moyen de transport, exception faite de la marche à pied, que les multinationales seront bien en peine de rentabiliser sur le long terme (quoi que...). C'est ce qui explique que la vie du cycliste soit si difficile. Prenez une route de base, par exemple. Il suffit d'y pédaler quelques kilomètres, pour se rendre compte que les grandes routes britanniques sont exclusivement conçues pour l'automobiliste. J'ai pu le mesurer lors d'une excursion récente. Plus souvent qu'à mon tour, j'ai dû risquer ma vie pour éviter les nids-de-poule. Et je passe sur la signalétique délirante. Moi qui suis très attaché à la vie, j'ai rapidement compris ma douleur. D'autant que le look punk ne joue pas en ta faveur sur un vélo. C'est déjà assez pénible comme ça quand tu te balades à pied le long de la route, mais quand les voitures qui circulent en sens contraire te foncent dessus pour le simple plaisir de te foutre la trouille... Ceux-là, tu ne peux que leur cracher dessus ou leur balancer quelques invectives bien choisies. Le fait est que, comme tous les rebelles, le cycliste est confronté aux préjugés. Mais rassure-toi, derrière chaque cycliste se cache un mécontent, un anarchiste, un ami².

Le cycliste semble ainsi engagé dans une guerre sans merci : guerre contre le sentiment de supériorité et la violence des

1. Sur la place de ce livre et de son auteur, Edward Abbey, dans la prise de conscience écologique au sein de la scène punk, cf. *supra*, Écosabotage, p. 83-84.

2. *One Way Ticket to Cubesville*, n° 2, 1988, p. 7.

automobilistes, guerre contre l'envahissement des espaces publics par les voitures, guerre contre un système entièrement conçu pour la circulation et la prolifération des véhicules à moteur. Et dans cette guerre, dans le face-à-face inégal qui l'oppose à l'automobile, le cycliste isolé, quelle que soit sa détermination, met sa vie en jeu. De nombreux groupes punks relaient cette idée bien illustrée par cette gravure de l'album *Bike Punx* (2000), de Divide & Conquer, où un personnage très « XIX^e siècle » tient en main une bicyclette équipée d'une mitrailleuse. En 2002, la pochette de *Sea of Steel vol. 1* enregistré conjointement par deux formations de Pennsylvanie, Crucial Unit et R.A.M.B.O., montre un cycliste brandissant son antivol dans un duel avec un automobiliste « façon Sergio Leone ». Vulnérable face à la voiture, le bike punk solitaire n'a d'ailleurs guère que son antivol pour se défendre face au monstre de métal, comme le chante encore R.A.M.B.O. en 2001 dans son titre « U-Lock Justice (« Justice de l'antivol ») :

Chaque fois que j'entendrai / « Dégage de ma putain de route » / Je défendrai mon droit de passage / Je vais t'abattre, tas de ferraille / Je vais te cogner, je vais te détruire, / Je vais défoncer tes portières à coups de pied / Je briserai tes vitres / Et rayerai ta peinture / Excuse-toi pour les guerres du pétrole / Excuse-toi de polluer mon air / OK, les voitures sont parfois bien pratiques / Mais quand je suis dans la rue / Vous êtes mes ennemies.

Face à cette adversité, les cyclistes comprennent très vite qu'il leur faut s'unir, former, comme le proclame Divide & Conquer en 1998 dans « Bike Militia », des « bataillons à vélo [pour] éradiquer le mal à quatre roue ». L'idée est de provoquer une prise de conscience de l'omniprésence de la voiture, en bloquant, ne serait-ce que temporairement, leur circulation. À terme, estime par exemple Rymodee, chanteur guitariste de This Bike is a Pipe Bomb et fondateur de *Bike Punk Chronicles*, dans une interview de 1995, il s'agirait, au moins dans les centres-villes, d'« interdire tous les véhicules à moteur, à part les transports publics et les [réseaux d'autocars] Greyhound qui relient les États »¹. C'est ainsi qu'à San

1. Ainsi que le suggère Rymodee, chanteur guitariste de This Bike is a Pipe Bomb et

Francisco, l'une de ces villes étatsuniennes où la communauté cycliste – notamment punk – est particulièrement développée, naît, en 1992, le mouvement des Critical Mass.

Le nom même du mouvement, qui signifie littéralement « masse critique », découle de l'idée que seule la force du nombre peut entraver le trafic automobile. Il est inspiré par une observation du documentariste Ted White dans un film de 1992, *Return of the Scorcher*¹, selon laquelle, en Chine, les cyclistes attendent, pour traverser une artère importante, de former un groupe assez conséquent pour s'imposer au flux des voitures. Même si les Critical Mass ne sont pas les premières tentatives de réappropriation collective des villes par les vélos², elles le font sous une forme qui reprend l'idée de zone autonome temporaire récemment introduite par Hakim Bey³. Surtout, elles se placent dans la filiation des mouvements d'occupation spontanée de l'espace public inaugurés au début des années 1980 sous l'impulsion directe – quoi que non exclusive – de la mouvance anarcho-punk.

À cet égard, l'expérience des manifestations londoniennes de 1983-1984, Stop The City, conçues comme un « carnaval contre la guerre, l'oppression et l'exploitation » a sans doute joué un rôle déterminant. L'idée générale est alors de bloquer ce que la frange contestataire de la population britannique – rappelons que l'Angleterre est à l'époque gouvernée par Margaret Thatcher – perçoit comme le centre névralgique de l'oppression néolibérale, la City de Londres. À trois reprises, en septembre 1983, mars 1984 et septembre 1984, sans qu'une organisation unique puisse

fondateur de *Bike Punk Chronicles* dans une interview de 1995 (*Noise Noise Noise*, n° 5, 1995 [non paginé]).

1. On peut voir ce documentaire sur vimeo.com/85469566

2. On peut citer à cet égard l'expérience inaugurale des provos, à Amsterdam, et leur opération « vélos blancs », au cours de laquelle une cinquantaine de personnes mirent à disposition leurs vélos peints en blanc dans l'objectif de créer un mouvement de substitution de la voiture par la bicyclette (voir Nicolas Pas, « Images d'une révolte ludique. Le mouvement néerlandais Provo en France dans les années soixante », *Revue historique*, vol. 2, n° 634, 2005, p. 343-373), les premières vélorutions, dans les années 1970, qui réunirent jusqu'à 10 000 cyclistes dans Paris, ou encore Transportation Alternatives à New York en 1973, et Monde à Bicyclette à Montréal en 1975 (voir notamment Frédéric Héran, *Le retour de la bicyclette*, op. cit., p. 93-96).

3. Voir Hakim Bey (1991), *TAZ, zone autonome temporaire*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1997.

en revendiquer l'initiative – bien que le collectif anarchiste London Greenpeace (distinct de l'organisation environnementale du même nom) y ait certainement beaucoup aidé au départ –, des milliers de jeunes gens investissent le quartier financier de la capitale britannique, chaque groupe y programmant ses propres actions (théâtre de rue, ouvertures et fermetures intempestives de comptes en banque, érection de barricades avec des véhicules renversés, graffiti et jet de peinture, groupes de cyclistes bloquant la circulation – déjà –, distributions de tracts déguisés en nonnes ou en agent de change, délibérations improvisées en assemblées et concerts à même la rue...). Si la troisième de ces manifestations est rapidement reprise en main par la police, ces événements festifs et créatifs, paralysant le cœur économique de la ville pendant plusieurs heures, ont largement contribué à la libération de la parole publique et à une prise de conscience de la capacité d'un rassemblement déterminé à défier l'ordre en place. Ils sont d'ailleurs perçus à ce titre comme une matrice possible du mouvement et des manifestations antimondialisations des années 1990¹.

Le rôle joué par la mouvance punk au cours de ces journées est incontestable et même décisif, comme le rappelle le site History is Made at Night :

Stop The City n'était pas seulement une manifestation punk. Elle tirait aussi son énergie des franges radicales des mouvements pour la paix et pour les droits des animaux, et plus généralement de la scène anarchiste ainsi que des vétérans de la contre-culture née dans les *free festivals* [des années 1960-1970]. Mais c'est à travers la scène anarcho-punk qu'une grande partie de l'information sur Stop The City avait pu circuler, et c'est à travers elle que beaucoup de gens se sont organisés pour rejoindre Londres depuis un peu partout dans le pays².

1. Voir par exemple James Heartfield, « Contextualising the "Anti-Capitalism" Movement in Global Civil Society », in Gideon Baker et David Chandler (dir.), *Global Civil Society. Contested Futures*, Londres, Routledge, 2005, p. 74.

2. « Stop The City 1984 », History is Made at Night, 30 octobre 2011 (consultable sur history-is-made-at-night.blogspot.fr/2011/10/stop-city-1984.html). Notons que cet article est rédigé alors que le mouvement Occupy Wall Street s'installe à New York.

Crass, The Apostles, The Poison Girls et de nombreuses autres formations musicales punks ont joué un rôle actif au cours de ces manifestations, et il ne fait guère de doute, comme le relève un témoin de celle du 29 mars 1984, que « la grande majorité des jeunes qui y prirent part peuvent être décrits comme "crass punks" ou anarchistes »¹. Il suffit d'ailleurs pour s'en convaincre de regarder les images du film tourné à l'époque par Mick Duffield, vidéaste et membre du collectif Crass².

Au début des années 1990, à Londres toujours, une autre forme d'action collective voit le jour dont nous avons déjà parlé : le mouvement déjà évoqué Reclaim the Streets (RTS). À travers le groupe Earth First!, qui en est l'initiateur, une fraction importante de la mouvance anarchiste punk s'y trouve aussi engagée. Sans revenir en détails sur ces manifestations, qui allient actions subversives et carnavalesques, lutte contre l'empire automobile et réappropriation temporaire de l'espace public à travers le blocage de la circulation dans les villes, il faut souligner le rapport très direct qu'elles entretiennent avec les formes alternatives de mobilité et notamment le vélo. Lors de la première d'entre elle, qui intervient à l'automne 1991 dans le quartier de Brixton, le tract à l'origine de la mobilisation appelle à une vaste manifestation « *en faveur* de la marche, du vélo et des transports publics à bon marché ou gratuits, et *contre* les voitures, les routes et le système qui les imposent »³. La rue et les alentours sont alors le théâtre de *happenings* dirigés contre l'industrie automobile ou visant à démontrer qu'il est possible de se passer d'elle :

[Ces événements] fonctionnaient à petite échelle mais étaient efficaces et, même alors, revêtaient le caractère d'insolence et d'effet de surprise qui anime les activités plus récentes des RTS. Il y a eu les voitures massacrées de Park Lane qui symbolisaient l'imminence de l'apocalypse automobile, les pistes cyclables DIY tracées dans la nuit

dans les rues de Londres, l'interruption du salon de l'auto d'Earls Court et les actions de détournement des publicités pour les voitures partout dans la ville¹.

C'est à peu près au même moment qu'émergent sur la côté ouest des États-Unis le phénomène des Critical Mass, autre composante importante du futur mouvement Carfree². La toute première Critical Mass de San Francisco (qui s'appelle encore Commute Clot, ce qui signifie approximativement « caillot de trafic ») a lieu le 25 septembre 1992. Ce jour-là une petite trentaine de cyclistes se réunissent au départ de Market Street pour tenter d'interrompre quelque temps la circulation. Comme pour les rassemblements ultérieurs, le lieu et l'heure du rendez-vous étaient diffusés sur des tracts distribués le jour même. Ce mode de communication, lié à l'essor des photocopieuses électroniques Xerox au début de la décennie, porte d'ailleurs un nom spécifiquement rattaché aux Critical Mass, la xerocratie (*xerocracy*). Cette activité mêlant art et propagande peut s'appuyer sur la créativité de graphistes de l'époque, souvent proches de la scène punk, à l'instar de Hugh d'Andrade et quelques autres³.

Devenus aussitôt rendez-vous mensuels, ces rassemblements donnent naissance « à un type d'espaces publics différent, où les activistes, les coursiers, les punks, les fans de vélo et ceux qui les utilisent comme moyen de transport quotidien se réunissent pour fêter [...] le cyclisme »⁴. De fait, si les manifestations mobilisent un public très bigarré, les punks de San Francisco y ont joué un rôle de premier plan. San Francisco, et en particulier le quartier de Berkeley, est l'un des berceaux du punk rock étatsunien. Au cours

1. *Ibid.*

2. Le Carfree Movement est un réseau d'individus et d'organisations composé d'activistes et autres acteurs de la ville (urbanistes, environnementalistes...) luttant contre l'omniprésence des véhicules à moteur dans les espaces urbains. Ce mouvement international, où se retrouvent notamment des organisations comme Reclaim the Streets ou Critical Mass (de toute provenance) est, entre autres, à l'origine des Journées sans voitures, dont les premières interviennent en 1995 à Reykjavik, Bath et La Rochelle.

3. Hugh d'Andrade a notamment réalisé quelques affiches de concert pour les Cramps à la fin des années 1990 ainsi que celles du festival annuel du Livre anarchiste de la baie de San Francisco.

4. Zack Furness, *One Less Car*, *op. cit.*, p. 152.

1. Cité dans « The original Occupy Wall Street : Stop The City, 1984 », Dangerous Mind, 16 octobre 2011 (consultable sur dangerousminds.net/comments/the_original_occupy_wall_street_stop_the_city_1984).

2. La vidéo est disponible au bas de l'article cité précédemment.

3. Cité dans « Reclaim the Streets », *art. cit.*

des années 1970-1980, la musique punk y est « la bande son de l'époque », comme le rappelle Chris Carlsson, l'un des initiateurs du mouvement des Critical Mass :

À San Francisco, on dansait jusqu'à la frénésie sur le punk rock assourdissant des Avengers, des Dils, des Mutants, des Dead Kennedys et de dizaines d'autres groupes, y compris des groupes anglais en tournée comme les Clash, Sex Pistols, Buzzcocks, Stiff Little Fingers, Gang of Four et beaucoup d'autres »¹.

San Francisco, après avoir été un haut lieu du rock psychédélique dans les années 1960-1970 (Jefferson Airplanes, Grateful Dead...), est donc devenu une sorte de scène à ciel ouvert pour la culture punk. Or, ces punks sont aussi pour beaucoup d'entre eux des « bike punks » qui travaillent souvent comme coursiers à vélo. La baie de San Francisco a été pionnière dans le développement des messageries à vélo ; la première compagnie étatsunienne de coursiers y est fondée en 1945. De nombreux punks de la ville trouvent à s'y employer dès les années 1980 :

Il y avait déjà un croisement important entre coursiers à vélo et contre-culture punk sur la côte ouest dans les années 1990, particulièrement dans la baie de San Francisco, où coursier à vélo était l'une des professions qui « permettait aux gens arborant une crête » de gagner leur vie. Tous les coursiers n'étaient pas et ne sont pas des punks, mais le croisement a rendu le vélo plus visible au sein de la scène punk et l'éthique et les pratiques punks plus visibles parmi les coursiers à vélo².

À l'hiver 1990-1991, soit quelques mois avant la première Critical Mass, un petit groupe de coursiers fondent la San Francisco Bike Messenger Association (SFBMA – Association des coursiers à vélo de San Francisco). L'une de ses missions est de fournir assistance aux coursiers blessés dans le cadre de leur activité, notamment dans des accidents avec des voitures, très nombreux à l'époque. Markus « Fur » Cook, l'un des fondateurs

de la SFBMA est la voix des L. Sids, groupe punk entièrement composé de coursiers. Il fait aussi partie de la petite douzaine de personnes à l'origine des Critical Mass. Coursier à vélo est à la fois « une part de son identité » et le nom d'une « famille » dont il s'emploie à réunir les membres à travers de nombreuses activités qui vont de la création d'un fanzine, *Mercury Rising*, en décembre 1993 jusqu'à l'ébauche, peu avant sa mort d'une overdose en 1996, d'un championnat mondial de coursiers à vélos¹. Markus Cook est un peu le symbole, à San Francisco, du lien entre le monde des messageries cyclistes et celui du punk rock. Sa contribution au lancement des Critical Mass, a permis le ralliement rapide de nombreux coursiers punks. Car cette espèce hybride endémique dans la baie avait toutes les raisons de se reconnaître dans une forme d'engagement destinée à contester l'hégémonie automobile dans la ville.

En tant que coursiers, ceux-ci doivent en effet se battre pour imposer le respect des cyclistes alors même, comme le dit Markus Cook dans une vidéo disponible en ligne, que cette « activité met constamment leur vie en péril »². En tant que punks ou que sympathisants de la culture et de la « tradition » contestataires qui en sont issues, ils sont parfaitement à même d'organiser et de se reconnaître dans un type de mobilisation qui prône l'irruption soudaine et festive dans l'espace public et accorde une large place à la créativité, à l'action directe et à la logique DIY.

De fait, on retrouve parmi le petit groupe à l'origine des premières manifestations, outre Markus Cook lui-même, des jeunes femmes comme Lynnee Breedlove, voix du groupe pionnier de « gouines punks » Tribe 8, qui a lancé sa propre compagnie de coursiers – les Lickety Split All Girl Courier –, ou Greta Snider et America Meredith, respectivement rédactrices de *Mudflap* et de *Voice of Da*, et toutes deux coursières à San Francisco. De sorte que si, comme le rappelle Chris Carlsson, les Critical Mass

1. Voir « L. Sids. From Mercury to Jupitah », Tapewrecks, 25 août 2011 (consultable sur tapewrecks.blogspot.fr/2011/08/lid-from-mercury-to-jupitah.html).

2. www.youtube.com/watch?v=NvEfq-gMxZE

1. Chris Carlsson, « When Punk Mattered : At the Birth of the Neoliberal City », *Boom. A Journal of California*, 9 septembre 2015 (consultable sur www.boomcalifornia.com/2015/09/when-punk-mattered-at-the-birth-of-the-neoliberal-city/).

2. Zack Furness, *One Less Car*, op. cit., p. 152.

mobiliseront au fil du temps une foule de plus en plus bigarrée, « les idées politiques personnelles des participants [étant] vouées à l'hétérogénéité »¹, la frange punk de la capitale culturelle de Californie a bien joué un rôle essentiel dans l'impulsion donnée au mouvement, tout en lui apportant dès le départ son plus gros contingent, avec ses bataillons de coursiers.

Au cours des mois et des années qui suivent leur naissance en 1992, les Critical Mass vont se systématiser à San Francisco, avant de devenir peu à peu, à l'instar des manifestations Reclaim the Streets, un phénomène mondial. La Critical Mass de Vienne, qui se tient depuis 2006, réunit, par exemple, chaque mois un bon millier de cyclistes. Celle de Budapest, qui a lieu deux fois par an, a rassemblé pas moins de 80 000 adeptes du vélo en avril 2008. De nombreuses villes aux États-Unis ont leur événement mensuel et l'idée a donné lieu à des déclinaisons locales dans de nombreux autres pays (Espagne, Italie, Finlande, République tchèque, Mexique, Argentine, Brésil, Chine, Népal, etc.), ainsi qu'au renforcement des pratiques liées à la promotion et à la démocratisation du vélo, comme les ateliers d'autoréparation et d'initiation à l'entretien².

Néanmoins, ces « coïncidences non organisées », comme elles se définissent parfois elles-mêmes, n'ont plus la dimension de radicalité qu'elles avaient au départ, faute d'avoir su inscrire, comme Reclaim the Streets à partir de 1995³, leur action dans une dynamique contestataire plus large. Si on en retrouve des déclinaisons dans certains mouvements de lutte contre le système néolibéral, à l'instar de ces « essaims à vélo » (*bike swarms*) visant à protéger de la police les activistes du mouvement Occupy de

1. « Les militants anarchistes punks et les cadres d'entreprises clintoniens roulant côte à côte », complète-t-il (Chris Carlsson, « Critical Mass From the Inside Out », Scorcher, août 1993 (consultable sur www.scorcher.org/cmhistory/insideout.html)).

2. Voir le site sfcriticalmass.org qui en recense un certain nombre. Il existe aussi un wiki consacré aux Critical Mass, où on trouve une liste systématique et pour le moins impressionnante des rassemblements du même type dans le monde (consultable sur criticalmass.wikia.com/wiki/List_of_Critical_Mass_rides).

3. Dans les années 1995-1997, en Grande-Bretagne, en pleine grève des dockers de Liverpool, Reclaim the Streets se transforme pour adopter un ton plus résolument hostile aux dérégulations néolibérales.

Portland en novembre 2011¹, ou de la Critical Mass de Montréal lors de la « convergence anticapitaliste » contre le Grand Prix de formule 1 de 2013², elles se sont largement dépolitisées en grossissant et en se propageant. C'est ce que reconnaît d'ailleurs implicitement Chris Carlsson :

[La Critical Mass] est fondamentalement anticapitaliste même s'il y a plus de soutiens inconditionnels de l'Empire américain et de ses intérêts pécuniaires parmi ceux qui y prennent part que d'ardents contestataires, et ce n'est que l'une de [ses] aimables contradictions³.

Tout indique cependant que la culture de la bicyclette et les pratiques qui lui sont associées ont contribué à la formation et la consolidation de représentations politiques spécifiques et au développement de formes d'engagement nouvelles pour toute une frange de la population, et ce à travers l'alchimie particulière entre le vélo et ses modalités d'appropriation par les punks eux-mêmes. Zack Furness :

L'articulation entre le vélo comme moyen de transport et l'éthique DIY punk n'est pas seulement significative en ce qu'elle définit le vélo comme une façon de « faire soi-même de la mobilité » [*Doing Mobility Yourself*], mais aussi en ce qu'elle propose une contrepartie aux stratégies dominantes des institutions de défense du vélo, à la fois en termes de production et de distribution (circulation sur le terrain *vs* campagnes de marketing stratégique). De plus, l'appropriation du cyclisme par les punks constitue un exemple pertinent pour comprendre comment les récits et les pratiques culturels non seulement reconfigurent les habitudes et les identités liées aux transports, mais peuvent aussi orienter les gens vers des formes d'engagement plus substantielles sur des sujets qui ne se réduisent en aucun cas à la seule question des transports⁴.

1. Voir « The "bike swarm" evolves into a movement of its own », BikePortland.org, 23 novembre 2011.

2. Voir « Anti-capitalist Critical Mass : Down With the Grand Prix ! », Clac-Montreal.net, 6 juillet 2013.

3. Cité dans « "We ARE traffic !". Critical Mass and the politicisation of the bicycle », Social Issue Research Centre (non daté – consultable sur www.sirc.org/articles/critical_mass.shtml).

4. Zack Furness, « Bikes in Punk Music and Zines », in Peter Adey, David Bissell, Kevin Hannam, Peter Merriman et Mimi Sheller (dir.), *The Routledge Handbook of Mobilities*, Londres, Routledge, 2014, p. 323.

Les préoccupations écologiques et politiques des milieux punks se traduisent donc aussi par le rejet des formes de mobilités liées au productivisme et à la société de consommation, et par une prédilection accordée aux modes de déplacement reposant sur l'énergie métabolique. Tout comme dans le domaine de la défense animale, elles ont donné naissance à des styles de vie spécifiques, dont celui incarné par les bike punks est sans aucun doute le plus remarquable. Simultanément, elles ont structuré des formes d'engagements d'un genre nouveau au cours trois dernières décennies, la langue anglaise ayant même forgé un mot valise pour qualifier celles d'entre elles qui reposent sur le vélo : le « *biketivism* ».

La contestation qui émerge au tournant des années 1980, dans les milieux punks, contre les villes-machines de l'économie capitaliste et contre leur manifestation la plus visible, l'hégémonie automobile, a ainsi peu à peu donné lieu à des pratiques collectives de réappropriation ponctuelle de l'espace public et à la promotion de styles de vie jugés plus respectueux de la nature. L'absence de leader ou de carte d'adhésion, le caractère massif des mobilisations et leur dimension carnavalesque¹ reposent sur une volonté d'inverser – ponctuellement – les rapports de forces (« Nous ne bloquons pas le trafic, proclament-ils à leurs détracteurs, nous sommes le trafic ! »). Au final, elles concourent à l'émergence et à la diffusion, à l'extérieur de la contre-culture punk proprement dite, de tout un ensemble de représentations et de façons de concevoir les interactions avec le monde. Une partie importante de la scène punk s'est ainsi trouvée associée de manière décisive à la production d'imaginaires alternatifs qui irriguent aujourd'hui la pensée écologique, depuis les courants les plus *mainstream* jusqu'aux franges les plus radicales.

1. Cela est vrai, on la vu, des manifestations Stop The City et Reclaim the Streets, mais les Critical Mass elles-mêmes et de nombreuses déclinaisons de celles-ci comportent souvent une dimension transgressive affirmée. Ainsi par exemple des Critical Tits, inaugurées en 1996, ces bataillons de femmes cyclistes roulant seins nus, la poitrine peinte, ou des World Naked Bike Rides, vastes rassemblements mondiaux de « cyclonudistes » pour « protester contre la dépendance au pétrole et célébrer la puissance du corps » (Wikipédia).

Dans le domaine des transports, un autre mot valise – relevant, cette fois, du vocabulaire du développement durable –, l'« écomobilité », trahit la large diffusion de ces représentations au cours de la période récente. La généralisation des systèmes sponsorisés de vélos en libre accès ou les discours justifiant l'introduction de tramways électriques dans la plupart des villes européennes en constituent des exemples¹. Toutefois, l'imaginaire écologique engendré par l'activisme punk trouve aussi une forme d'actualisation dans les luttes contemporaines contre les grands projets d'infrastructures des transports (autoroutes, aéroports, lignes de trains à grande vitesse...). Cette tension apparemment irréductible se retrouve en bonne partie dans les contradictions du mouvement punk, en particulier à partir des années 2000. Dans la seconde partie, après avoir brièvement passé en revue les plus significatives d'entre elles, on verra que ce mouvement s'efforce de les surmonter par le rappel de ses fondamentaux anarcho-punks, restaurant chaque fois la portée subversive et radicale de son engagement écologique.

1. Voir à ce sujet, Jean-Marc Sérégian, *Le cœur d'une ville... hélas! Chronique d'une privatisation de l'espace public*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2011.

**ÉCOPUNKS :
AUX SOURCES
DE L'ÉCOLOGIE RADICALE**

Si chacun peut se représenter sans peine un chanteur de gangsta rap emmitoufflé dans un manteau de fourrure, une star pop rock reconnaissant sans rougir son goût pour les restaurants d'une chaîne bien connue de fastfood¹, un groupe irlandais iconique du rock humanitaire « prêtant » son image et sa musique à l'une des principales firmes de la Silicon Valley² ou un guitariste de heavy metal adepte déclaré de grosses cylindrées, ce type d'associations semblera paradoxale voire hérétique à la plupart des amateurs de punk rock. On imagine plus volontiers le punk vêtu de fringues récupérées à l'Armée du Salut, un badge « Meat is Murder » épinglé à son jean, entassé avec quelques-uns de ses congénères dans un van antédiluvien dont l'extraordinaire longévité doit tout à ses talents de mécanicien d'avant l'électronique. Comme n'importe quel courant musical moderne, la scène punk a produit un imaginaire qui n'a rien d'arbitraire ou de fortuit. Il traduit un ensemble de sensibilités et de pratiques nées au tournant des années 1980, partagées bien au-delà des seuls artistes de la scène, et qui n'ont cessé par la suite de se renforcer pour s'imposer comme un corpus de représentations indissociables d'une certaine éthique punk, et plus précisément anarcho-punk.

1. Voir « Adam Levine Takes All First Dates to McDonald's », Crazy Days and Nights, www.crazydaysandnights.net/2013/03/adam-levine-takes-all-first-dates-to-mcdonalds.html

2. Nous évoquons ici le partenariat entre Apple et U2 en 2007 (www.youtube.com/watch?v=9Ery3TkEP-g).

La scène punk des origines est contemporaine en Europe de la fin des Trente Glorieuses, des premières crises pétrolières, de l'émergence du néolibéralisme thatcherien, de la répression des mouvements sociaux (grèves des mineurs), des dernières guerres coloniales (Malouines) et, sur le continent, des tensions politiques des « années de plomb ». Impulsée par une jeunesse en rupture de ban, souvent issue des couches populaires, elle se caractérise par l'absence de moyen, le rejet du « système », un anticonformisme radical et une quête forcenée d'autonomie artistique et, souvent, politique.

Pour les anarcho-punks qui apparaissent dès la fin des années 1970, il s'agit de revivifier et de renforcer ces caractéristiques. La culture du do-it-yourself, la haine de l'exploitation capitaliste et de ses industries destructrices, l'antimilitarisme et le refus de l'autorité sont au cœur de leur engagement. Ils irrigueront l'ensemble du mouvement en Grande-Bretagne, aux États-Unis et ailleurs dans le monde, jusqu'à aujourd'hui. Si la scène punk ne s'y réduit pas tout entière, un noyau dur en son sein se sent tenu par ces représentations qui forment le corpus de valeurs de nombre de ses sous-branches (crust punk, hardcore punk, peace punk, riot grrrl, street punk, etc.). Ces représentations s'accompagnent bien souvent de prises de position militantes et de formes d'engagement qui se traduisent par des liens de légitimation réciproque entre les milieux punk et des organisations de lutte aux modes de fonctionnement plus ou moins horizontaux telles que l'Animal Liberation Front, Stop The City, Reclaim the Streets, Earth First!, Food Not Bombs, Critical Mass, etc.

C'est ainsi que s'y impose très vite et s'y développe ensuite une véritable conscience écologique dont les principaux thèmes (combat pour la cause animale et une alimentation respectueuse de la nature, lutte contre l'empire technologique ou la société de l'automobile, du pétrole et leurs infrastructures, défense de la Terre et d'un certain rapport à la nature) ont été défendus au fil du temps par des formations comme Crass, Discharge, Conflict, Oi Polloi, Desperate Bicycles au Royaume-Uni, MDC, Nausea,

Propaghandi, Rise Against, Appalachian Terror Unit aux États-Unis et bien d'autres. De sorte qu'entre le début des années 1980 et les années 2000, un mouvement d'artistes, d'activistes et de sympathisants se revendiquant, à la fois, de la culture punk et se reconnaissant dans ses représentations s'est constitué. On peut être tenté de désigner cet ensemble en utilisant l'un de ces mots-valises qu'affectionnent tant les punks eux-mêmes : les « écopunks ».

PUNKS ET ÉCOLOGIE : DÉPASSER LES CONTRADICTIONS INTERNES

*« Ai-je besoin d'un businessman pour défendre mon point de vue ?
Puis-je résister à la carotte de la gloire et de la fortune ? Je vois les
doux excités dans leur tenue d'esclave, des élites sociales, une épingle
à nourrice dans l'oreille. Je regarde et je comprends que ça ne signifie
rien. Les scorpions attaquent mais le système leur a retiré leur dard ».*

Crass

Avant de tenter de dessiner les contours de ce noyau dur et de montrer les modalités de son adaptation et de sa reconfiguration permanente à travers le temps, il faut commencer par reconnaître qu'il n'émerge pas d'une dynamique homogène. On pourrait bien en ce sens parler de « mouvance écologiste punk », tant cette galaxie est sans cesse aux prises avec des contradictions internes, qui rejouent d'ailleurs dans une large mesure celles qu'on peut observer au sein de la « mouvance écologique » en général¹. Au sujet de cette dernière, les ethnologues Vanessa Manceron et Marie Roué faisaient remarquer, en 2013 :

Le projet écologiste se trouve aujourd'hui dans une situation paradoxale. Son succès social est sans précédent ; il est mobilisé par une grande diversité d'acteurs, politiques, institutionnels, industriels, militants ; il s'insinue dans le vocabulaire, légitime les modes d'action,

1. Comme celle de « mouvance punk », l'expression « mouvance écologique » entend traduire ici le fait que l'écologie politique est minée par les divisions sur les diagnostics, les contradictions sur les objectifs, les oppositions radicales sur les moyens de les atteindre et qu'elle est traversée de chapelles, de postures et de multiples formes d'instrumentalisation dans l'espace public.

créée de nouveaux objets communs à différentes échelles, traverse les frontières sociales et géopolitiques. Mais, dans le même temps, les écocritiques dressent le constat de son impuissance à transformer le système économique, les structures de pouvoir et les modes de vie ; ils dénoncent également sa curieuse aptitude à faire corps avec le système qu'il est censé subvertir [sous la forme d'une] « néolibéralisation écologique »¹.

L'écologie et le marché

Hostiles à l'idéologie néolibérale, les écopunks – comme le punk rock dans son ensemble, dont on sait que la plupart des traits qui faisaient son originalité radicale (musique, look, slogans...) ont été pillés, récupérés et, dans une certaine mesure, digérés par le marché² – ne savent pas toujours, loin s'en faut, en anticiper les détours et les pièges. Le véganisme, par exemple, dont l'essor depuis une trentaine d'années doit beaucoup au prosélytisme punk et notamment à sa composante straight edge, est peu à peu passé du statut d'un comportement éthique radical associé à d'autres formes d'engagement contre l'exploitation animale à celui de style distinctif de consommation hédoniste pour une frange de la classe moyenne occidentale. Le site Vegan-France.fr, qui propose actualités, blogs, informations en ligne et autres événements consacrés à la « végan attitude », comprend ainsi des rubriques comme « E-commerce veggie », « Sports et véganisme », un guide de « recettes véganes », etc. Dans un article qui fournit une définition du véganisme et des raisons de « devenir végan »³, un bandeau intitulé « Gastronomie, mode, cosmétiques, douceurs » précise qu'« il est possible de “véganiser” sa vie sans avoir à refuser les plaisirs grâce aux alternatives sans cruauté traditionnelles ou

modernes ». Sur sa page de « célébrités » véganes, le site revendique fièrement des figures du punk rock comme Mike Dirnt, bassiste des Californiens Green Day, Anthony Kiedis des Red Hot Chili Peppers ou encore Jona Weinhoffen, notamment guitariste du groupe australien I Killed the Prom Queen.

De nombreux exemples confirment cette confusion des genres, comme cet autre site qui se propose de donner de la visibilité sur Internet aux marques estampillées véganes et qui abrite son activité sous le nom de « The Vegan Punk », avec pour sous-titre « Marketing numérique éthique »¹. Si cela ne suffit pas à invalider la pertinence du choix végan, pas plus qu'à discréditer l'engagement de la totalité des défenseurs de la cause animale au sein de la scène punk, il faut bien reconnaître que « le mouvement pour les droits des animaux, et cela semble s'appliquer à certains segments de la scène punk, s'est laissé embrigader par un “capitalisme sans cruauté” [*cruelty-free capitalism*], au point que les activistes “consomment leur identité en guise d'accomplissement pseudo-politique”. Plutôt que de mettre en question les structures de la société et d'établir des relations entre différentes formes d'oppression, les consommateurs végans sont prêts à accepter le “laxatif au chocolat” proposé par le capitalisme »².

Ce défaut d'attention – pour rester poli – aux formes de dépolitisation de la conscience écologique encouragées par le capitalisme s'observe dans nombre de domaines de l'activisme écopunk. On peut par exemple arguer du fait que l'adoption de la bicyclette plutôt que d'autres moyens de transport plus polluants et plus aliénants demeure un choix individuel, qui peut donc largement dispenser celui qui l'effectue de s'interroger sur la portée plus générale de sa démarche ou sur la capacité du système à réinscrire ce choix dans des pratiques parfaitement conformes à l'ethos capitaliste. Le destin du vélo à pignon fixe, dont le

1. Voir theveganpunk.com/

2. Len Tilbürger et Chris P. Kale, « “Nailing Descartes to the Wall” ... », *art. cit.* Les auteurs citent ici des passages de la réflexion de Ryan Gunderson, dans son article « From Cattle to Capital. Exchange Value, Animal Commodification, and Barbarism ». *Critical Sociology*, n° 39, vol. 2, 2011, p. 269.

1. Vanessa Manceron et Marie Roué, « L'imaginaire écologique ». *Terrain*, n° 60, mars 2013, p. 12.

2. « Des slogans et des badges arborés sans plus de réflexion / Des identités instantanées achetées à si vil prix » chantait déjà Crass en 1982 dans « You Can Be Who ? ». Voir aussi Fabien Hein, *Do It Yourself!...*, *op. cit.*, p. 103-156.

3. Voir www.vegan-france.fr/pourquoi-vegan.php

principe remonte au XIX^e siècle, est tout à fait éclairant à ce titre. Le pignon fixe a été remis en circulation dans les années 1990 par les coursiers à vélo et les punks de San Francisco, qui l'affectionnaient particulièrement pour sa simplicité d'entretien (DIY) et sa sobriété esthétique. Dix ans plus tard, il est devenu un signe distinctif au sein de la communauté « hipster » californienne et se décline aujourd'hui, sous le nom de « fixie », dans de nombreuses marques et designs comme n'importe quel autre produit de consommation branché. Bien au fait des potentialités commerciales de la référence à cette sous-culture punk, un fabricant berlinois de « fixies » n'hésite pas, par exemple, à inscrire ses produits et son activité sous la marque Bike Punk. Sur son site internet, derrière le slogan « Shop! Blog! Conspiracy! » (« Commerce ! Blog ! Conspiration ! »), nulle considération sur la scène punk ou le punk rock : tout n'est que publicité pour ses produits et autres marques de vélo à pignon fixe, assortie de quelque invitation à participer à un tour cycliste nocturne de Berlin, pâle copie des Critical Mass californiennes des années 1990¹.

Reste que l'existence de telles boucles de récupération par l'économie néolibérale est assez clairement perçue par les plus lucides des écopunks, qui, dans des rappels à l'ordre comme en connaît aussi le débat écologique en général², n'ont de cesse que d'inviter à la réinscription des pratiques et des attributs de la scène punk dans une réflexion et une action politiques plus globales. C'est en ce sens qu'il faut par exemple comprendre les propos de Charlotte, animatrice du fanzine de Birmingham *Gusset*, exaspérée par la banalisation croissante de la référence au do-it-yourself, notion fondatrice au cœur de tous les engagements punks (artistiques, politiques, écologiques) depuis les années 1970 :

Le DIY ne se réduit pas à des méthodes de production et de distribution. Il concerne les valeurs, la politique, la protestation. Il

incite à reprendre le contrôle sur sa vie. Sa généralisation actuelle participe de la neutralisation de son potentiel subversif. Une fois vidé de sa substance, il y a fort à parier qu'on nous le revendra dans la foulée¹.

L'individu et le collectif

Non sans lien avec ce qui précède, une autre contradiction peut être observée au sein des courants écopunks, qui renvoie à la tension existant entre choix de vie individuels fondés sur l'idée d'exemplarité et participation à des formes collectives d'engagement. La pratique la plus répandue chez les punks semble être celle de la simplicité volontaire, avec une posture de type exemplaire visant à inciter les autres à suivre le mouvement. On la trouve à l'œuvre dans toutes les formes de « renoncement à » qu'emprunte l'éthique punk, depuis les végétariens et leur refus d'utiliser les produits issus de l'exploitation animale jusqu'aux adeptes les plus intransigeants du DIY qui désavouent toutes les technologies complexes sur lesquels ils n'ont pas d'emprise (et qu'ils ne peuvent donc fabriquer, entretenir ou transformer eux-mêmes), en passant par les *freegans* et leur rejet des logiques consuméristes ou le renoncement à la civilisation de l'automobile exprimé par les bike punks. Il s'agit d'un ensemble de comportements individuels qui peuvent évoquer ce que Michel Foucault qualifiait de « contre-conduites » – des comportements qui limitent, voire minent l'exercice du pouvoir² –, mais qui renvoient aussi à cette idée exprimée par Mars, du groupe Blackbird Raum, selon laquelle, face à « la souffrance humaine et à la destruction du monde naturel [...], chacun d'entre nous doit trouver sa voie »³.

1. Interview à *One Way Ticket to Cubesville*, n° 13, 2012, p. 5.

2. Voir Michel Foucault, *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France. 1977-1978*. Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes études », 2004.

3. « Free as a (Black) Bird », interview par Michael Bugeja, *Times Of Malta*, 3 juillet 2011 (consultable sur www.timesofmalta.com/articles/view/20110703/arts-entertainment/Free-as-a-black-bird.373871).

1. Voir www.bike-punk.com/

2. Pour ne citer que cet exemple au sein de l'écologie politique, c'est contre les impostures du « développement durable » et les rassurantes impasses de « l'économie verte » que fut lancé, en 2001, le vaste chantier de réflexion toujours en cours autour du concept de décroissance.

Cette conception de la lutte écologique fondée sur l'exemplarité personnelle peut poser des problèmes voire susciter des dissensions parmi les punks eux-mêmes. Elle risque notamment de s'accompagner d'une certaine prétention à la pureté et d'une posture normative parfois très vindicative. Les paroles du titre de 2009 « Meat Punks » du groupe virginien Appalachian Terror Unit en fournissent un exemple :

On estime que 50 milliards d'animaux sont massacrés chaque année / pour que les égoïstes puissent manger leur viande, or chaque personne ayant la noblesse / d'adopter un style de vie végétarien ou végan sauve la vie d'environ 95 / animaux par an. Alors, suivant ta décision, tu fais partie de la solution / ou tu fais partie du problème. Et toi qui sais tout ça en te repaissant / de la chair des massacrés, est-ce que le squelette des morts nage dans ton ventre ? / Si c'est le cas, alors réveille-toi, espère de sale égoïste et achète-toi une conscience.

Ces vitupérations, qui ne sont pas nécessairement qu'une « pose » scénique¹, entraînent parfois un clivage profond entre les activistes au sein de la scène punk, comme le remarquait déjà Jello Biafra quinze ans plus tôt :

Au moindre écart ils t'arrachent la tête. En moins de dix minutes passées avec des gens comme ça, des jeunes un peu curieux de politique sont convaincus qu'ils feraient mieux de rester à la maison².

Une telle attitude pose donc problème parce qu'elle menace ceux qui l'adoptent de s'enfermer dans un discours de la pureté et de justifier une posture de repli sur leur communauté de référence, bien loin des logiques de coexistence élargies exigées par la lutte collective. Mars semble d'ailleurs d'accord sur ce point, en n'estimant pas qu'on puisse répondre aux urgences politiques et écologiques « de manière unilatérale ni qu'on puisse définir un mode de vie unique »³. Il y a donc une tension entre l'exigence

1. Comme en témoignent ces propos de Sarah, chanteuse du même groupe, interrogée sur ses positions politiques : « Dans notre société, la consommation de viande est une erreur tragique. Ceux qui se cherchent des excuses et continuent de bouffer de la viande en conscience sont vraiment pathétiques et méritent qu'on s'intéresse à leur cas » (*Maximumrocknroll*, n° 349, juin 2012 [non paginé]).

2. *Maximumrocknroll*, n° 133, juin 1994 [non paginé].

3. « Free as a (Black) Bird », interview citée.

d'affirmer, notamment par une ascèse personnelle, un point de vue sur le monde, et la nécessité de prendre part à des formes d'action collectives tournées vers la transformation sociale. Les membres de Chumbawamba expriment très bien cette conciliation nécessaire des deux perspectives dans le court texte qui annonce la dissolution du collectif de Burnley, en septembre 2012. Si le groupe, expliquent-ils, a bien été le « véhicule pour rappeler que les rois sont nus et pour présenter [leur] version de la vérité », ils ajoutent aussitôt que son principal mérite fut de leur permettre « de faire partie d'une large coalition d'activistes et d'importuns, d'optimistes et de questionneurs »¹. On retrouve là les termes d'un débat particulièrement vif au sein de l'écologie radicale, dont Paul Ariès exprimait en 2010 les principaux enjeux :

Pour certains, la simplicité volontaire, c'est de se passer de voiture, de ne pas avoir de téléphone portable, de choisir de travailler à temps partiel... Tout ce que l'on peut faire en ce domaine est indispensable. Mais on ne ferait que cela, ce serait doublement dangereux. Ce serait dangereux, parce que l'on ne remettrait pas en jeu les logiques dominantes. Et ce serait dangereux, parce que l'on passerait d'une posture politique à une posture moraliste. [...] D'où la nécessité d'un deuxième niveau de résistance : celui des expérimentations collectives. Tout ce que l'on peut « bricoler » dans les marges, dans les branches, au cœur de la société [...], tout ceci est indispensable pour retrouver l'esprit de solidarité, pour reprendre espoir, pour desserrer les contraintes. Mais l'on ne ferait que cela, ce serait encore insuffisant. Ce serait sous-estimer la capacité de récupération du système. [...] D'où la nécessité d'un troisième niveau de résistance : l'ébauche du début d'un commencement de ce que pourrait être effectivement un nouveau projet politique².

Tous les adeptes du « renoncement à » au sein de la « mouvance punk » ne se tiennent pourtant pas à l'écart des logiques d'engagement collectif, c'est le moins qu'on puisse dire. On a d'ailleurs montré dans les chapitres précédents leur capacité de mobilisation

1. Chumbawamba, « The End », septembre 2012 (consultable sur www.chumba.com/index.php).

2. Paul Ariès, *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2010, p. 55.

et de participation directe et parfois massive à des actions et des mouvements impliqués dans le combat écologique. Aussi, les punks attentifs aux enjeux écologiques ont-ils conscience, à l'instar de CPN de Blackbird Raum, que le changement est « une nécessité vitale ». Et, dans la droite ligne de la défiance punk envers l'ordre établi, « une chose est claire : la réponse viendra du peuple, pas du pouvoir »¹. De sorte que si les écopunks se rendent souvent d'abord visibles par l'adoption individuelle de modes de vie en rupture avec le « système », ils restent dans l'ensemble majoritairement conscients de la nécessité d'associer ces modes de vie à des dynamiques qui les transcendent. Le constat que fait l'historien Richard Cross au sujet des anarcho-punks des années 1980 demeure donc valable pour une grande partie des écopunks dans les décennies qui suivent :

Les anarcho-punk n'ont peut-être jamais complètement résolu la tension entre leur souci du choix individuel et leur désir de changer le monde, mais ces batailles sur les deux fronts étaient fondées sur la reconnaissance implicite que « la révolution » nécessiterait des individus conscients et autonomes ayant compris que la destruction du statu quo économique, politique et militaire ne serait réalisée que dans l'action collective des dépossédés et des exploités².

Domination humaine et rapport à la nature

On évoquera, pour finir cet état des lieux non exhaustif des contradictions internes à la scène punk, une dernière contradiction, sans doute plus fondamentale dans l'ordre des idées écologiques puisqu'elle concerne la définition même du monde naturel, de la place que doit y tenir l'humain et de la façon dont peut s'y inscrire l'action des écologistes.

Une fois encore, c'est autour de l'éthique végane que se cristallisent les enjeux. Issue des luttes initiées dans les années 1970

1. « Free as a (Black) Bird », interview citée.

2. Richard Cross, « “There is No Authority But Yourself” : The Individual and the Collective in British Anarcho-Punk », *art. cit.*

pour la défense des droits des animaux, le véganisme se distingue du végétarisme, lui aussi largement répandu dans les milieux punks : les végétariens excluent certes, comme les végétariens, toute consommation de chair animale, mais aussi toute alimentation issue de « l'exploitation animale » ; plus encore, ils refusent de recourir dans leur quotidien au moindre produit découlant d'une telle exploitation ou de pratiquer des activités qui impliquent l'utilisation des animaux par l'homme. Un tel style de vie, on l'a dit, s'ancre dans la pensée antispéciste, qui conteste toute supériorité de l'espèce humaine sur les autres espèces animales, position philosophique et politique dont les arguments méritent certainement d'être entendus¹. Mais parce qu'il vise à éviter toute compromission avec ce qui ressemblerait, de près ou de loin, à la domination de l'homme sur les « autres animaux », ne trouve-t-il pas son aboutissement logique dans la prise de distance personnelle et radicale avec le monde des « animaux non humains » ? Pour Catherine-Marie Dubreuil, il est « probable que la théorisation libérationniste conduise à fuir l'animal, même vivant ; des militants ne veulent pas se compromettre en prenant le risque de devenir ce qu'ils détestent et dénoncent : “le maître” d'un animal de compagnie. Ils refusent les “chaînes” »². Ce discours, poursuit Dubreuil, repose sur « la négation rhétorique de l'idée de nature »³. Les antispécistes végétariens seraient ainsi engagés dans une logique de dénaturalisation du monde vivant, une forme d'anti-écologisme. Pour Jocelyne Porcher, ancienne élèveuse et désormais chercheuse à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra), les relations humains/animaux, au contraire, relèvent traditionnellement de l'échange et même du don et du contre-don qui se fondent sur les notions de responsabilité, d'engagement et de réciprocité⁴.

1. Voir par exemple le travail théorique important mené en France depuis vingt-cinq ans par les *Cahiers antispécistes* (www.cahiers-antispécistes.org/). Voir aussi *Les Désobéissants, Désobéir pour les animaux*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2014.

2. Catherine-Marie Dubreuil, *Libération animale et végétarisation du monde...*, *op. cit.*, p. 87.

3. *Ibid.*, p. 92.

4. Jocelyne Porcher, « L'esprit du don. Archaisme ou modernité de l'élevage ? Éléments pour une réflexion sur la place des animaux d'élevage dans le lien social », *Revue du MAUSS*,

Rejeter les animaux d'élevage de notre alimentation, c'est, à court terme, rejeter les animaux domestiques de nos sociétés et rompre avec notre identité humaine construite avec les animaux dans un rapport constant avec la nature [...]. C'est grâce aux animaux que nous pouvons encore savoir, alors que notre société 2.0 prétend le contraire, que la nature existe et que la vie et la mort sont les deux faces d'une même pièce¹.

En rejetant toute relation de codépendance avec le monde animal, les végans et les antispécistes se condamneraient selon elle à rompre définitivement tout lien avec les formes de la paysannerie fondées sur une telle relation à la nature. Ils se soumettent ainsi, implicitement, aux conditions des technosciences, au processus d'industrialisation de la production alimentaire et à l'ordre néolibéral.

Il me semble que les enjeux posés par la « libération animale » sont des enjeux politiques importants qui mettent en lumière l'opposition entre un monde « humain » paradisiaque, débarrassé des animaux, et nécessairement livré à court terme aux mains des « technosciences » pour son alimentation, et un monde humain intégrant une part de monde animal et renvoyant à la vie, à la mort et aux passions².

À l'opposé des punks végans, la mouvance autoproclamée « rural punk » se reconnaîtrait sans peine dans la seconde conception évoquée par Porcher. Le titre d'une série d'articles consacrés à la chasse et publiés sur le site Punk Rock Homesteading suffirait presque à poser les termes du débat : « Le supermarché de Mère nature »³. Ces punks ont abandonné les grandes villes pour vivre de façon entièrement autosuffisante dans le souci de « se reconnecter à la nature » et de rompre avec les produits et les logiques de l'agro-industrie. Ils s'initient au jardinage, s'efforcent de vivre en bonne intelligence avec leur environnement et nombre d'entre eux « élèvent du bétail pour les œufs, la viande

et l'artisanat ». Si quelques-uns affichent des liens douteux avec le courant capitaliste libertarien¹, beaucoup d'autres, à l'exemple des rédacteurs du fanzine *The Country Grind Quarterly*² et de leurs lecteurs, s'inscrivent plutôt dans la perspective écologique d'un « retour à la terre » en rupture avec les diktats néolibéraux, proches en cela d'autres formes d'expérimentation agricole autonomes. Nous y reviendrons.

Toutefois, l'opposition entre les deux courants (végan et rural punk) vaut surtout sur le plan théorique : ce n'est que poussée dans ses derniers retranchements logiques que l'éthique antispéciste végane aboutit inévitablement à la rupture avec la « nature ». Certes, comme il a été dit, une bonne partie des végans, punks y compris, ont déjà en partie franchi le Rubicon en s'engouffrant dans la voie de la « consommation éthique ». Mais ces deux pôles du spectre écopunk ont en principe en commun le rejet de toute exploitation industrielle de la nature, la « résistance au statu quo » capitaliste et la volonté de maîtriser eux-mêmes les outils de leur action. Il y a donc toutes les chances qu'ils se retrouvent quelque part à mi-chemin dans des pratiques impliquant certaines concessions sur l'intransigeance de leurs positions. De fait, il existe bien aussi des expériences collectives d'agriculture végane ancrées dans « une volonté d'être autonome, de ne pas être dépendant des élevages et de l'agro-industrie [en refusant] les intrants d'origine animale, car les animaux sont exploités »³. Or cette démarche

1. C'est le cas en particulier de Punk Rock Homesteading dont le culte des armes à feu, la sympathie manifeste pour des figures du libertarisme comme Claire Wolfe (punkrockhomesteading.com/a-christmas-heresy-by-claire-wolfe/) ou Joel Salatin (punkrockhomesteading.com/?s=salatin&submit=Search) et le goût pour le survivalisme (ensemble de techniques de survie permettant de faire face à un désastre annoncé (accident nucléaire, catastrophe naturelle, épidémie, désordres sociaux, guerre, attaque extraterrestre...) ne laissent guère planer de doute sur leurs opinions.

2. www.countrygrindquarterly.com/

3. Bérénice Riaux et Clèm Guyard, « Agriculture végane. Des agriculteurs parlent de leur expérience », *Cahiers antispécistes*, n° 36, septembre 2014 (consultable sur www.cahiers-antispécistes.org/agriculture-vegane/). Ces pratiques agricoles ont même donné naissance au Royaume-Uni à un réseau de promotion « de méthodes d'agriculture et d'horticulture véganes bio (aussi connues sous le nom de bio sans cheptel) à travers le monde, de façon à rendre largement accessible une nourriture propre, verte et sans cruauté » (voir.veganorganic.net/).

n° 20, vol. 2, 2002, p. 245-262.

1. Jocelyne Porcher, « Ce que les animaux domestiques nous donnent en nature », *Revue du MAUSS*, n° 42, vol. 2, 2013, p. 58-61.

2. Jocelyne Porcher, « L'esprit du don », *art. cit.*, p. 251.

3. Voir « Mother Nature's Department Store » (punkrockhomesteading.com/category/hunting/).

« politique » implique, de l'aveu même de ceux qui la mettent en œuvre, quelques accommodements avec la réalité du terrain :

Quand on est arrivés ici, il y avait un écosystème, on y a créé un agrosystème, on a donc modifié l'écosystème pour pouvoir cultiver, il y a eu une intervention humaine qui a bouleversé l'écosystème. Notre intervention là-dedans, c'est de bouleverser au minimum l'écosystème, voire de l'améliorer pour favoriser la venue d'animaux sauvages, des auxiliaires, et d'une biodiversité végétale. On veut nuire le moins possible autour de nous, on veut réussir à cohabiter, mais on perturbe cet écosystème d'une façon ou d'une autre. On en détruit une partie, on le modifie. [...] Si on veut réussir à cultiver pour vivre, on est obligé de bouleverser et d'intervenir. [...] L'agriculture végane prend en compte le fait qu'on n'est pas tout seuls, c'est vivre en paix au maximum avec les animaux, mais faut pas se leurrer, le fait même de travailler le sol détruit des insectes et même parfois des petits mammifères piégés dans un outil. C'est une agriculture avec le minimum de cruauté, on limite les dégâts¹.

Ce n'est donc qu'au prix de certains compromis, aussi minimes soient-ils, que les antispécistes végans peuvent concilier leur éthique avec l'exigence d'autonomie vis-à-vis du marché qu'elle suppose. Pragmatiques, les écopunks finalement les plus cohérents sont ceux qui sont capables de transiger – au moins provisoirement – avec certains aspects de leur « doctrine ». Beaucoup l'ont compris, comme le suggère cette mise en garde des organisateurs du « Rassemblement des rural punks nord-américains » qui s'est tenu à l'été 2015 dans le Manitoba :

Il y aura des végans, des carnivores, des agriculteurs et des primitivistes. Il serait utile que chacun garde ses dogmes à la maison (vos chiens sont néanmoins les bienvenus) ! Faisons de ce rendez-vous un super moment convivial, agréable et sain².

On observe donc que la tendance punk écologiste est traversée par des tensions internes qui rejouent dans une large mesure certains débats et contradictions identifiées dans la mouvance écologiste

en général. Contradiction entre la capacité à faire émerger des thèmes et des pratiques « alternatives » et le défaut de vigilance face à leur réappropriation par l'idéologie néolibérale ; tension entre la volonté individuelle d'adopter un style de vie conforme à une « éthique du renoncement » et la nécessité d'inscrire ce choix dans des dynamiques collectives de lutte ; opposition entre la tentation du retrait visant à éviter tout impact sur le milieu naturel et le souci de mettre en œuvre des pratiques de coexistence avec ce milieu en rupture avec les logiques dominantes. De ces contradictions résultent des clivages et des postures parfois irréconciliables au sein de la mouvance écologiste punk, qui font par exemple regretter à certains qu'« on entend[e] trop souvent des groupes ou des individus prêcher leur propre doctrine et *exiger* l'allégeance, ou déclarer que si tu penses différemment, alors vas te faire foutre »¹.

Mais, par ailleurs, ces mêmes contradictions s'inscrivent dans un espace de luttes pour la définition légitime de l'écologisme punk, luttes qui s'articulent autour d'un certain nombre de grands traits caractéristiques de l'« identité écopunk ». Par-delà les écarts et les clivages qui la traversent, un courant souterrain particulièrement vivace charrie en effet un imaginaire et des pratiques qui structurent cette identité. On voudrait montrer dans ce qui suit que celle-ci s'articule autour de trois idées-forces : la critique radicale et précoce du néolibéralisme, une forte prédilection pour l'action directe et un besoin de se réapproprier par l'expérimentation concrète des pratiques et des savoir-faire permettant la conquête d'espaces où l'autonomie passerait par un souci affirmé de la terre et de la nature.

1. « Interview : Barb – I Object », Scanner Zine [non daté, *circa* 2006] (consultable sur www.scannerzine.com/iobject.htm). Le site Scanner Zine est sous-titré : « Ici, le punk rock est plus qu'une mode passagère ». Ce commentaire de l'intervieweur est assorti d'une question à Barb, du groupe de l'État de Syracuse, NY, I Object : « Est-ce que tu es d'accord ? » Voici sa réponse : « Quand il s'agit d'idéaux, ce qui compte par-dessus tout c'est de *ne pas chercher à les imposer aux autres*. Les prosélytes sont vraiment contreproductifs pour un mouvement, que ce soit le straight edge, le véganisme ou n'importe quoi d'autre. [...] Les groupes qui prêchent la bonne parole conduisent les jeunes à désertier la politique ».

1. Bérénice Riaux et Clèm Guyard, « Agriculture végane... », *art. cit.*

2. « 2015 North American Rural Punk Gathering Annonce », 21 février 2014 (l'article, publié sur le site du *Country Grind Quarterly* et consulté le 27 mai 2015, n'est plus disponible).

LES ANARCHO-PUNKS CONTRE LA MARCHANDISATION DU MONDE

« Le paysage empoisonné, profané par les tuyaux d'usines, la terre agonisant, le ciel agonisant. Des yeux glacés observent du sommet des pyramides : le gouvernement voyou, le gouvernement mouchard. Moi je veux tout autre chose, pas ces usines-prisons. Je voudrais que la terre soit verte à nouveau ».

Blackbird Raum

Dès les années 1960, à l'aube de l'écologie politique, la certitude s'impose que les logiques économiques basées sur la production et la consommation hyperboliques sont responsables des déséquilibres au sein du monde naturel et détruisent la vie sur la planète. Des livres fondateurs comme *Silent Spring* (1962) de Rachel Carson ou *Our Synthetic Environment* (1964) de Murray Bookchin comptent parmi les premiers ouvrages à en faire état. Issu du marxisme, Bookchin développe assez vite une pensée anarchiste et écologiste qui s'ancre dans l'idée que « l'obligation faite à l'humain de dominer la nature découle directement de la domination de l'humain sur l'humain ». Or « cette tentative vieille de plusieurs siècles culmine dans le capitalisme moderne »¹.

1. Murray Bookchin (1964), « Écologie et pensée révolutionnaire », in *Au-delà de la rareté. L'anarchisme dans une société d'abondance*, Montréal, Écosociété, coll. « Retrouvailles », 2015, p. 76-77. Ce texte est aussi cité dans Vincent Gerber et Floréal Romero, *Murray Bookchin pour une écologie sociale et radicale*, op. cit., p. 47.

Pionniers britanniques

Au sein de la scène punk, la mouvance anarcho-punk britannique est la première à articuler un constat équivalent, au tout début des années 1980. On en trouve par exemple une formulation dans le texte du single « Statement » des Poison Girls – livrés à part avec les premières copies de l'album *Chappaquiddick Bridge* (1980) :

Je dénonce le système / Qui assassine mes enfants / Je dénonce le système / Qui refuse mon existence / Je maudis le système / Qui fait de mes enfants des machines / Je rejette le système / Qui transforme les corps issus de ma tendre chair / En monstres de fer, d'acier et de guerre / Qui transforme les mains de mes enfants / En griffes de robot / Je rejette le système / Qui force le cœur de mes enfants / À s'en prendre à cette Terre / Je maudis le système / Qui fait du sexe de mes enfants / Des entreprises de feu et de destruction / Et viole nos chairs / Et déchire notre matrice / Cette Terre, notre maison.

Témoin de cette prise de conscience, la création, à l'été 1984, du magazine *Green Anarchist*. Fondé par Alan Albon, Richard Hunt et le jeune Marcus Cristo, lui-même proche des milieux anarcho-punks, le journal exprime des idées et des positions alliant socialisme libertaire et écologie. Dès les premiers numéros, il ouvre ses colonnes à des organisations comme London Greenpeace ou Class War, ainsi qu'à des artistes de la scène punk comme The Poison Girls et, bien sûr, le collectif de Dial House, Crass, dont on sait le rôle décisif dans l'avènement du courant anarcho-punk.

La réflexion critique sur les ressorts de l'idéologie capitaliste menée par Crass à travers toutes sortes de supports – des textes de chansons aux écrits de Penny Rimbaud, en passant par l'iconographie créée par Gee Vaucher ou les films tournés par Mick Duffield – est loin d'être simpliste ; elle s'inscrit dans une tradition riche et complexe alliant la pensée critique de l'école de Francfort et les références aux situationnistes¹. Pour leur part, les principaux

1. C'est notamment ce que montre le travail mené par Alastair Gordon dans les années 1990 et récemment republié et augmenté. L'auteur y conduit une « réflexion critique sur la tension et les similarités entre Crass et la vision néomarxiste du rôle de l'idéologie

groupes de la scène anarcho-punk britannique se contentent le plus souvent de dénoncer les collusions entre les multinationales, les élites politiques et le système militaro-industriel – pour résumer, c'est la recherche effrénée du profit par une minorité occidentale qui est la cause des principaux maux de la planète. Il n'en demeure pas moins que le lien est aussitôt établi entre l'hégémonie croissante de l'économie néolibérale – si sommairement décrite soit-elle – et les grands enjeux écologiques dont s'emparent les écopunks au même moment.

Cela passe d'abord par un constat presque simpliste, comme ici chez Conflict (« Berkshire Cunt » dans l'album *It's Time to See Who's Who Now* de 1983) :

Animaux massacrés, troufions massacrés / Leur richesse est bâtie sur des corps assassinés.

Mais sous la dénonciation des logiques cyniques du profit, c'est une idéologie globale qui est visée, dont les slogans lénifiants résonnent comme autant de mots d'ordre. Ainsi du « progrès », pour Flux of Pink Indians, en 1982 (« Progress », sur *Strive to Survive Causing Least Suffering Possible*) :

Je ne veux pas de votre progrès / Il prétend vouloir de moi / Il ne veut pas de moi pour moi-même / Il veut seulement mon argent / Ce ne sont peut-être que des arbres pour vous / Mais pour moi, c'est ma maison.

En fait, ce qui se dessine très tôt au sein de la mouvance anarcho-punk, c'est la prise de conscience que non seulement la marchandisation croissante de la planète sert les intérêts d'un petit nombre, mais que, de plus, celle-ci n'est réellement possible que parce qu'elle parvient désormais à réquisitionner les corps et enrôler les esprits¹. Ce qui fait dire, par exemple à Antisect dans

dominante (les notions traditionnelles de fausse conscience et d'effet média) par contraste avec le monopole culturel de la théorie des besoins fondamentaux comme moteur central de la reproduction dans la culture capitaliste » (Alastair Gordon, *Crass Reflections on Punk. Capitalism, Culture & Ideology*, Portsmouth, Itchy Monkey Press, Londres, Active Books, Nottingham, Punk Scholars Press, 2016).

1. Cette idée n'est pas si éloignée de la définition par Frédéric Lordon de la mobilisation capitaliste comme capacité « d'aligner le désir des enrôlés sur le désir-maître » (voir Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza*, Paris, La fabrique, 2010).

un titre comme « They (The Eternal Myth and Paradox) », tiré de l'album *In Darkness, There Is no Choice* (1984) :

Nous invoquons le paradis tout en acceptant cet enfer / Nous demandons la liberté tout en nous réprimant nous-mêmes / Nous sommes contrôlés par des étrangers à qui nous accordons notre soutien / Par notre silence et notre acceptation, nous aussi sommes coupables.

Dès lors, pour ne pas se rendre complice des déprédations de l'environnement, il n'y a pas de plus grande urgence que de se désolidariser, de rompre avec le système capitaliste et son idéologie aliénante. C'est ce que chante Chumbawamba en 1984 dans « Body », sur l'album *Another Year of the Same Old Shit* :

L'homme a abattu l'arbre de la connaissance / Pour en faire du papier-monnaie / Croyant pouvoir s'acheter / Un monde meilleur / CE N'EST PAS AVEC PLUS D'ARGENT QU'ON ACHÈTERA UN MONDE MEILLEUR / [...] / Cette destruction de la Terre / Exige notre coopération / Nos voix et nos corps / Notre argent et notre travail / Je dis non / Ce corps est à moi, cette Terre est à moi / Je ne permettrai pas que ce corps / Joue un rôle dans la destruction / De cette Terre.

C'est toute la force des punks que d'avoir pu et su diffuser amplement ce message auprès de la jeunesse de l'époque. À travers les textes des chansons, la multiplication des concerts et la publication de très nombreux fanzines, ils ont tout mis en œuvre pour court-circuiter les organes de la pensée dominante et faire circuler leurs idées, comme le rappelle par exemple Oi Polloi, à propos de la presse, en 1987, dans « We Don't Need Them » (*Unite and Win*) :

Les journaux ont toujours tort / Ils essaient de nous tromper, ils mentent, ils nous arnaquent / Rien qu'une forme de lavage de cerveau par l'élite dirigeante / [...] / Mais il y a des alternatives sur la scène musicale / Qui a besoin de torchon comme *Sounds* quand nous avons nos fanzines ? / Oui, nous avons notre propre presse et faisons les choses à notre façon.

Il en va de même pour les discours véhiculés par les formations politiques institutionnelles. « La musique et la culture anarcho-

punks, explique le spécialiste du genre Richard Cross, ont exposé des dizaines de milliers de jeunes gens à un kaléidoscope d'idées et de pratiques radicales visant à stimuler leur confiance en eux, débarrassées de l'obsession du recrutement, de la bureaucratie et de l'impérialisme de la gauche de parti »¹. Comme pour la pratique musicale et artistique, ce courant a contribué à instiller dans l'esprit de la jeunesse de l'époque l'idée que toute action en faveur de la planète doit échapper à la collusion avec l'ordre néolibéral et combattre celui-ci sous toutes ses formes.

En témoignent des initiatives comme l'éphémère Wapping Autonomy Centre, créé avec le soutien actif de groupes comme Crass, Poison Girls, Flux of Pink Indians et beaucoup d'autres. Cet espace autogéré, aussi connu sous le nom de The Anarchist Centre, est actif de 1981 à 1982 sur les docks de Londres ; il est animé par des représentants de la scène anarcho-punk impliqués dans la lutte contre la vivisection, l'industrie de la viande et la politique de Margaret Thatcher, et accueille et informe au cours de sa brève existence des centaines de jeunes gens.

Dans un autre registre, les grandes mobilisations spontanées qui prennent place dans l'espace public dès le début des années 1980 ont aussi contribué, par leur ampleur et leur intensité, à la prise de conscience d'une grande partie de la jeunesse de l'époque. Ainsi de l'action de dizaines de milliers de jeunes punks qui bloquent à trois reprises le cœur financier de Londres avec le mouvement Stop The City. On se souvient qu'une dynamique similaire se développe dans les manifestations anti-automobiles Reclaim the Streets, en 1991. En s'étendant par la suite à de nombreuses villes occidentales, le mouvement RTS mettra l'accent sur le fait que « les voitures ne sont qu'une pièce du puzzle et que Reclaim the Streets consiste aussi à soulever la question plus large que dissimule celle des transports : celle des forces politiques et économiques qui conduisent la "culture automobile" » :

1. Richard Cross, « "The Hippies Now Wear Black" ». Crass and the Anarcho-Punk Movement, 1977-1984 », Greengalloway, 9 février 2008 (consultable sur greengalloway.blogspot.fr/2008/02/brief-history-anarchist-punk.html).

Plus de marchandises transportées sur de longs trajets, plus de pétrole brûlé, plus de clients dans les supermarchés périphériques : tout est affaire d'accroissement de la « consommation », car c'est un indicateur de « croissance économique » : l'exploitation avide et court-termiste de ressources qui se raréfient, indépendamment du coût immédiat ou à long terme. Aussi, la charge de Reclaim the Streets contre les voitures ne saurait être séparée d'une attaque contre le capitalisme même¹.

Au cœur de l'Empire

La tendance anarcho-punk et les idées qu'elle a contribué à faire éclore ne sont évidemment pas restées cantonnées à la Grande-Bretagne. Dès le tournant des années 1980, l'Amérique du Nord a vu surgir des groupes fondateurs de la scène hardcore punk, comme les Dead Kennedys, nés en 1978 à San Francisco, D.O.A., la même année, à Vancouver, ou MDC, en 1981, à Austin, au Texas. Dans un premier temps, les textes de ces formations se concentrent sur une critique radicale de la politique des États-Unis, de ses guerres impérialistes, de sa répression policière (MDC signifie à l'origine Millions of Dead Cops), de sa brutalité économique. Les premières années du règne de « l'empereur Ronald Reagan », comme le baptisent les Dead Kennedys en 1981, ont largement alimenté ces critiques, qui atteignent un point d'orgue avec la tournée de concerts et de rassemblements Rock Against Reagan lors de la campagne de 1984 pour sa réélection. Mais, à partir du milieu des années 1980, on voit émerger dans leurs chansons des thèmes et des points de vue très proches de ceux qui sont apparus cinq ans plus tôt en Grande-Bretagne. En 1986, par exemple, dans « Cesspools in Eden » (*Bedtime for Democracy*) les Dead Kennedys se penchent sur l'impact de l'activité des multinationales sur la santé publique et l'environnement. La chanson dénonce le cynisme des entreprises :

1. « Reclaim the Streets », article déjà cité paru en 1997 dans *Do or Die*.

Les nappes phréatiques empoisonnées, l'air brûlant à mort / Les files d'attente s'allongent chez le médecin / En sirotant des Martini, les multinationales se marrent / On ne vous doit rien de rien / [...] / Bon, tu sais maintenant pourquoi le taux de cancers explose / Mais qu'est-ce que tu vas faire, nous avons toutes les cartes en main / Times Beach, Rocky Flats, Love Canal et Bhopal / Joyeux Noël, chers otages, de la part de ceux qui pensent à vous¹.

Deux ans plus tard, en 1988, MDC reprend le même thème et la même idée dans une charge intitulée « Radioactive Chocolate » (*More Dead Cops*). Le groupe y fustige les agissements de la multinationale du chocolat Hershey's, qui incorpore dans ses produits le lait de vaches élevées dans les environs de la centrale nucléaire de Three Mile Island :

Poissons empoisonnés, rivières empoisonnées / Cancer du rein, de l'estomac et du foie / Ils n'en ont rien à foutre / Ils veulent juste faire du fric / Chocolat radioactif jusqu'à la fin des temps.

Enfin, en 1989, c'est au tour de D.O.A., sur l'album *Last Scream of the Missing Neighbors*, de s'en prendre, tout comme Flux of Pink Indians sept ans plus tôt, au « mythe » du progrès. « That's Progress », long texte contre le culte du progrès technologique et industriel dans la ligne des écrits d'Edward Abbey, se conclut par une charge contre la destruction des espaces naturels par les grands projets d'aménagement :

Je suis retourné chez moi, dans les montagnes / Mais les stations de ski y ont domestiqué l'Ouest sauvage / Les montagnes que nous arpentions sont désormais privatisées et défigurées par des banlieues et du béton à la con / « Lotissement à vendre », dit la pancarte, qui promet « un cerf dans votre jardin » / À condition que le cerf parvienne à franchir les grilles et les gardiens de ce « parc » industriel

1. Times Beach est une ville du Missouri, aujourd'hui désertée depuis un épisode de contamination à la dioxine, en 1982. Rocky Flats est un laboratoire de production d'armes nucléaires dans le Colorado qui a connu plusieurs incendies, entraînant d'importants risques de contamination et de nombreuses manifestations de riverains et opposants au nucléaire. Love Canal est un quartier de la banlieue de Niagara Falls où furent découvertes, à la fin des années 1970, des décharges toxiques dissimulées par les industriels de la Hooker Company. En 1984, la fuite d'un produit chimique dans une usine de la Union Carbide, à Bhopal, provoque la plus grande catastrophe industrielle de l'histoire, causant la mort de plusieurs milliers de personnes et en blessant plusieurs centaines de milliers d'autres.

/ C'est ça le progrès, c'est ça le progrès / On dirait que je vais devoir partir pour le Grand Nord / Progrès, beurk / Votre conception du progrès ruine bien trop de vies.

La diffusion de ces positions écologiques anticapitalistes outre-Atlantique ne doit sans doute pas tout à l'activisme précoce de la scène punk britannique. L'ébullition musicale et politique en Grande-Bretagne au début des années 1980 a cependant exercé une grande influence sur l'ensemble des milieux punks qui se sont formés par la suite, et le mouvement de critique de la mondialisation capitaliste et des industries – culturelles d'abord¹ – qui a accompagné l'émergence de la mouvance anarcho-punk a joué un rôle fondamental dans la définition de « l'authenticité » punk. L'année 1989 voit ainsi se constituer à Minneapolis le collectif Profane Existence, qui réunit à la fois un fanzine, un label musical et une maison d'édition. Profane Existence s'inscrit explicitement dans le courant anarcho-punk, se donnant pour mission de « faire à nouveau du punk une menace » (« Make Punk a Threat Again »), en s'emparant de toutes sortes d'enjeux comme le droit des femmes et des minorités, le véganisme, la cause animale et plus généralement la résistance à la marchandisation. Dans une sorte d'exposé de ses motifs, ce groupe, que Stacy Thompson décrira en 2004 comme « le collectif anarcho-punk le plus important, le plus ancien et le plus influent jusqu'ici » aux États-Unis, expliquait en 1989 :

Si notre but est vraiment de changer les choses, alors il y a des choses que nous devons faire : nous devons construire notre propre système économique, juridique et social. Et nous devons le faire tout en mettant la même énergie à viser la destruction de la culture existante et de son système pourri.

En Amérique du Nord comme au Royaume-Uni, l'écologisme punk s'ancre donc résolument dans un rejet du modèle éco-

1. On a déjà évoqué dans le prologue la double histoire du mouvement punk, dont la première vague anglaise (Sex Pistols, The Clash...), vite récupérée par l'industrie phonographique, vestimentaire et par les médias de masse, a suscité l'émergence d'une contre-culture plus radicale. Voir aussi à ce sujet l'article déjà cité de Richard Cross, « "The Hippies Now Wear Black". Crass and the Anarcho-Punk Movement, 1977-1984 ».

nomique néolibéral, au point que, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, ceux des punks qui se compromettent avec celui-ci seront aussitôt rappelés à l'ordre. Car il n'y a pas de moyen terme possible : « L'éthique pour le profit, c'est de la trahison », chanteront en 2008 les Manchestériens The Autonomads dans « 2000Bp ».

Cette évidence est constamment rappelée au cours des années 1990 par les groupes enclins à s'emparer des questions écologiques, à l'exemple de la formation de Pittsburgh Aus-Rotten, en 1996, dans son album intitulé *The System Works... for Them*. Extrait du titre « Poison Corporations » :

Foutus salopards cupides / Assassins de la Terre / Regardez brûler notre foutue planète / Les sols se transforment en sable / Des pluies acides tombent du ciel / Coke et Pepsi affirment répondre à la demande générale / McDonald's tente d'établir sa gangrène McWORLD / Soit vous les stoppez / Soit notre planète mourra sous nos yeux.

À l'exemple aussi, la même année, de cette plage de l'album *Less Talk, More Rock* des Canadiens Propagandhi, qui reprend ironiquement un communiqué de Shell paru dans le *Winnipeg Free Press* du 21 novembre 1995 (« Les opinions exprimées dans le message suivant, précise ironiquement Propagandhi, sont celles de l'entreprise pétrolière Shell et ne contredisent en rien les intérêts commerciaux du média appartenant à un grand groupe dans lequel elles ont été publiées à l'origine »). Dans ce texte, l'entreprise se défend contre les activistes qui cherchent à obtenir son boycott en affirmant qu'elle pourrait bien se retirer des « nations en développement », mais que cela les priverait « des pratiques commerciales saines et éthiques qui sont associées à Shell, de ses investissements en faveur de l'environnement, et des dizaines de millions de dollars dépensés pour les programmes communautaires »...

L'exemple choisi par Propagandhi n'est pas anodin. Il montre que si les écopunks sont attentifs à toutes les déprédations causées par le système néolibéral, ils sont aussi très tôt conscients de sa

capacité à absorber et détourner à son profit les critiques qui lui sont adressées.

Par-delà le voile de verdure

La notion de *greenwashing* ne recouvre aujourd'hui que très imparfaitement l'ensemble des dispositifs de détournement des thèmes et des enjeux écologiques par le capitalisme¹. Mais son apparition dans le débat public au tournant des années 1990 traduit une première prise de conscience de sa capacité de récupération en ce domaine. En 1989, commentant la nouvelle politique d'évaluation de l'impact environnemental des grands projets d'infrastructures professée par la Banque mondiale, un article du *New Scientist*, évoque un « *greenwash* » destiné à couvrir la poursuite de pratiques de développement économiques ravageuses². Deux ans plus tard, le magazine *Mother Jones* enfonce le clou dans un long papier sur le « *greenwashing*, la dernière tendance à la mode dans la dissimulation du profit »³. L'usage du terme se développera ensuite, parallèlement à la généralisation de la pratique, dans les années 2000.

Cependant, dès 1993, la scène punk s'en empare, à l'instar de MDC avec le titre « *Greenwash* » dans l'album *Shades of Brown*. Dans le style extrêmement hargneux qui le caractérise, MDC y singe le double discours des multinationales en matière environnementale (« Déchets toxiques, nous faisons tout notre possible / [...] Nous avons un plan global [...] / Est-ce que vous insinuez que nous ne serions pas politiquement corrects ? »), ouvrant la voie au développement de ce thème dans le discours écopunk. Lorsque, quinze ans plus tard, la notion se sera nourrie de toutes les formes

de « *marketing vert* » qui permettent à tant de grands groupes de justifier leurs pratiques polluantes et destructrices, Appalachian Terror Unit, dans le titre « *Greenwashing* », pourra en donner une série d'exemples :

Plus de temps et d'argent dépensés / Pour jeter un voile de verdure
 / Sur l'avidité des multinationales / Que d'efforts engagés / Pour
 réduire leur impact toxique / Convaincre les gens qu'elles sont à
 leur service / Cela coûte des milliards / C'est le prix à payer / Pour
 qu'on achète leur camelote / Résistons à cette transaction fallacieuse /
 Reprenons nos vies en main / Au nom de la Terre / Avant la disparition
 de toute espèce vivante / [...] / La plupart de ces multinationales
 / Ne changent rien à leurs modes de production / Tout n'est que
 campagnes de relations publiques / Pour légitimer leurs malversations
 / [...] / Des entreprises comme Toyota / Se prétendent vertes / Tout
 en luttant contre la réduction de la consommation de carburant / Et
 en consacrant des milliards en relations publiques / Pour convaincre
 le monde de la grandeur de leurs idéaux / La campagne publicitaire
 d'industries chimiques comme Dow / Fondée sur l'importance du
 facteur humain / Est une gifle pour les milliers et les milliers d'êtres
 vivants / Que leurs produits empoisonnent / [...] Leur fusion avec
 Union Carbide / En fait les héritiers du désastre industriel de Bhopal
 / Dont le traumatisme et les effets sont toujours bien présents / Le
 bombardement publicitaire vante les mérites de la terre / Le mensonge
 répété du charbon propre / Le postulat que la destruction des
 montagnes / Est la seule réponse possible à la soif énergétique / Des
 entreprises comme BP / Se renomment « Beyond Petroleum » [« Au-
 delà du pétrole »] / Tout en soutenant le projet de l'administration
 Bush / D'étendre les forages / au Refuge faunique national arctique
 / Voici venue la nouvelle génération / de l'environnementalisme de
 surface / Par la publicité / N'avalons jamais leurs / Tentatives sournoises
 de rendre nos vies / Confortables et libérées de toute culpabilité / Et
 n'acceptons jamais leur programme / De consumérisme aveugle / Et
 complaisant / L'asservissement par la publicité / Sera toujours leur
 réponse à tout.

L'incompatibilité foncière du système capitaliste avec toute idée de préservation de la nature et son corollaire, la diffusion de discours destinés à entretenir l'illusion de la masse sur ses activités

1. Voir par exemple à ce sujet Sandrine Feydel et Christophe Bonneuil, *Prédation. Nature, le nouvel eldorado de la finance*. Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2015.

2. « Aid to Disaster », *New Scientist*, 7 octobre 1989 (consultable sur www.newscientist.com/article/mg12416850.100-aid-to-disaster-1/).

3. David Beers et Catherine Capellaro, « Greenwash! », *Mother Jones*, mars-avril 1991. Cette source et la précédente sont tirées de l'article « Écoblanchiment » de Wikipédia.

sont donc centrales dans la perception des enjeux écologiques par les punks. Ce trait traverse la plupart des prises de position des écopunks partout où la scène musicale a trouvé à se développer, comme en France, en 1998, avec le titre « Pollué par le fric » de Tagada Jones¹. La toute-puissance et l'impunité des multinationales, et les violences qu'elles exercent sur les humains et la nature, disent les écopunks, imposent de toute urgence une prise de conscience aussi large possible. Une grande part de leur activité consiste donc à précipiter cette prise de conscience dans leurs rangs. Or, vis-à-vis de ce qu'ils dénoncent comme une idéologie mortifère, il importe non seulement de ne pas composer, mais aussi de lutter. Le constat de l'omnipotence d'un système global qui n'obéit à aucune morale ni à aucune loi (« La loi compte pour de la merde si tu as les bons amis / C'est comme ça que ça marche dans ce pays », chantent les Dead Kennedys en 1987) ne peut, dès lors, pour nombre d'écopunks, que déboucher sur le recours à l'action directe.

1. « Les grandes industries nous parlent de recycler / Les hommes politiques luttent contre les déchets / De colloque en meeting, l'ozone disparaît / L'océan, la poubelle du monde, se remplit (de saloperies) / Les agriculteurs tuent la nappe phréatique / Toutes les rivières noient les produits chimiques / De vastes décharges camouflent nos détritus / Peu à peu la Terre s'autodétruit / Stoppez les devises biologiques / Arrêtez la pollution chimique / Stoppez les discours sans avenir / Arrêtez, il va falloir agir / Il faut s'attendre au pire / Les gros portefeuilles polluent l'environnement / Qu'est-ce qu'un hectare de terre face à l'argent / Quand un permis se paye en million de francs / Pendant ce temps la Terre se détruit / Pollué par le fric et la connerie / Danger : industries chimiques / Danger : hommes politiques / A grands coups de pelle dans une grande poubelle / Danger : la Terre : contaminée ! / Polluée par le fric ».

LES BATAILLES POUR LA TERRE : LES ÉCOPUNKS ET L'ACTION DIRECTE

*« Toi et moi, qui aimons la planète Terre, en sommes
les héritiers de droit. Il est temps de le rappeler ».*

Penny Rimbaud

En 1998, Earth Crisis fait paraître l'album *Breed the Killers*, sur lequel figure un titre on ne peut plus explicite : « Ultramilitance ». En voici un large extrait :

Les voies légales ont été épuisées / Les alternatives bienveillantes rejetées / La prise de conscience a eu lieu mais elle reste impuissante / L'action directe comme dernier recours / Ultramilitance / Ultramilitants / Sauver des innocents / Intensifier la résistance / Des baleiniers sabotés sombrent sous les vagues / Frapper les meurtriers itinérants / Les gens innocents persistent face à la destruction / Une forêt pluviale n'est rien de plus qu'un point sur une carte / Une ressource à prélever au profit des entreprises / Les cultures indigènes et les animaux / Déplacés ou éliminés / Sauf à saboter les bulldozers / Pour empêcher tout progression / Ultramilitance / Ultramilitants / Sauver des innocents / Intensifier la résistance / Des cages dans l'obscurité / Visions libérés par des sauveurs masqués / Lois destinées à protéger les oppresseurs / Simplement inutiles / Cette guerre a désormais deux faces / Ultramilitance / Ultramilitants / Sauver des innocents / Intensifier la résistance / Démolissons !

On a déjà évoqué les liens d'Earth Crisis avec l'organisation écologiste Earth First!, ainsi que le tournant pris par celle-ci au début des années 1990. Jusqu'à cette époque, Earth First! était déjà bel et

bien engagée dans des formes d'action directe, mais l'organisation privilégiait les mobilisations et les rassemblements ponctuels et, petit à petit, les actions de désobéissance (sit-in, occupation d'arbres, blocage de chantiers...). Vers la fin des années 1980, des tensions internes portant justement sur les modes d'action à mettre en œuvre aboutissent à la création de l'Earth Liberation Front, sorte de branche armée non reconnue officiellement par l'EF!, qui s'engage dans des opérations de sabotage et de destruction d'infrastructures et de machines. Ce changement de stratégie est alors très vite légitimé et renforcé par le ralliement de nombreux anarchistes proches de la mouvance punk¹.

La question de la violence

La problématique de l'action directe est au fondement du punk rock, dont l'émergence en Grande-Bretagne est, on l'a dit, contemporaine du recours croissant à la violence politique en Europe continentale. En 1977, dans « White Riot », les Clash constataient :

Tout le pouvoir est aux mains / De ceux qui sont assez riches pour se le payer / Tandis que nous arpentons les rues / Trop trouillards pour même essayer.

La chanson était inspirée par les émeutes « raciales » survenues l'année précédente pendant le carnaval caribéen de Notting Hill, auxquelles deux membres du groupe, Joe Strummer et Paul Simonon, avaient personnellement pris part². L'émeute (*riot*) est sans doute la première forme d'action directe dans l'histoire des punks anglais. Les mouvements émeutiers qui secouent le Royaume-Uni dès le début de l'ère Thatcher puis tout au long de son règne sont d'abord liés aux discriminations dont les populations noires sont victimes dans de nombreuses périphéries

des grandes villes – de Southall, à Londres, Toxteth, Liverpool, en passant par Brixton (Londres), Handsworth (Birmingham), Capeltown (Leeds), etc. Toutefois, une large partie de la jeunesse paupérisée de ces mêmes quartiers, « petits Blancs » compris, y prend part, et bien évidemment nombre de jeunes punks. De cette communauté de destin et d'action est d'ailleurs né un genre musical à part entière, le 2-tone, mélange de ska et d'éthique punk, avec des groupes comme les Specials, Madness, les Selecters, Bad Brains et bien d'autres. Elle donne aussi lieu à toute une production musicale punk célébrant les émeutes et condamnant la répression policière et l'Angleterre de Thatcher : les morceaux « Jah World » et « Babylon's Burning », des Ruts (1979), « Toxteth » de Public Discharge (1981), « Summer of 81 » des Violators (1982), les albums *Riot in the City* (1982) des Riot Squad et *Burning Britain* (1982) de Chaos UK, ou encore les éphémères Londoniens Infa Riot qui, comme l'indiquent leur nom et l'un de leurs titres (« In for a Riot », 1982), ont toujours un peu de temps pour une bonne émeute.

Au tournant des années 1980, le goût pour l'action directe chez les punks anglais prend cependant beaucoup d'autres formes plus ou moins « spontanées » comme le graffiti, la récupération, le squat, le refus de travailler ou de consommer, le détournement des codes culturels et médiatiques, ou des formes plus organisées de la désobéissance, du boycott et du blocage des centres urbains. Des groupes comme Crass, The Poison Girls ou Conflict ont, là encore, joué un rôle déterminant par leur inventivité et leur audace en la matière, entraînant dans leur sillage de nombreux pans de la jeunesse punk et suscitant des formes d'activisme mêlant messages politiques, pratiques artistiques ou carnavalesques, défis lancés à l'ordre établi et affirmation d'autonomie¹.

1. À cet égard, l'épisode du festival improvisé au Zigzag Club de Westbourne Park à Londres, est exemplaire. Initiée par Crass et d'autres groupes, l'occupation pendant toute une journée, le 18 décembre 1982, de ce club désaffecté par plusieurs centaines de personnes venues assister à une série de concerts gratuits (Crass, The Poison Girls, Flux of Pink Indians, Conflict, The Apostles, Omega Tribe...) démontra la capacité de mobilisation de la scène punk en dehors des circuits du show-business et, comme l'avait alors souhaité l'un des organisateurs, donna une impulsion décisive au mouvement squat punk ; « Nous espérons

1. Voir *supra*, Écosabotage, p. 83 sq.

2. Comme le relate en 2000 le documentaire de Don Letts, *The Clash. Westway to the World* (Sony Music entertainment).

Cependant, si le goût de l'action directe est bien fondateur de « l'identité punk », la diversité de ses modalités ne va pas sans certains questionnements sur leur efficacité respective de la part des punks eux-mêmes. Dans la foulée de la première manifestation Stop The City de 1983, Conflict sort son deuxième Lp intitulé *Increase the Pressure* (1984). Dans le titre « Stop The City », le groupe semble faire un constat mitigé :

29 septembre / Une idée qui devait aboutir à Stop The City a pris corps / Un carnaval de rues / Une manifestation contre les multinationales et les hommes qui financent la guerre / Une occupation pour immobiliser les gens chez eux / Un blocage pacifique, une zone sans voitures / [...] / Résultat ? / On a pris plaisir au carnaval, mais la ville n'a pas été bloquée / Le siège ne les a pas empêchés de continuer à travailler, même si beaucoup sont venus assister au carnaval par curiosité / Leur quotidien morose s'en est illuminé, mais sans laisser la moindre trace / Le jour suivant la plupart des graffitis avaient disparu des murs / Reste que le pouvoir a été mis à l'épreuve / À condition de faire un effort, ça peut marcher / Si on continue à essayer, ça marchera.

Conflict exprime ici un point de vue qui n'est pas isolé : l'irruption festive dans l'espace public, les techniques de détournement, le blocage temporaire sont certes des points de départ, mais il faut aller au-delà. L'album tout entier est un appel à « accroître la pression », et leur disque suivant, *The Ungovernable Force* (1986), ne fera que marteler cette idée en appelant à l'unité de la jeunesse et à la révolte généralisée. Dès 1984, année des premiers attentats aveugles d'Action directe en France et de son alliance avec la Fraction armée rouge, la question qui se pose est donc celle de la « radicalisation » de l'action. Si on ne trouve guère d'exhortation à la violence contre des personnes dans les titres de l'époque et pas de cas d'actions destinées à tuer¹, comme sur le

que le rassemblement d'aujourd'hui sera source d'inspiration et d'élan pour tous ceux un peu partout qui voudraient saisir l'occasion d'ouvrir et de se réapproprier les lieux qui nous appartiennent à tous » (cité in Winston Smith, « This is Squat We Want ! », *Sounds*, 1^{er} janvier 1983 – consultable sur punkrocker.org.uk/gigreviews/zigzag.html).

1. Notons cependant qu'au cours de cette période, Gerry Hannah, bassiste du groupe canadien The Subhumans, a formé avec quatre autres militants anarchistes le groupe Direct

continent au même moment, c'est bien la question de la violence contre les institutions qui est posée. Une tendance plutôt pacifiste incarnée par Crass s'oppose à une autre tendance représentée notamment par le collectif en partie issu des rangs anarcho-punks, Class War – que soutient Conflict. Devant la virulence de la répression policière sous le régime de Margaret Thatcher et l'invulnérabilité apparente d'un ordre économique prédateur, ces derniers ainsi qu'un nombre croissant de punks estiment inévitable le recours à des formes d'action plus menaçantes comme le sabotage, la destruction d'infrastructures – dans la lignée de ce qu'avaient entrepris les activistes de l'Animal Liberation Front dès la fin des années 1970 – ou le harcèlement des lieux de pouvoir¹. La question est si prégnante qu'elle conduit même Crass à nuancer ses positions. Comme le dit clairement le texte de leur dernier single « You're Already Dead »

Si tu penses que la modération prépare le chemin vers la paix / T'es déjà mort, t'es déjà mort / [...] / Nous ne prônons pas la violence aveugle, c'est bon pour les idiots / Nous disons simplement tiens-toi prêt à enfreindre les règles et les lois.

Penny Rimbaud racontera plus tard que « la moitié du groupe soutenait la ligne pacifiste et l'autre moitié soutenait l'action directe voire violente si nécessaire. C'était une période embrouillée pour nous »². Quelques mois après la sortie de « You're Already Dead », en juillet 1984, le groupe se sépare définitivement – sans qu'on sache dans quelle proportion ce débat y a contribué. L'année suivante, le fanzine *Green Anarchist* subit lui aussi le contrecoup de ces tensions, Marcus Cristo et Alan Albon décidant de rompre avec Richard Hunt, favorable à la confrontation violente avec

Action. Baptisé par la presse The Squamish Five, Hannah et ses comparses ont perpétré quelques attentats à la bombe en 1982, à Vancouver, avant qu'un nouvel attentat déjoué à Toronto ne conduise à leur arrestation en 1983.

1. En 1984, Class War lance par exemple sa propre version de Stop The City, une série de manifestations intitulée « Bash the Rich » (Frapper les riches) et destinée à semer le désordre dans les beaux quartiers de Londres. La troisième de ces manifestations, dans le quartier d'Hampstead en 1985, sera empêchée par la forte présence policière et affaiblira considérablement le mouvement.

2. Cité dans George McKay, *Senseless Acts of Beauty*, op. cit., p. 90.

l'État, et de quitter la rédaction. Plus généralement, on observe au cours de la décennie suivante un durcissement des positions de la mouvance écologiste radicale, qui se traduit par exemple, à partir de 1990, par les premières opérations d'Earth First! sur le sol britannique (blocage du site nucléaire de Dungeness en 1990, occupation du port de Tilbury et des dock de Londres en décembre 1991), les premières mobilisations, l'année suivante, contre le projet Roads for Prosperity du gouvernement Thatcher¹, ou la création du mouvement Reclaim the Streets.

Les punks britanniques sont bien entendu partie prenante de cette dynamique, à la fois en tant qu'activistes et comme porteurs auprès du public des messages qui lui sont associés. C'est le cas par exemple des Écossais Oi Polloi, dont les membres sont actifs depuis plusieurs années dans les sabotages de chasses, et qui rejoignent Earth First! en 1990. Cette année-là paraît leur album *In Defense of Our Earth*, dont le titre est une référence à peine voilée au slogan d'EF! « No Compromise in Defense of Mother Earth »². Le temps du compromis est révolu, il s'agit de passer à l'étape suivante, comme on peut l'entendre sur le titre « Victim of a Chemical Spillage » :

Face à l'avidité des grandes entreprises / Nous devons recourir à l'écodéfense / Lisez ce texte et réagissez en conséquence / Vous pourriez être la prochaine victime d'un accident chimique / N'oubliez jamais que ce qui motive le monde des affaires est le profit / Tant que les multinationales y verront un intérêt / Il n'y a rien qu'elles se refuseront à détruire / Leur logique insensée les conduit à prendre possession de tout / Forêts, prairies, rivières et mers / Ils n'ont pas davantage de considération pour leurs employés / Ce genre de folie homicide détruit

1. Ce vaste programme de développement autoroutier lancé par Margaret Thatcher en 1989, qui devait s'étendre sur dix ans donne lieu dès 1992 aux premiers *tree sittings* sur le sol britannique et à l'occupation du futur chantier de Twyford Down par des centaines de manifestants. Ce mouvement continuera en s'amplifiant jusqu'à l'abandon du projet par la nouvelle majorité travailliste en 1997.

2. Il faut noter par ailleurs que le livret du disque s'orne de deux citations. Une maxime de Gandhi : « Vis ta vie comme si tu devais mourir demain, mais prends soin de la Terre comme si tu devais y vivre toujours », ainsi qu'un proverbe amérindien désormais bien connu : « Quand le dernier arbre aura été abattu, la dernière rivière empoisonnée, le dernier poisson pêché, alors vous découvrirez que l'argent ne se mange pas ».

notre planète / Seule l'action directe pourra y mettre un terme / Qui défend cette position se voit bien sûr aussitôt qualifié d'extrémiste / Mais qu'y a-t-il de plus extrême que d'empoisonner en masse ? / Que de polluer aussi lourdement notre planète ? / Que la destruction d'immenses forêts pluviales ? / Que le massacre systématique, jusqu'à extinction, d'un grand nombre d'espèces animales ? / Il est temps de se lever et de se compter / Si vous ne faites pas partie de la solution / C'est que vous faites partie du problème / Pas de compromis pour défendre notre Terre.

« Éco-terrorisme » et « peur verte » aux États-Unis

Comme le suggérait déjà l'extrait du titre « Ultramilitance » d'Earth Crisis cité plus haut, c'est bien à un durcissement similaire – qu'il faut rapporter à la montée en puissance de l'idéologie néolibérale et à la marchandisation croissante du monde qu'elle implique au cours de la même période – qu'on assiste dans les milieux associés à la frange écopunk d'Amérique du Nord. Pour Earth First!, fondée aux États-Unis en 1980, l'année 1990 est aussi une année décisive. Cette année-là, un petit groupe d'Earth First! basé en Arizona est infiltré par un agent du FBI, et quatre militants sont arrêtés alors qu'ils s'apprétaient à détruire une tour de transmission reliée à la centrale nucléaire de Palo Verde. Ce coup de filet de l'agence de renseignements étatsunienne conduit aussitôt à l'arrestation de Dave Foreman, fondateur et porte-parole d'EF!, sous le motif de complicité, pour avoir cosigné cinq ans plus tôt un manuel de sabotage écologique : *Ecodefense. A Field Guide to Monkeywrenching*¹.

Foreman n'était certes pas opposé à des formes d'action contrevenant à la loi. Mais pendant les sept premières années de son existence, EF! s'en était tenue à des rassemblements de grande

1. Bill Haywood et Dave Foreman, *Ecodefense. A Field Guide to Monkeywrenching* (préface d'Edward Abbey), Tucson (AZ), Nedd Ludd Books/Earth First!, 1985. Le livre est toujours présenté sur le site d'Earth First! (earthfirstjournal.org/monkeywrenching/) et disponible sur celui de The Anarchist Library (theanarchistlibrary.org/library/various-authors-ecodefense-a-field-guide-to-monkeywrenching).

ampleur et à des revendications relayées dans son journal en faveur de larges espaces naturels vierges, sans sentiers, sans balisages, sans infrastructures, sans cartes, sans guides et sans secours¹. À partir de 1985, la pratique de l'occupation d'arbres (*tree sitting*) commence aussi à voir le jour avec l'approbation de l'organisation. Mais en 1987, EF! enregistre les premiers ralliements de groupes issus des mouvances anarchistes et de la contre-culture punk qui accentuent le recours à des formes plus dures d'action directe. Pour Foreman, cette nouvelle orientation puis sa propre arrestation en 1990 sont sources de malaise et le conduisent à quitter l'organisation². La nouvelle mouture d'EF! qui se dessine alors est plus horizontale dans son mode de fonctionnement : n'importe qui peut fonder un groupe local et se revendiquer d'elle à condition de respecter quelques règles, car les communautés affinitaires ainsi créées sont « intimement familières avec l'écologie des régions qu'elles habitent et défendent »³. Surtout, elle se dote bientôt d'une organisation souterraine, l'Earth Liberation Front (ELF).

En 1990, toujours, EF! publie un premier appel à mobilisation relayé par le fanzine anarcho-punk *Profane Existence* pour lutter contre la déforestation programmée du Parc national de Redwood dans le nord de la Californie :

Nous en appelons aux Freedom Riders⁴ de la forêt. Venez nous rejoindre dans le nord de la Californie cet été pour défendre les séquoias (*redwood*). Nous espérons y maintenir des campements permanents et y mener des actions tout au long de l'été⁵.

L'activiste punk Larry Livermore, guitariste des Lookouts, dirigeant du label Lookout! Records et rédacteur pour *Maxi-*

1. Dave Foreman, *Confessions of an Eco-Warrior*, New York, Crown Publishers, 1991, p. 59-68.

2. Sans toutefois se désolidariser complètement des nouveaux modes d'action de l'organisation. Dans le livre qu'il publie en 1991, il note en effet : « Je pensais que modération et raison étaient les moyens les plus sûrs de protéger l'environnement. Aujourd'hui, je ne suis plus certain de la pertinence d'une telle approche » (*ibid.*, p. viii).

3. Voir « Forming an EF! Group » (earthfirstjournal.org/get-it-together/).

4. Les Freedom Riders étaient des militants des droits civiques qui, au début des années 1960, testaient la mise en application de la loi fédérale contre la ségrégation raciale dans les transports en sillonnant le sud des États-Unis.

5. *Profane Existence*, n° 5, 1990, p. 37.

mumrocknroll et *Punk Planet*, relaie lui aussi l'appel dans les milieux punks de San Francisco, précisant :

Il ne s'agit pas simplement d'écrire un courrier à votre député, de signer une pétition, de participer à une manifestation ou d'écrire des articles dans des magazines. Ces choses-là sont importantes. Mais ce dont je parle, c'est de se battre corps et âme contre cette folie avant qu'elle ne nous emporte tous¹.

Premier épisode des « guerres du bois » (*Timber wars*) qui auront lieu tout au long de la décennie, le « Redwood Summer » rassemble au total plusieurs milliers de personnes venues, un mois durant, tenter d'empêcher l'exploitation intensive des forêts « primaires » de la région d'Oakland par la compagnie Louisiana Pacific. L'événement est fondamentalement non violent et ponctué de rassemblements avec prises de parole publiques, débats et moments plus festifs, mais les manifestations donnent lieu à des confrontations très âpres avec les bûcherons et débardeurs de la compagnie inquiets pour leurs emplois. Surtout, il est marqué par l'explosion d'une bombe artisanale dans la voiture de deux militants, Judi Bari et Darryl Cherney, que le FBI fait arrêter, les accusant d'avoir été victimes de leur propre bombe. Les deux activistes sont libérés peu de temps après faute de preuves, mais la détermination des militants écologistes n'en sortira que renforcée².

Tout au long des années 1990, le continent nord-américain est alors le théâtre de toute une série d'actions portant la marque de l'ELF : des occupations de chantiers, des opérations de sabotage ou des incendies criminels visent des exploitations forestières, des stations de ski, des concessionnaires automobiles, des chantiers d'autoroute, des lotissements en construction et parfois, en lien avec des membres de l'ALF, des fermes d'élevage. L'objectif des militants : infliger un maximum de dommages matériels à ceux dont les activités portent atteinte à l'environnement³.

1. Cité in Craig O'Hara (1992), *The Philosophy of Punk...*, op. cit., 1999, p. 128.

2. Le documentaire d'Earth First! *Earth First Redwood Summer 1990* permet de se faire une bonne idée du climat tout au long de l'événement (disponible sur www.youtube.com/watch?v=L1Vw_8bGZ-A).

3. Le film documentaire *If a Tree Falls. A Story of the Earth Liberation Front* (2011) de

En 2001, le phénomène atteint une telle ampleur que le FBI le qualifie pour la première fois d'« éco-terrorisme ». Le terme désigne, pour l'agence de renseignement étatsunienne, « le recours ou la menace de recourir à une violence de nature criminelle contre des individus ou des biens par un groupe infranational d'inspiration écologique pour des motifs environnementaux et politiques, visant une audience dépassant la cible qui est souvent de nature symbolique »¹. En 2002, les parlementaires du Congrès des États-Unis n'organisent pas moins de douze auditions sur « la menace éco-terroriste », les activités de l'ELF, de l'ALF et d'autres organisations de défense de l'environnement y étant mises sur la sellette : au lendemain des attentats du 11-Septembre, l'administration Bush ne recule devant aucun moyen pour réduire toute forme de contestation sociale à l'intérieur.

De nombreuses arrestations interviennent au cours des années suivantes, dont certaines aboutissent à de lourdes condamnations. En 2001, Jeff Luers, pionnier du *tree sitting* dans les forêts de l'Oregon, est condamné à vingt-deux ans de prisons pour avoir incendié trois véhicules vides sur le parking d'un revendeur automobile. En 2002, Craig Rosebraugh, porte-parole de l'ELF jusqu'au 5 septembre de l'année précédente, est l'objet de persécutions policières (saisie de son ordinateur, fouilles de son lieu de travail et de sa maison, auditions par le Grand Jury, interrogatoires par le FBI, menace d'emprisonnement...) dans le but de lui soutirer les identités de membres de l'ELF et de l'ALF. En 2004, Rod Coronado, éco-anarchiste amérindien yaqui et porte-parole local autoproclamé de l'ELF, est mis en examen pour sabotage de chasses. En 2006, l'opération des services de renseignement étatsuniens dirigée par le FBI, l'« Operation Backfire »², conduit à son arrestation. Il est accusé d'avoir exposé

l'utilisation d'un objet incendiaire lors d'un rassemblement public à San Diego et mis en cause dans un incendie criminel remontant à 2003. En mars 2005, Peter Young est arrêté à San Jose, en Californie, et condamné à deux ans de prison sous l'accusation de conspiration en vue de la libération de visons et de renards dans six exploitations du Dakota du Sud, en 1997. En 2006, enfin, six membres de la branche étatsunienne de SHAC (pour Stop Huntingdon Animal Cruelty), une organisation internationale de lutte contre les expérimentations animales conduites dans les laboratoires de Huntingdon Life Science (HLS) sont condamnés à un total de vingt-quatre années de prison ferme et à un million de dollars de dommages et intérêts pour avoir incité sur leur site à s'en prendre à toute entreprise faisant affaires avec HLS.

Ces exemples parmi d'autres ne sont pas pris au hasard. Ils attestent de l'influence de la tendance écopunk parmi les activistes de l'époque. Rod Coronado est devenu végétarien en 1986 après avoir découvert la musique et les textes de Conflict. Leur titre « This is the ALF » le conduisit à se tourner vers cette organisation dès le début des années 1990. Craig Rosebraugh évoluait lui aussi dans les milieux punks et il doit son éveil aux idées de l'écologie radicale à son goût pour des groupes comme Crass, Subhumans ou Citizen Fish. Même chose pour Peter Young, qui fut influencé au début des années 1990 par la culture végétarienne straight edge. Quant aux membres de groupe SHAC 7, cinq d'entre eux sur six sont issus de la scène punk hardcore du New Jersey, mais, comme l'écrit le journaliste Will Potter, lui-même activiste écolo épris de musique punk, « au lieu d'enregistrer un 45 tours, ils ont décidé de faire fermer une entreprise multinationale »¹. Ce tour d'horizon ne

des animaux et autres causes environnementales. Elles ont conduit à l'arrestation de 13 personnes accusées d'incendie criminel, de conspiration, d'usage d'engins de destruction, et de destruction d'une centrale de production d'énergie.

1. Toutes ces informations sont tirées du livre de Will Potter, *Green is the New Red. An Insider's Account of a Social Movement Under Siege*, San Francisco, City Lights Books, 2011, p. 100-101. Comme le stipule le titre du livre, Potter est lui-même membre de la mouvance qu'il décrit et connaît personnellement nombre de ses protagonistes. Il a par ailleurs donné ses textes et sa voix à l'album *The Eco-Terrorist in Me of Rise Against*. Il déclare sur son site : « Le punk rock est probablement ce qui a eu la plus grande influence sur ma vie » (www.greenisthenewred.com/blog/old-lines-will-potter-split/8680/#more-8680)

Marshall Curry retrace le parcours de ces écologistes radicaux.

1. Définition donnée par James F. Jarboe, chef de section du terrorisme intérieur de la division du contre-terrorisme du FBI dans son témoignage du 22 février 2002 devant le Congrès (voir web.archive.org/web/20080311231725/http://www.fbi.gov/congress/congress02/jarboe021202.htm).

2. L'opération Backfire est une série d'enquêtes criminelles menées par le FBI et le Bureau des alcools, tabacs et armes à feu (ATF) contre les actions de destruction au nom du droit

serait pas complet si on omettait de préciser que Jeff Luers a lui-même « grandi dans la communauté punk anti-fa du sud de la Californie »¹.

La violence de la répression contre les activistes écologistes aux États-Unis est telle que ceux-ci l'ont baptisée « Green Scare », la « peur verte », en référence à la « peur rouge » qui caractérisa l'épopée maccarthyste dans les années 1950. Des consignes de sécurité et des appels à soutien aux prisonniers sont d'ailleurs régulièrement relayés dans les médias du mouvement, *Earth First! Journal*, bien sûr, mais aussi *Profane Existence*. En 2004, une « Journée internationale de solidarité » avec les condamnés à de longues peines a même été initiée, dans un premier temps pour soutenir Jeff Luers, emprisonné trois ans plus tôt. Elle se tient, depuis, le 11 juin de chaque année².

La formidable machine répressive mise en œuvre par le gouvernement étatsunien au cours des années 2000, si elle semble avoir mis un coup d'arrêt provisoire aux manifestations les plus violentes, n'a pas entamé la résolution des militants écologistes convaincus de la pertinence du recours à l'action directe. De cela aussi, les punks sont les témoins et les acteurs, qui n'hésitent pas à inverser le stigmate infligé par le pouvoir. C'est le cas par exemple de Rise Against, avec ce titre éloquent « The Eco-Terrorist in Me » tiré de l'album *The Black Market* (2014) :

Vous faites les lois, nous prenons nos décisions / J'ai la conscience tranquille / Mes péchés sont absous / Parce que j'ai trouvé Dieu (hey !)
/ Dans la chute de vos usines incendiées / Je dors paisiblement...
/ Quand tout s'effondrera, pourras-tu dire que tu as fait tout ton possible ? / Quand tout s'effondrera, pourras-tu dire que tu n'as jamais rien lâché ? / Est-ce que tu faisais bloc pour assister à la chute ? / Est-ce que tu tiendras bon ou est-ce que tu renonceras ? / Au lieu de faire ce qui est juste, ils érigent des murs / Qui nous empêchent de désigner les vrais criminels / Quand le commerce et la souffrance sont

une seule et même chose / Quand les lois abandonnent le peuple, il s'en remet aux flammes.

Le message était apparemment attendu, et tout indique qu'il a trouvé son public : deux semaines après sa sortie, le 15 juillet 2014, le disque atteignait la troisième place des meilleures ventes aux États-Unis selon le US Billboard 200.

1. Voir son interview sur le site afterprisonzine.org (afterprisonzine.org/jeff-luers/).

2. Voir par exemple « June 11th ! Stand in Solidarity with Prisoners ! », *Profane Existence*, 8 juin 2012 (consultable sur profanexistence.com/2012/06/08/june-11th-stand-in-solidarity-with-prisoners/).

**« BACK TO THE LAND » :
AUTOSUFFISANCE ET NÉORURALISME PUNK**

« Aussi longtemps que je vivrai, j'entendrai les chutes d'eau, le chant des oiseaux et du vent, j'apprendrai le langage des roches, le grondement des orages et des avalanches et je resterai aussi près que possible du cœur du monde ».

John Muir

La propension à l'action directe ancrée dans un refus viscéral de se soumettre aux diktats de la mondialisation néolibérale ne constitue pas le fin mot de l'écologisme punk. Dans un article d'une centaine de pages paru en 2003 dans le dernier numéro de *Do or Die*, le collectif des « éditeurs » anonymes de ce fanzine d'écologie radicale britannique des années 1990 revient sur la « récente préhistoire » du mouvement, dont les membres ont fait partie pendant dix ans. Ils y énoncent les tâches qui s'ouvrent désormais à eux. Observant que beaucoup de camarades activistes des luttes écologistes radicales des dix dernières années sont arrivés à un point de découragement qui va jusqu'à pousser certains d'entre eux au suicide, ils proposent de définir une stratégie pour la suite :

Je crois que, pour beaucoup, la contre-culture provisoire de la lutte pour la terre¹ a retardé de plusieurs années leur chute *évitable*. J'en ai

1. En anglais « *land struggle* ». L'expression fait essentiellement référence aux mouvements de lutte contre le programme Road for Prosperity du gouvernement Thatcher (voir note 1, p. 168), mouvement qui visait à la fois à empêcher l'expulsion de squatters souvent installés sur des terrains désaffectés, à combattre la destruction des arbres et des écosystèmes qui s'y

acquis la conviction que l'épanouissement des contre-cultures peut d'une certaine façon aboutir à réintroduire – et à entretenir – l'espoir et des conduites vraiment humaines. Cependant, si nous voulons faire de ces cultures des zones autonomes (au moins semi-)permanentes, alors il nous faut des espaces et des communautés radicales capables de tenir bon. Dans une large mesure, nous avons déjà commencé à construire (en fait, à acheter ou à envahir, principalement) les structures dont nous avons besoin : des communes (logements coopératifs, emplacements pour les *travellers*, grandes maisons partagées, squats, camps d'action directe et projets agricoles), des centres sociaux (squats, clubs et centres de ressources).

Notre force réside dans notre capacité à agir par nous-mêmes et, ce faisant, à inspirer à d'autres la volonté d'agir. La période de lutte pour la terre et celle de la résistance à la mondialisation ont, dans une large mesure, été impulsées par un très petit nombre de gens. La stratégie de notre réseau a consisté à doter les autres du pouvoir de reproduire notre activité plutôt qu'à véritablement élargir nos propres rangs. C'est à la fois un devoir et un plaisir que de vivre selon nos principes écologiques et libertaires, et si nous le faisons de façon aussi cohérente et constante que possible, je crois que cela peut devenir assez contagieux¹.

L'une des idées-forces que développent les auteurs de ce texte est qu'il faut désormais, sans renoncer à l'action directe (car « nos luttes pour l'écologie et la nature sont des théâtres puissants pour le développement de la sensibilité écologique »), entreprendre un travail plus profond de « reconnexion avec la terre » afin de consolider la communauté constituée dans la lutte. Dans cet objectif, ils proposent, en s'appuyant sur un contexte britannique

étaient développés et à promouvoir de nouvelles formes d'existence collective sur les terres reconquises. Le chantier de l'autoroute M11 à l'est de Londres en constitue un bon exemple. Il donna lieu à une mobilisation de plus de deux ans (1993-1995), au cours de laquelle de nombreuses actions furent menées (rassemblements, occupations, sabotages, incendies...). Tout comme pour les écologistes étatsuniens, ces manifestations furent parfois durement réprimées, tout en participant à l'émergence d'une conscience écologique radicale dans la jeunesse du pays. C'est à cette époque et dans la même perspective qu'a aussi émergé le mouvement Reclaim the Streets (voir *supra*, Contre la bagnole et son monde, p. 98-103).

1. Voir le premier chapitre intitulé « Growing Counter-Cultures » (Faire croître les contre-cultures) de la seconde partie de « Down with the Empire ! Up with the Spring ! », *Do or Die*, n° 10, *Voices From the Ecological Resistance*, 2003 (consultable sur www.eco-action.org/dod/no10/empire.htm).

qui leur semble propice, de se réapproprier des espaces à l'écart des villes pour y mettre en œuvre des pratiques d'autosuffisance :

Des jardins ouvriers sont disponibles, grâce aux incendies volontaires du XIX^e siècle¹, mais des centaines de sites sont détruits chaque année par les promoteurs. Un renforcement de l'action directe s'impose pour stopper cette hémorragie d'un héritage né de la lutte. Le travail effectué dans ces jardins est plus important que celui des fermes de Grande-Bretagne, et c'est de cette communauté terrienne que tout espoir d'autonomie écologique peut émerger. L'expérience de faire pousser sa propre nourriture est révolutionnaire².

En se fondant sur l'expérience collective acquise dans les luttes des années 1980-2000 contre l'exploitation animale, l'industrie agroalimentaire ou l'empire automobile et ses infrastructures, et en s'appuyant sur les techniques, les savoir-faire et le sens de la communauté qu'y ont développé les activistes, *Do or Die* (*i.e.* « Faire ou mourir ») propose au mouvement d'investir les espaces disponibles et d'y mettre en œuvre, collectivement, des pratiques d'autosuffisance. Il ne s'agit pas pour eux de se soustraire à la dynamique des luttes : ces nouveaux lieux de la contre-culture « doivent constituer des bastions à partir desquels pourront être menées des actions [de défense des espaces biologiques] et de soutien aux rébellions de la périphérie »³ ; il est toutefois possible que la virulence de la répression des luttes écologistes radicales au tournant des années 2000 impose à leurs yeux une forme de prise de distance. L'idée qu'on en retiendra ici, cependant, est que les activistes écologistes semblent tentés d'opérer, à partir de cette époque, ce qui ressemble bien à un « retour à la terre ».

1. Au début du XIX^e siècle, vers la fin du mouvement anglais des enclosures par lequel les pâtures communales et les prairies ouvertes devinrent propriétés privées, des révoltes d'ouvriers agricoles, assorties de menaces et d'incendies criminels contre les propriétaires terriens, contraignirent souvent ces derniers à mettre à leur disposition de petites parcelles (*allotments*) qu'ils pouvaient exploiter librement (voir Jeremy Burchardt, *The Allotments Movement in England, 1793-1873*, Rochester, The Boydell Press, 2002, p. 165).

2. « Down with the Empire ! Up with the Spring ! », *art. cit.*

3. *Ibid.*

L'héritage hippie des écopunks

Le point de vue exprimé par les éditeurs de la revue éco-anarchiste britannique *Do or Die* s'appuie non seulement sur le constat qu'une telle perspective stratégique peut tabler sur de nombreux atouts au sein de la mouvance, mais aussi, certainement, sur l'observation qu'elle s'est déjà, au moins en partie, enclenchée. Or cette observation, on peut la faire en considérant ce qui se passe au même moment au sein de la galaxie écopunk, dont *Do or Die* est d'ailleurs partiellement issu¹.

Le seul fait, pour des activistes qui se recrutent jusqu'alors principalement en milieu urbain, de pouvoir imaginer fonder, dans un contexte rural, des « communes autonomes » – car c'est bien de cela qu'il s'agit – suppose une certaine confiance dans leur capacité à acquérir et à mettre *eux-mêmes* en œuvre les compétences nécessaires². En outre, il implique une confiance éprouvée dans la force du collectif et dans la capacité à *faire* des choses ensemble. De ce point de vue, les écopunks sont particulièrement bien préparés et peuvent puiser abondamment dans les ressources et l'éthique DIY.

Dès l'origine, les potentialités du DIY, en tant que modalité d'appropriation et exigence de maîtrise de toutes sortes de savoir-faire, ne renvoient pas seulement, pour les punks, à la possibilité d'entretenir leur pratique artistique, mais aussi à la volonté de bâtir des espaces autonomes où puissent exister et s'épanouir des représentations culturelles, éthiques et politiques communes. En ce sens, le *do-it-yourself* est aussi et surtout un *do-it-together*

1. Parmi les composantes de la rédaction de *Do or Die* telle qu'elle se présente elle-même, on trouve ainsi un familier « de biologie de la conservation, un des théories de la contre-insurrection, un des théories de l'ultra-gauche, un des squats punks européens, etc. » (« An Interview with the Editors of *Do or Die* », *Earth First! Journal*, 2006 – consultable sur www.doordie.org.uk/interview.html).

2. Les éditeurs de *Do or Die* en sont parfaitement conscients : « Les jardins ouvriers peuvent aussi constituer un point de chute pour ceux qui sont décidés à quitter les villes. Sur ces petits terrains, nous pourrions apprendre en miniature nombre des savoir-faire dont nous aurons besoin si nous voulons nous extraire de notre dépendance vis-à-vis de l'industrie » (« Down with the Empire ! Up with the Spring ! », *art. cit.*).

(« faites-le ensemble »), un puissant désir de « construire une communauté »¹.

Ce sens et ce besoin de « communauté » se traduisent dès les années 1980 par la multiplication, en Grande-Bretagne ou en Amérique du Nord, de collectifs et de labels indépendants, de clubs ou de centres sociaux autonomes, de squats, etc., autant de lieux d'accueil et de création, de scènes de concerts, d'espaces de discussion et de ressources documentaires, de refuges pour les activistes. Or, pour bon nombre d'entre eux, ces lieux sont aussi des lieux de vie plus ou moins durables, où se sont développées toutes sortes de pratiques visant à accroître l'indépendance des résidents punks vis-à-vis des logiques dominantes de production : récup' et réparation d'objet, *dumpster diving* (technique associée au freeganisme, consistant à soutirer des poubelles de la société de consommation tout ce qui est encore utilisable ou comestible), artisanat, *home schooling*.

La référence au DIY dépasse ainsi largement l'idée d'indépendance artistique pour toucher à des formes plus générales d'émancipation collective qui amènent bien souvent les punks à se regrouper en communes de dimension variable. Toutefois, jusque dans les années 1990 tout au moins, celles-ci sont majoritairement associées au tropisme urbain de la scène punk. Les scènes où se produisent les groupes et se rassemblent les fans, les labels où ils enregistrent leurs albums, les espaces où se déploie la contestation politique et sociale, et l'imaginaire punk lui-même semblent indissociables des villes ou de leurs quartiers plus ou moins relégués. Le squat dans des immeubles ou des maisons abandonnés de la périphérie des grands centres urbains en était donc la traduction logique et la forme emblématique à l'époque. Il y aurait ainsi un fossé infranchissable entre ces existences urbaines

1. Comme l'expliquent par exemple à Matt Dineen les membres du groupe 1905, éphémère formation hardcore punk de Washington DC se revendiquant de groupes punks britanniques comme Crass ou Zounds (« An Interview with Punk Rock Band 1905 », *Upside Down World*, 10 novembre 2004 – consultable sur upside-downworld.org/1905.htm).

et une dynamique de retour à la terre et à la nature qu'on associe plus volontiers à la vague hippie des années 1960-1970.

Pour certains observateurs, « le punk rock [aurait même] précipité une transition importante dans le rock vers une critique environnementale dystopique, en partie en réaction au déni pastoral des hippies »¹. Or, s'il n'est pas contestable qu'au tournant des années 1980 l'écologisme punk s'inspire d'une relation intime avec le chaos des villes, l'idée d'une rupture totale avec la vision du monde portée par la contre-culture des années 1960-1970 est beaucoup plus sujette à caution. Largement véhiculée par ceux qui sentirent très vite tout l'intérêt commercial qu'il y aurait à représenter le mouvement punk comme une génération spontanée – un mouvement qui n'aurait pas plus de passé que de « futur » –, elle est aussi battue en brèche par ceux qui sont convaincus de la portée révolutionnaire de ce mouvement. Ici aussi, le courant anarcho-punk britannique et la figure de Crass ont imposé leur propre vision des choses :

Comme l'a bien exprimé Crass, le punk pouvait redevenir cette force capable de reconnaître sa propre logique subversive dont la vocation était de changer le monde et de redéfinir la vie des participants au mouvement. Par de très nombreux aspects les références initiales du punk rock étaient ancrées dans le cadre urbain ; les chansons décrivaient de l'intérieur l'ennui et l'aliénation en même temps que l'excitation et le frisson de la ville. Crass se distingue immédiatement par le fait que ses membres vivent et écrivent dans un environnement rural, observant « la ville » avec toute la méfiance de l'extériorité. Crass se distingue aussi sur le plan générationnel. De nombreux membres du groupe atteignaient ou dépassaient la trentaine. [...]. Un troisième trait distinctif déterminant du groupe est sa vision de la contre-culture hippie des années 1960. Quand Malcolm McLaren, le *svengali*² des Sex Pistols, pressait méchamment les punks de

« traiter les hippies de vieux emmerdeurs et d'y mettre le feu », il se faisait l'écho du mépris pour la naïveté douillette et hallucinée des hippies et confortait la mouvance punk dans son idée qu'elle inaugurerait « l'année zéro », rompant tous liens avec ce qui précédait 1976. À l'inverse, Crass – dont les détracteurs feignent d'ignorer ses propres critiques des échecs du mouvement hippie – perçoit de très nombreuses continuités entre les aspirations des hippies et celles des punks, expliquant que les seconds risquaient de reproduire les échecs des premiers dans leurs tentatives de renverser le statu quo¹.

Rappelons qu'au moment où Crass se forme en 1977, Penny Rimbaud, batteur et auteur de la plupart des textes, s'est installé depuis dix ans dans une vieille bâtisse abandonnée, dans la campagne de l'Essex, à près de cinquante kilomètres du cœur londonien. La maison et le terrain qu'avec Gee Vaucher il loue en 1967 pour une bouchée de pain étaient d'emblée conçus comme « un refuge », où les gens « qui n'avaient rien » pouvaient venir passer quelque temps, « reprendre leurs forces, être nourris et abreuvés, et, si possible, avoir le cœur plus solide en repartant »². Dès l'origine, les résidents entreprennent de faire pousser leur nourriture et échangent les quelques produits qui leur manquent avec les paysans du coin. La maison est ouverte à tous ceux qui souhaitent y séjourner quelque temps, avec pour seule contrainte de contribuer à la vie du lieu, que ce soit en travaillant la terre ou en prenant part aux multiples activités artistiques, intellectuelles et politiques qui s'y déploient. Bien avant ce jour de 1977 où le jeune punk rageur Steve Ignorant y débarqua, donnant naissance à l'aventure Crass, et jusqu'à aujourd'hui, plusieurs centaines de jeunes gens sont venus « de partout dans le monde » pour visiter Dial House. À la fin des années 1990, au terme d'une bataille juridique de près de dix ans avec des promoteurs immobiliers qui souhaitaient s'approprier les lieux, Vaucher, Rimbaud et les autres familiers en sont devenus propriétaires. Aujourd'hui, « le

1. Cité dans Mark Pedelty, *Ecomusicology. Rock, Folk, and the Environment*, Philadelphie, Temple University Press, 2012, p. 68-69. Pedelty fait ici référence aux travaux de David Ingram, *The Jukebox in the Garden. Ecocriticism and American Popular Music Since 1960*, New York. Rodopi B.V., 2010.

2. Dans le roman *Trilby* (1894) de George du Maurier, Svengali est un juif originaire d'Europe de l'Est qui séduit et exploite la jeune Trilby et parvient, par l'hypnose, à faire d'elle une chanteuse célèbre. En anglais courant, *svengali* est devenu synonyme de manipulateur.

1. Richard Cross, « "There is No Authority But Yourself" », *art. cit.*

2. Comme l'explique Gee Vaucher à Emily MacKay, « Gee Vaucher : "Anarchists Wasn't a Title We Gave Ourselves" », *The Guardian*, 19 juillet 2014 (consultable sur www.theguardian.com/culture/2014/jul/19/gee-vaucher-crass-penny-rimbaud).

peu d'argent dont les résidents ont besoin provient des ateliers qu'ils organisent sur des sujets comme la permaculture et les toilettes sèches, et des recettes de quelques spectacles ou de la vente d'œuvres d'art »¹.

Ainsi, « Dial House a joué, depuis l'époque hippie, un rôle d'aimant pour des interprètes, des artistes, des organisateurs et des compagnons de route » ; dans une large mesure, Crass incarne une certaine continuité entre le puissant désir de renouer avec une existence au contact de la nature dont le besoin s'était exprimé dans les années 1960², et les aspirations révolutionnaires des anarcho-punks. Son « message d'une scène punk ravivée et revigorée a trouvé un écho immédiat chez un nouveau public [...], et très vite, Crass s'est retrouvé à l'épicentre d'un mouvement neuf et indispensable »³.

De tels liens entre contre-culture hippie et scène punk émergente sont peut-être plus manifestes encore en Amérique du Nord, particulièrement sur la côte ouest des États-Unis, où la première a connu son plus grand essor à la fin des années 1960. En Californie, particulièrement autour de San Francisco, ville du « Summer of Love » de 1967, un mouvement collectif de reflux des centres urbains s'est opéré dans les dernières années de la vague hippie et de très nombreuses communautés ont vu le jour dans les collines du nord de l'État. C'est dans ce cadre que Larry Livermore opère son propre retour à la terre, au tout début des années 1980.

Dans la deuxième moitié des années 1980, Larry Livermore sera l'une des principales figures de la scène punk de San Francisco et l'un des artisans de son rayonnement. En 1985, il lancera son propre groupe, The Lookouts, et créera, l'année suivante, le label Lookout! Records, qui produira les premiers albums d'Operation Ivy, Fifteen, Crimpshrine, The Mr. T Experience, Nuisance, The

1. *Ibid.*

2. Dont Sid Rawle, « roi des hippies » à l'origine, dans les années 1960, des *free festivals*, et de la communauté autonome de Tipi Valley en 1976, est l'archétype britannique. Voir par exemple « Tributes paid to Sid, "King of the Hippies", Glastonbury Festival legend », GloucestershireLive, 2 septembre 2010 (consultable sur www.gloucestershirelive.co.uk/tributes-paid-sid-king-hippies/story-11897603-detail/story.html).

3. Richard Cross, « "There is No Authority But Yourself" », *art. cit.*

Queers ou Green Day. Il sera à ce titre l'un des piliers du célèbre 924 Gilman Street, salle punk autogérée de Berkeley, fondée en 1984 et toujours en activité, ainsi que, on l'a dit, un contributeur régulier des magazines punks *Maximumrockroll* et *Punk Planet*.

Livermore fréquente les milieux punks de Berkeley depuis 1977. Mais, courant 1982, lassé par la ville, il fuit San Francisco pour partir s'installer dans les collines de Spy Rock, au nord de la Californie, parmi les communautés hippies qui ont essaimé là dix ans plus tôt. L'idée était pour lui de vivre dans l'autosuffisance complète. Comme il le relatera plus tard, le but était d'expérimenter la « vraie vie » dans « un lieu où les actions ont des conséquences ; où chaque choix s'avère bien plus crucial que celui du citoyen qui doit se décider entre un restaurant et un film au cinéma »¹. Admiratif de la capacité des collectifs établis là à s'épanouir, il s'obstine pendant deux ans, malgré les avanies et les échecs répétés, mais l'expérience se révèle bientôt au-dessus de ses forces. Il en rapporte néanmoins quelques éléments décisifs pour la suite : un jeune musicien de 12 ans, Tré Cool, qui sera bientôt le batteur de Green Day, et un bassiste à peine plus âgé, Kain Kong, tous deux enfants des communautés hippies du coin, avec qui il forme The Lookouts en 1985 ; un puissant désir d'écrire qui se traduit par la création, en 1984, du fanzine *The Spy Rock Lookout* (qui deviendra bientôt *The Lookout*), où il s'évertuera pendant dix ans à rendre compte non seulement du mouvement punk franciscain, mais aussi du pillage et de la destruction de l'environnement causés par l'industrie capitaliste² ; enfin, une puissante détermination à s'investir dans des dynamiques collectives autonomes, dont le label Lookout! Records est, dès 1986, la principale manifestation.

Tout comme Penny Rimbaud, Larry Livermore se situe bien au-delà de la moyenne d'âge de ses coreligionnaires punks, puisqu'il a 35 ans lorsqu'il entreprend son propre retour à la terre. À ce titre, au début des années 1980, il nourrit sans doute moins de

1. Larry Livermore, *Spy Rock Memories*, Kingston (NJ), Don Giovanni Records, 2013, p. 16. Le livre est une relation détaillée de l'expérience de vie dans la nature menée à cette époque par Livermore.

2. Voir quelques archives du magazine sur le site de l'auteur (larrylivermore.com/?cat=109).

préjugés à l'égard de l'aventure hippie et des modes de vie auxquels elle a donné naissance que les jeunes protagonistes de la scène punk de son temps. Il est cependant probable que ceux parmi ces derniers qui se sentiront prêts à franchir eux-mêmes le pas dix ou vingt ans plus tard se souviendront de la parenté d'esprit entre le punk et la contre-culture des années 1960-1970 mise en lumière par quelques-uns de leurs aînés. Jeff Ott, chanteur, guitariste et auteur des textes de Fifteen, groupe culte de la scène de Berkeley des années 1990 produit par Livermore, dénonce régulièrement dans ses chansons l'insupportable violence de la ville¹ ; et lorsqu'il s'y évertue « à dissuader [ses auditeurs] de voir en Berkeley la prestigieuse Mecque punk que beaucoup croient voir, et leur suggère plutôt de lutter pour l'autosuffisance et l'autonomie en s'installant en zone rurale »², il n'ignore certainement pas l'existence des communautés post-hippies établies au nord de San Francisco³. Cette même réminiscence est aussi manifeste dans le numéro 48 du fanzine *Cometbus* paru en 2002.

Aaron Cometbus est lui aussi un personnage essentiel de la scène punk de Berkeley. Né en 1968, il commence, dès l'âge de 12 ans, à arpenter les salles où se produisent les groupes locaux. Très vite, il prend l'habitude de consigner ses impressions de façon manuscrite dans des petits fanzines qu'il confectionne lui-même et qu'il diffuse dans son entourage. À 13 ans, le premier groupe qu'il interviewe à la sortie d'un concert a pour nom The Ramones. L'année suivante, il fonde son propre groupe, Crimpshrine (dont le seul Lp sera produit par Lookout! Record, en 1988), avec lequel il organise une tournée nationale dans la plus pure tradition DIY. Entre-temps, son fanzine désormais baptisé *Cometbus* continue de

paraître et devient peu à peu une référence incontournable de la scène underground, sa diffusion, toujours entièrement autogérée, dépassant même bientôt les frontières étatsuniennes¹. Aaron Cometbus est un punk insatiable, mais pas infatigable. En 2002, il décide d'interrompre *Cometbus*², non sans avoir publié, dans un dernier numéro intitulé *Back to the Land*, une série d'enquêtes sur les communautés rurales des environs de San Francisco. Voici ce qu'en dit l'un de ses lecteurs :

Ça ne parle que de communes et du besoin continuels qu'ont les cultures alternatives de « foutre le camp de la ville, trouver un terrain, s'y installer ensemble ». Les hippies des années 1960, Bob Dylan et The Band en sont les exemples les plus célèbres, les punks comme Crass le firent aussi, et c'est un besoin qui continue de se manifester³.

Le regard d'Aaron Cometbus, qu'il porte surtout sur des groupes issus de l'exode hippie des années 1960-1970, est plutôt critique. Il interroge le rapport entre l'individu et le collectif, la naïveté politique d'une génération qui, pressentant l'effondrement de la civilisation industrielle, avait voulu rompre tous liens avec elle pour partir jeter les bases de la société qui la remplacerait, sans voir que cette civilisation avait encore de beaux jours devant elle. Ses enquêtes et ses pérégrinations le conduisent cependant à naviguer entre ces communes hippies et le tissu des communautés et des squats punks dissimulés un peu partout dans les environs de la baie de San Francisco, en zone rurale pour quelques-uns, mais aussi, et surtout, dans l'immédiate périphérie des villes.

1. Par exemple dans « End of the Century », dans l'album *The Choice of New Generation* (1994) : « Impossible de voir le soleil se lever / Quand les immeubles sont trop haut pour qu'apparaisse le ciel / Et le smog trop dense pour être transpercé du regard / Impossible de sentir la pluie / Quand on est enfermé dans une boîte, cloué au sol / Et que les appels au secours étouffés sont le seul bruit perceptible ».

2. Jeff Shantz, *A Creative Passion. Anarchism and Culture*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2010, p. 115-116.

3. À la fin des années 1990, Ott quittera lui-même Berkeley pour s'installer à Santa Rosa, petite ville située au nord de l'État (Jeff Ott, « Introduction », *My World*, n° 7, [non daté], consultable sur www.skatedork.org/fifteen/theband/mwseven.htm).

1. Voir l'interview donné par Aaron Cometbus à Larry Livermore vers 2001 (larrylivermore.com/?p=317).

2. Après quatre années d'interruption, le fanzine reparaitra en 2006.

3. Matthew Moyer, « Cometbus v.48 », *The Zine Collection*, 2 juin 2010 (consultable sur jplzine.library.wordpress.com/2010/06/02/cometbus-v-48/).

Désertier le cœur des villes : les années 1990 et les premiers pas vers la ruralité

Car, en toute logique, c'est d'abord en ville que les punks ont tenté de bâtir leurs premières communautés autosuffisantes. Certes, on l'a dit, la conception la plus répandue de l'autosuffisance punk en milieu urbain repose sur une capacité extrêmement développée à vivre dans les interstices de la ville et à y puiser dans le stock quasi illimité des ressources générées par le gaspillage consumériste. Mais outre la récup', un certain nombre d'entre eux y ont aussi très tôt exploré les voies du jardinage urbain et de la guérilla potagère, « défrichées » avant eux par le mouvement hippie.

L'exemple le plus fameux est sans doute celui du C-Squat, vaste immeuble situé dans le Lower East Side de New York. Ce quartier du sud de Manhattan érigé dans la deuxième moitié du XIX^e siècle par des spéculateurs immobiliers avait abrité des familles immigrées d'Allemagne et d'Europe de l'Est jusque dans les années 1960. À partir des années 1950-1960, le quartier s'était progressivement dépeuplé de ses habitants d'origine et avait connu un important déclin, incitant de nouvelles populations à s'y installer. Sa partie nord, aujourd'hui connue sous le nom d'East Village, était alors devenue le refuge des Beatniks, puis au cours de la décennie 1960 des premières communautés hippies. Dans la première moitié des années 1970, les crises pétrolières précipitèrent la déréliction de l'habitat, encourageant des populations jeunes et marginalisées à venir occuper les lieux, où se développèrent notamment, dans les nombreuses friches abandonnées, les premiers jardins communautaires de la ville. East Village devint rapidement le théâtre d'un renouveau artistique et musical, avec des clubs comme The Electric Circus, où se produisaient des groupes comme le Velvet Underground ou Grateful Dead ; The Fillmore East où on pouvait voir, jusqu'en 1971, quelques-uns des artistes-phares de l'époque (The Who, Pink Floyd, Jimmi Hendrix, Led Zeppelin...) ; et, tout au sud du quartier, le CBGB, futur berceau du punk rock étatsunien, inauguré en 1973.

C'est non loin de ce dernier, dans le quartier sud du Lower East Side alors complètement à l'abandon, que s'installent dans les années 1980 des jeunes gens associés à la mouvance punk qui ont fui, pour des raisons économiques, le cœur de Manhattan. L'histoire de cette nouvelle phase du quartier est mal connue ; elle s'est perdue avec le départ des derniers résidents dans les années 2000¹. Mais l'exemple du C-Squat, qui subsiste encore aujourd'hui, permet d'en saisir les grandes lignes.

En 1989, un groupe de squatters s'installe ainsi au 155 avenue C, dans l'un des rares immeubles non entièrement détruits par leurs anciens propriétaires². Les nouveaux arrivants doivent entreprendre de restaurer intégralement les lieux qu'ils occupent en toute illégalité. Le chantier titanesque, qui implique aussi bien les gros travaux de structure que l'installation de réseaux d'électricité et de plomberie, mobilise pendant plusieurs années des dizaines de squatters punks qu'on retrouvera bientôt dans des groupes importants de la scène hardcore et ska-core newyorkaise des années 1990 (parfois aussi appelée « *squat-punk* ») : Choking Victim, Old Skull, No Commercial Value, Nausea, Aus-Rotten, Morning Glory ou Leftöver Crack.

Fait remarquable, à l'exemple de leurs devanciers hippies, ces collectifs investissent les friches interstitielles du quartier pour y faire pousser les plantes et les légumes nécessaires à leur subsistance. Dans le même but, ils installent peu à peu des petits potagers sur le toit et les terrasses de l'immeuble. Plusieurs dizaines de jardins communautaires s'ajoutent ainsi à ceux qui sont déjà cultivés au nord du Lower East Side, faisant de cette partie du quartier un lieu de vie à part entière, dont les autorités municipales seront peu à peu contraintes d'entériner l'existence. Le C-Squat subsiste encore aujourd'hui, îlot punk au milieu d'un tissu urbain

1. On en trouvera cependant de nombreux éléments dans Clayton Patterson (dir.), *Resistance. A Radical Social and Political History of the Lower East Side*, New York, Seven Stories Press, 2007.

2. Au tournant de la décennie 1980, le quartier avait tellement périclité que les anciens propriétaires devenus insolvables préférèrent souvent incendier leurs biens plutôt que de devoir continuer à les entretenir.

désormais largement gentrifié et « tendance ». Significativement, il héberge et gère depuis 2012 le petit Museum of Reclaimed Spaces, musée consacré à l'histoire culturelle des squats et autres « espaces récupérés » de l'East Village. Comme cela est expliqué sur son site internet, l'une de ses principales vocations est « d'améliorer les 39 jardins communautaires de l'East Village, en organisant les journées de travail, en dépolluant la terre, en évacuant les détritiques, en préparant la terre pour le jardinage, en plantant les fruits, les légumes et les plantes aromatiques, en construisant et en restaurant les structures existantes telles que les puits, les plateformes, les kiosks, et en compostant les déchets alimentaires »¹.

La pratique punk de l'autosuffisance dans un rapport intime avec la terre connaît donc ses premières manifestations dès les années 1980-1990. Elle tend à s'exprimer d'abord et avant tout sous la forme du jardinage urbain et de l'appropriation d'espaces désertés de la ville. Le Trumbullplex, fondé en 1993 dans un quartier en déréliction de la banlieue de Détroit, se définit comme « un environnement positif pour un changement révolutionnaire où les relations économiques et sociales sont basées sur l'assistance mutuelle et l'absence de hiérarchie ». Avec tous ses espaces extérieurs dévolus à l'agriculture biologique et même à l'élevage², il constitue un autre exemple pionnier de ces habitats collectifs ancrés dans la culture punk.

Des expériences comme le C-Squat ou le Trumbullplex traduisent un besoin d'échapper à la saturation des centres-villes. En s'installant dans des zones périphériques que le béton n'a pas encore entièrement recouvertes, les punks trouvent l'occasion de réintroduire un peu de végétation dans leur environnement et un peu d'agriculture dans leurs pratiques. Au cours des années 1990, cette dynamique centrifuge se traduit même parfois par un véritable exode. Le plus souvent initié par des anonymes ou qui entendent le rester, ce mouvement est plus difficile à saisir encore,

et son histoire reste largement à écrire. La survivance de certaines communautés comme l'étonnant mouvement britannique des New Travellers (ou New Age Travellers) en porte cependant la trace.

Née dans les années 1970, dans le sillage des *free festivals* – ces rassemblements musicaux spontanés qui, de Glastonbury à Stonehenge, réunissaient plusieurs jours, voire plusieurs semaines durant, des dizaines de milliers de membres de la communauté hippie –, la pratique de l'itinérance en longues caravanes de roulottes, de vieux vans, de bus et de camions rafistolés s'est notamment incarnée au début des années 1980 dans le fameux Peace Convoy, brutalement démantelé par les forces de l'ordre en 1985¹. À la fin des années 1980 et surtout dans les années 1990, les rangs des premiers *travellers* issus du mouvement hippie se sont grossis d'une nouvelle population de jeunes gens venus des luttes écologistes et anticapitalistes de l'ère Thatcher : anarchistes, squatters et, bien évidemment, punks.

Organisés le plus souvent en petits groupes, souvent sédentaires une partie de l'année, les New Age Travellers vivent en quête d'une « relation harmonieuse avec la nature » (ce qu'évoque la notion de « *New Age* »). Les communautés sont autogérées par leurs habitants, qui mettent en commun leurs modestes ressources financières. Ils construisent et entretiennent eux-mêmes leurs habitations (roulottes, bus, tipis...), récupèrent et transforment leurs déchets, et, si leur mode de vie nomade rend difficile le développement d'une agriculture de subsistance, ils n'hésitent pas à se faire employer comme travailleurs saisonniers dans les fermes aux abords desquelles ils établissent leurs campements².

Avec l'arrivée en son sein de centaines de jeunes activistes punks désertant les villes au début des années 1990, la communauté des New Travellers, en dépit des tensions initiales entre différents

1. « Exhibits. Reclaiming Space : Community Gardens », Museum of Reclaimed Spaces, 2015 (consultable sur www.morusnyc.org/reclaiming-space-community-gardens/). La plupart des 39 jardins encore existants sont situés dans les environs immédiats de l'avenue C.

2. Voir trumbullplex.org/

1. Voir « Battle of Beanfield » sur Wikipedia en anglais.

2. Voir par exemple Annick Delorme, « Les New Age Travellers. Une tentative d'individualisation dans la société du risque », *Sociétés*, n° 72, printemps 2001, p. 107-123 (consultable sur www.cairn.info/revue-societes-2001-2-page-107.htm). Voir aussi l'article « New Travellers » sur www.teignbridge.gov.uk/newage.

groupes, s'enrichit de nouvelles contre-cultures, dont le crust punk britannique, avec des groupes pionniers comme Deviated Instinct ou Hellbastard, est partiellement issu. Tout au long des années 1990, la pratique des *free festivals* se perpétue, en des rassemblements « plus petits, quoi que souvent beaucoup plus agités et chaotiques, avec pour bande-son du punk et, plus tard, de la techno ainsi que des groupes traditionnels de *travellers* comme Hawkind »¹.

Autre exemple intéressant de ce mouvement d'exode rural dans les années 1990, l'expérience française de La Vieille Valette. La Vieille Valette est un petit hameau déserté d'une vingtaine de maisons planté au cœur des Cévennes. En 1992, quelques artistes punks venus du milieu des squats parisiens le découvrent, achètent pour trois fois rien l'une des maisons et quelques parcelles environnantes, et squattent rapidement le reste du hameau. Leur projet est de créer là une sorte de commune artistique pluridisciplinaire sur laquelle ils souhaitent vivre du produit de leur travail. La dizaine de personnes qui s'établit à La Vieille Valette parvient, sans jamais mettre en place de système hiérarchique, à faire du village un lieu autosuffisant². Il est rendu autonome en électricité *via* des panneaux solaires, l'eau est captée depuis une source de montagne, le maraîchage produit assez de légumes pour tous et il y a même un petit élevage de moutons. Comme à Dial House, les idées de liberté, de créativité collective, d'autonomie et d'ouverture à l'extérieur président au projet de La Vieille Valette. Le village héberge des artistes, organisent régulièrement des festivals et des concerts, et accueillent volontiers les gens de passage. Quant

1. Collectif, *New Travellers, Old Story. Understanding New Travellers' History and Culture*, The Children's Society, 2010, p. 15 (consultable sur www.childrensociety.org.uk/sites/default/files/tcs/research_docs/Heritage_pack_v5.pdf).

2. Comme Clément, « ancien dessinateur et tatoueur, squatteur de toujours » installé dans le village au début des années 2000, l'explique à Isabelle Fremeaux et John Jordan, « on n'a pas vraiment d'organisation ici, c'est souvent le chaos... Mais c'est cette énergie punk qui a permis d'abattre tant de boulot ici ! », cité dans Isabelle Fremeaux, « Utopie. La Vieille Valette, une "ferme punk" au milieu des Cévennes », Forumcivique.org, 4 août 2008 (consultable sur www.forumcivique.org/fr/articles/utopie-la-vieille-valette-une-ferme-punk-au-milieu-des-cevennes). Voir aussi Isabelle Fremeaux et John Jordan, *Les sentiers de l'utopie*, op. cit., p. 193 sq.

à son économie, elle repose sur la mise en commun des moyens (notamment les RMI des premiers résidents) et sur une production agricole « pour consommer sur place, pour échanger, pour donner, mais pas pour vendre. [...] Le monde entier est couvert de gens qui exploitent la terre pour faire de l'argent. Bah, pas ici »¹.

Continuité et consolidation : la communauté néorurale punk au prisme de Blackbird Raum

Un certain nombre de pionniers dans la mouvance punk ont donc initié un mouvement dont des groupes plus récents comme Blackbird Raum sont les héritiers directs. Les membres fondateurs de Blackbird Raum viennent du milieu des squats de Santa Cruz, au sud de San Francisco, une ville où « tout le monde est un peu hippie »². Ils se sont connus et fréquentés au début des années 2000, lorsqu'ils vivaient dans une petite communauté perchée dans les bois de la périphérie de la ville. Très influencés par les anarcho-punks britanniques et des groupes comme Crass ou Chumbawamba, ils ne sont pas eux-mêmes musiciens à l'époque. La rencontre avec un groupe folk acoustique, Sour Mash Hug Band, les convainc cependant de se lancer, et l'absence d'électricité dans leur environnement les oriente naturellement vers des instruments non amplifiés qu'ils fabriquent parfois eux-mêmes : banjo, accordéon, mandoline, contrebassine, planche à laver... Peu à peu, ils bricolent leur propre style musical, mélange indescriptible et explosif de hardcore punk, de folk et de métal.

En 2004, ils fondent Blackbird Raum et commencent à se produire partout où le leur permet la simplicité de leur équipement (dans les rues et les transports en commun, dans des squats, en forêt ou au milieu d'un champ, sur un quai en pleine tempête³...).

1. Cité in *ibid.*, p. 195.

2. Propos de Zack (accordéon) cités dans Aaron Carnes, « Blackbird Raum. Santa Cruz Radicals », SantaCruz.com, 16 avril 2013 (consultable sur www.santacruz.com/articles/blackbird_raum_santa_cruz_radicals.html).

3. De nombreuses vidéos sur la Toile permettent de s'en faire une idée.

Leurs textes, eux, sont éminemment politiques, tout en puisant à des sources extrêmement diverses, des œuvres de Rachel Carson ou Gary Snyder aux mythologies scandinaves nordiques, en passant par les figures historiques de Ravachol ou Ned Kelly, la cosmogonie amérindienne et la poésie de William Blake. Plus généralement, l'expérience de la vie dans les bois et leur activisme « éco-anarchiste » ont structuré leurs représentations du monde et leur pratique de militants et de musiciens, comme le résume Mars (mandoline) :

Vivre à l'écart de la culture dominante a été pour moi une grande source d'inspiration. Beaucoup de gens sentent que les choses ne tournent pas rond. On sacrifie la planète sur l'autel du profit. On passe toujours plus de temps devant les téléviseurs. La violence relationnelle se banalise. Des pays sont bombardés. Et tout le monde vaque à ses occupations comme si de rien n'était. Je souhaite que ces sujets soient mis sur la table. J'essaie d'en faire état dans notre musique¹.

Les membres de Blackbird Raum se sont beaucoup impliqués dans les luttes pour la terre au tournant des années 2000, et ils prolongent aujourd'hui cet engagement sur le plan artistique en jouant dans de nombreux rassemblements et festivals anarchistes et écologistes en Amérique du Nord et en Europe. Quand ils ne tournent pas, ils « traînent en forêts, élèvent des enfants et lisent beaucoup de livres empruntés en bibliothèque »². Ils se situent, avec d'autres groupes parfois eux aussi inscrits dans une démarche folk-punk ou acoustique comme Hail Seizures ou Defiance, Ohio, à l'intersection de la génération écopunk engagée dans les mouvements d'action directe des années 1990-2000 et de celle qui a rejoint et renforcé depuis tout un réseau plus ou moins souterrain de collectifs et d'initiatives liées aux pratiques d'autosuffisance et notamment aux formes d'agriculture DIY.

1. Cité dans Aaron Carnes, « Blackbird Raum. Santa Cruz Radicals », *art. cit.*

2. Voir leur interview par Stoneborn Ravens, « Stoneborn II : We're All Playing Cards as the Ship Goes Down... », Hammer Smashed Sound, 31 mars 2011, avec notamment deux vidéos live (consultable sur www.hammersmashedsound.com/2011/03/stoneborn-ii-were-all-playing-cards-as.html).

En jouant à la ferme suburbaine de Detroit, le Trumbullplex¹, ou en partageant l'affiche à plusieurs reprises avec un groupe comme Leftöver Crack, dont les membres figurent parmi les fondateurs du C-Squat², Blackbird Raum affiche sa proximité avec les pionniers du « retour à la terre » punk des années 1990. Simultanément, le fait que le groupe soit revendiqué comme une référence musicale par des jeunes gens ayant fait de l'agriculture et même de la botanique une forme à part entière d'activisme atteste du lien solide entre la contre-culture punk et les pratiques d'autonomie ancrées dans un rapport étroit avec la nature. Evan Schoepke, *guerilla gardener* (« guérillero jardinier ») et militant influent de la permaculture à Olympia, dans l'État de Washington, exprime par exemple cette continuité en professant sa passion pour des groupes « qui ont une forme d'inclination pour l'écologie ». Et de citer, outre des formations de la scène punk d'Olympia comme RIVIVR, Mutoid Men ou Chin Up Meriwether, des groupes comme Hail Seizures, Blackbird Raum, Anima Mundi, SOIL, Defiance, Ohio, et, bien sûr, leur grand devancier Crass³.

Depuis le milieu des années 2000, tout indique que les expériences de « retour à la terre » se sont multipliées parmi les punks étatsuniens et britanniques. Si celles-ci sont souvent difficiles à repérer, tant leurs protagonistes sont enclins à demeurer « sous le radar » (« *off the grid* ») des autorités étatiques, l'existence d'interfaces comme le site Punk Rock Homesteading ou la revue *The Country Grind Quarterly* – cette dernière s'adressant à tous les punks « vivant dans des petites villes, au fond de la brousse,

1. Pour un concert au moins, en juillet 2014 (trumbullplex.org/2014/06/18/thou-the-body-blackbird-raum-wood-spider-touch-social-werq-monday-july-14-at-trumbullplex/). Pour Defiance, Ohio aussi, le Trumbullplex fait partie de ces « lieux qui tournent depuis longtemps et qui nous ont soutenus, et que nous avons eu l'occasion de soutenir » (Anthony Glaser, « Interview : Defiance, Ohio », *Natural Underground*, 21 septembre 2010 – consultable sur nationalunderground.org/2010/09/21/interview_defiance_ohio/).

2. Par exemple en février 2015 (www.strummersclub.com/shows/2015/2/13/leftover-crack-kicker-blackbird-raum-juicy-karkass), ou plus récemment, en 2016, pour une tournée sur la côte ouest (www.silversprocket.net/2016/02/18/blackbird-raum-is-going-on-tour-with-anti-flag-and-leftover-crack/).

3. Cité dans Zsofi Nemeth, « Profile feature : Punk Rock Permaculture », *Flattr Blog*, 4 mai 2011 (consultable sur flattr.net/2011/05/profile-feature-punk-rock-permaculture/).

sur une ferme des prairies, ou cachés dans les montagnes [...], en dessous ou au-dessus du radar, jardinier végane ou chasseur-trappeur, loup solitaire ou en couple avec des enfants »¹, – témoigne de leur réalité et de leur vigueur². À l'instar de CPN, banjo de Blackbird Raum, dont l'ambition est « de faire communauté avec tous ceux qui, comme [lui], sont ulcérés par la destruction de la planète »³, ces collectifs dispersés s'appliquent, dans le respect de la tradition DIY, à tisser entre eux des liens en s'échangeant conseils, savoir-faire, anecdotes personnelles⁴, en organisant des rassemblements, des concerts de soutien, en publiant des fanzines, en partageant leurs goûts musicaux ou artistiques, en confrontant leurs idées, ou en relayant des appels à se mobiliser pour telle ou telle manifestation ou action de lutte. Comme les acteurs de la scène punk des origines puis de l'épopée des squats, ces néoruraux punks s'efforcent ainsi d'entretenir tout un maillage de solidarités, un ensemble de modalités d'être-au-monde, une sorte d'espace commun capable de garantir et de renforcer l'autonomie de leurs pratiques et de leurs représentations face au reste de la société.

1. Rubrique « About Us », sur le site de *Country Grind Quarterly* (www.countrygrindquarterly.com/about-us/).

2. Un autre indicateur serait le rattachement déclaré de punks au réseau étatsunien de Community-Supported Agriculture (CSA). Né dans les années 1980, le CSA est un réseau de communautés agricoles autosuffisantes dont l'organisation et les pratiques paysannes renvoient aux idées de Rudolf Steiner (biodynamie, enracinement local, structure coopérative, collaboration entre producteurs et destinataires des produits). Les fermes membres du réseau, dont le fonctionnement rappelle celui du réseau français des Amap, sont au nombre de 13 000 aux États-Unis, dont une grosse majorité a abandonné les principes initiaux pour se tourner vers un mode de fonctionnement commercial. Un certain nombre de structures y sont cependant restées fidèles. Les activités du CSA sont évoquées sur les sites Punk Rock Permaculture, Punk Rock Garden et bien d'autres. Certains de ses usagers se déclarent eux-mêmes punks, à l'instar de Joe, membre du groupe Eddy Ate Dynamite (voir joescoffefix.blogspot.fr/2015/06/community-supported-agriculture-csa-and.html). Un petit guide de conseils à l'usage des punks recommande l'adhésion au réseau (Daniel Makagon *Underground. The Subterranean Culture of Punk Show Houses*, Portland, Elly Blue Publishing, 2015, p. 33), et des amateurs de punk y sont eux-mêmes engagés, comme le montre ce concert donné lors d'un Talent Show par des « fermiers CSA » (www.hideoutchicago.com/event/779491-farmer-talent-show-chicago/).

3. Cité dans Aaron Carnes, « Blackbird Raum. Santa Cruz Radicals », *art. cit.*

4. Comme le montrent les diverses rubriques des sites qui prodiguent librement des conseils sur la pêche, l'élevage du bétail, la mycologie, les recettes de cuisine véganes, l'apiculture, etc., et relatent nombre d'expérimentations ratées et réussies, de tâtonnements, de découvertes...

Comme le postulait *The Country Grind Quarterly* lors de sa création, « l'objectif principal n'est pas de convaincre les punks de quitter les villes, mais de créer une culture et un réseau de punks ruraux »¹.

Cette dynamique trouve aussi une traduction dans le sentiment qu'exprimait Mars, en 2013, d'avoir accru, en vivant dans la forêt, son « degré d'émerveillement face à la beauté de la nature sauvage »². Elle fait écho à l'invitation à « se réensauvager » (« *rewild ourselves* »), que faisait à ses lecteurs la revue éco-anarchiste *Do or Die* dans son ultime numéro de 2002³.

Dans l'esprit des éditeurs de *Do or Die*, on l'a vu, cette idée de retour à la nature était indissociable d'un travail d'organisation collective pour maintenir une vigilance et une présence constantes sur le terrain des luttes. Pour eux, « le déchaînement [de] moments (r)évolutionnaires révélateurs » devait rester « au cœur de leur action »⁴. Or la notion de réensauvagement avait été reprise aux États-Unis, en 2004, par la très influente revue de la côté ouest *Green Anarchy*. Mais, dans la lignée du théoricien de l'anarcho-primitivisme John Zerzan, le « *rewilding* » prôné par *Green Anarchy* revêtait un sens beaucoup plus littéral⁵. Il s'agissait ni plus ni moins d'une incitation à rompre les amarres avec la société industrielle et toutes ses formes de « domestication », et de se

1. Rubrique « About Us » déjà citée, sur le site de *Country Grind Quarterly*.

2. Cité dans Aaron Carnes, « Blackbird Raum. Santa Cruz Radicals », *art. cit.*

3. *Do or Die*, « Down with the Empire! Up with the Spring! », *art. cit.* Voici comment les auteurs l'entendaient : « Quitter les lumières de la ville et rejoindre les étoiles. Écouter les ténèbres et voir le bruit de la nuit. Apprendre des techniques, allumer des feux. Découvrir les fruits de la nature. S'asseoir silencieusement dans un bois et attendre. Guider les enfants vers la joie vraie de la boue et des araignées. User la semelle de ses chaussures de marche, durcir la semelle de ses pieds. Se mettre à poil au soleil et dans la neige. Préparer un gros sac à dos avec tout le nécessaire pour un week-end de camping, puis le laisser sur le lit et sortir. Nourrir les jeunes pousses, planter le printemps. Improviser des abris, manier vivement le couteau. Ne pas aller au travail – baiser dans les bois ».

4. *Ibid.*

5. Voir G. Anarchy et W. Collective, « Rewilding. A Primer for a Balanced Existence within the Ruins of Civilization », *Green Anarchy*, n° 16, 2004. Le titre peut se traduire ainsi : « Réensauvagement. Un manuel pour une existence équilibrée dans les ruines de la civilisation ». Sur la place de l'anarcho-primitivisme et l'influence d'un John Zerzan dans les milieux écopunks, voir aussi *supra*, Primitivisme post-apocalyptique ou société conviviale, p. 86-91.

préparer à son effondrement inévitable en adoptant le mode de vie supposé des sociétés humaines préagricoles. Outre qu'une telle démarche millénariste ne peut véritablement concerner qu'une petite minorité d'individus particulièrement motivés, elle n'évite pas l'écueil rencontré avant elles par les hippies : en privilégiant les stratégies personnelles de fuite et en décrétant la « fin de la civilisation » comme une issue fatale inhérente à son organisation interne, l'injonction de *Green Anarchy* semble ne pouvoir se traduire que par une dépolitisation du « retour à la terre ». En témoin engagé et lucide des luttes des années 2000 et de leur répression par le gouvernement étatsunien (la « peur verte »), CPN adresse une critique assez similaire à une frange importante des éco-anarchistes contemporains :

Le mouvement des activistes environnementaux dans ce pays est passé en dix ans de quelque chose qui commençait à constituer une réelle menace pour les industries destructrices à quelque chose de presque inexistant [...]. Au sein des mouvements de résistance, la répression tend souvent à entraîner un retour à la spiritualité. Après la peur rouge, beaucoup de gens à gauche se sont tournés vers Wilhelm Reich. Après que les années 1960 se sont effondrées, tout le monde s'est mis en quête de gourous. Après la peur verte, les gens se sont retrouvés dans l'éco-nihilisme du black métal, le paganisme et les thérapies de « réensauvagement »¹.

De même que cette tendance à la dépolitisation de la question écologique est présente au sein de la mouvance éco-anarchiste étatsunienne en général², on peut sans doute en observer des manifestations parmi les néoruraux punks. C'est par exemple ce que suggèrent la quasi-absence de contenus politiques et la récurrence du thème du « survivalisme » dans les rubriques du site Punk Rock Homesteading. S'il est impossible d'en évaluer l'importance, il est cependant loisible d'en trouver une contrepartie

1. Hearth Music « The Anarchist Folk Ideals of Blackbird Raum », No Depression, 13 février 2014 (consultable sur nodepression.com/article/anarchist-folk-ideals-blackbird-raum).

2. Voir Sean Parson, « At War with Civilization : Green Anarchism and the Newest Social Movements », All Academic, 2012 (consultable sur [citation.allacademic.com//meta/p_mla_apa_research_citation/2/8/0/2/3/pages280231p280231-16.php](http://citation.allacademic.com/meta/p_mla_apa_research_citation/2/8/0/2/3/pages280231p280231-16.php)).

directe dans le rôle que jouent au même moment dans ces réseaux certaines conceptions éthiques, sociales et, d'une certaine manière, pour paraphraser *Do or Die*, « (r)évolutionnaires » du rapport à la nature. Ici, l'exemple de la place de la permaculture dans le développement du néoruralisme écopunk est particulièrement éclairant.

Permapunks : faire communauté

« sur, pour et en défense de la terre »¹

Le terme de « permaculture » renvoie aux réflexions d'agronomes étatsuniens du début du XIX^e siècle sur la « fertilité naturelle » de la terre et la possibilité, par son entretien, de mettre en œuvre une « agriculture permanente » (*permanent agriculture*). Le mot-valise qui en découle apparaît pour la première fois sous la plume des Australiens Bill Mollison et David Holmgren, dans un ouvrage paru en 1978, et traduit en français (en 1986) sous le titre *Permaculture 1. Une agriculture pérenne pour l'autosuffisance et les exploitations de toutes tailles*. Au cours des années 1980, Mollison et Holmgren s'efforcent de diffuser leurs thèses en les mettant en application sur de très nombreux sites et en formant quelques centaines d'étudiants. Toutefois, l'idée elle-même ne commence à faire son chemin auprès d'un public plus large qu'à partir de 1991, notamment grâce à un documentaire de la chaîne étatsunienne ABC intitulé *The Global Gardener*.

Sans entrer ici dans les nuances philosophiques qui sous-tendent les différentes pratiques de la permaculture, notons qu'il en existe deux grandes acceptions : l'une se rapporte à la *conception* de « systèmes agricoles » dotés des caractéristiques des écosystèmes naturels (diversité, stabilité, résilience) et à leur gestion harmonieuse par l'humain ; la seconde, sans s'opposer à la précédente, déduit des interactions au sein des écosystèmes naturels

1. L'expression entre guillemets est empruntée à l'article de *Do or Die*, « Down with the Empire ! Up with the Spring ! », *art. cit.*

un certain nombre de principes de fonctionnement applicables à tous types de systèmes humains (agricoles ou non), qui peuvent ainsi être réorganisés de façon plus équilibrés. C'est dans cette seconde acception plus holistique, aussi appelée « permaculture de design », que vont se reconnaître un grand nombre d'écopunks, qui en percevront aussitôt les potentialités subversives à l'égard des logiques économiques et sociales dominantes¹.

En la matière, Graham Burnett est un pionnier. Dès 1977, à peine sorti du lycée, il s'immerge dans la culture anarcho-punk britannique, à Southend-on-Sea, ville balnéaire de l'Essex située à 65 kilomètres du centre de Londres. Amateur de groupes comme Crass (qui « a eu une énorme influence sur ma vie et sur ma réflexion »²), Chumbawamba, Conflict, The Electro Hippies, The Ex, Antisect, il est aussi actif, à partir des années 1980, dans les mouvements contestataires : contre le racisme, pour le désarmement nucléaire, la libération animale (il participe à des sabotages de chasses), le véganisme, contre les projets autoroutiers du gouvernement Thatcher, etc. En 1989, en bon adepte du DIY, il fait paraître son premier fanzine portant sur des questions de jardinage, *Make Compost Not War!* (« Faites du compost, pas la guerre ! »)³, où il raconte en dessins la vie d'une famille punk (la sienne) cultivant son potager végétal biologique.

En 1994, il découvre la notion de permaculture à travers le livre *The Permaculture Garden*, de Graham Bell. L'année suivante, il décide de suivre à Londres un cours d'introduction à la permaculture suivi d'un diplôme de design permaculturel. Cette

1. L'incompatibilité entre les dimensions sociales, écologiques et économiques de la permaculture et les principes de fonctionnement du néolibéralisme est même reconnue du bout des lèvres par les tenants de la permaculture traditionnelle, héritiers de Mollison et Holmgren. Voir Oyvind Holmstad, « Anti-Pattern Capitalism », *PermacultureNews*, 25 novembre 2010 (consultable sur permaculturenews.org/2010/11/25/anti-pattern-capitalism/).

2. À l'occasion d'un concert donné par Steve Ignorant en 2014, Graham Burnett consacre deux articles sur son site au rôle joué « depuis trente-six ans » par Crass dans sa vie (voir « A Slice of Life », sur www.spiralseed.co.uk/grahamwp/?p=558 ; la citation ci-dessus est extraite de la deuxième partie).

3. Voir Graham Burnett, « *Make Compost Not War!* and "Our Allotment" », 31 mai 2016 (consultable sur www.spiralseed.co.uk/grahamwp/).

formation, de son propre aveu, l'ouvre « à une toute autre façon de voir le monde »¹, et, après quelques années d'expérimentation pratique, il décide de partager ses connaissances nouvellement acquises en écrivant, en 2001, un ouvrage de vulgarisation et en créant une structure pour l'éditer et le diffuser. Le livre, *Permaculture. A Beginner's Guide*, contient, dit Graham Burnett, « assez d'informations [sur la permaculture] pour donner une première vue d'ensemble de son éthique visant à composer avec la nature en vue d'une action positive, tout en reflétant ma propre approche urbaine/végane/DIY du sujet ». L'ouvrage touche rapidement un large public² et contribue, par le style et la personnalité de son auteur, à la sensibilisation de nombreux punks proches de l'écologie, du véganisme et des questions d'autonomie alimentaire. Quant à la structure destinée à le porter, Spiralseed, outre la poursuite de son activité d'édition³, elle se lance dans la promotion tous azimuts de la permaculture en proposant des cours, des ateliers et même une formation dans les domaines de la « Permaculture végétale » et de la « Transformation communautaire active dans nos quartiers ». Burnett précise :

L'échelle et l'étendue de nos activités se sont accrues, mais nous pensons être restés fidèles à notre éthique « végétale, punk, permaculture » originelle. Cela signifie que nous défendons des modes de vie attentifs à nos semblables humains et aux citoyens de la Terre non humains, que nous croyons toujours fermement à l'esprit DIY (ou mieux *do-it-with-others* – DIWO), et que nous souscrivons plus que jamais aux valeurs centrales de souci de la terre, de souci des gens et de juste partage.

Graham Burnett est, on le voit, un remarquable exemple, dans le registre de la permaculture, des affinités entre culture punk et

1. Graham Burnett, « About Spiralseed » (spiralseed.co.uk/about/). Sauf indication contraire, les citations suivantes de Burnett proviennent de ce texte.

2. Il en est aujourd'hui à sa troisième édition. Il a été traduit en français en 2013 sous le titre *La permaculture. Une brève introduction* (Écosociété).

3. Plusieurs autres ouvrages y sont publiés dont, en 2014, *The Vegan Cookbook of Permaculture*, un livre de cuisine végétale « plein de recettes saines, d'agriculture végétale, de jardinage de forêt et de vie respectueuse de l'écologie », nouvel ouvrage à succès de Graham Burnett.

souci de la terre. Il en est aussi un des principaux passeurs auprès des écopunks. Ainsi, à partir de 2001, année de création de Spiralseed, il anime plusieurs ateliers par an consacrés notamment à la « permaculture de libération » à Dial House, la « maison de Crass ». Cette collaboration, toujours vivace, a contribué à la formation de centaines de personnes proches de l'univers de Penny Rimbaud et Gee Vaucher. Même un vétéran de la scène anarcho-punk londonienne comme Sid Ation, fondateur en 1979 et batteur de Rubella Ballet, puis de Flux of Pink Indians, finit par s'y mettre, en 2009¹. L'influence de Burnett s'étend d'ailleurs jusqu'aux milieux punks d'outre-Atlantique, comme en témoigne la présence parmi les partenaires de Spiralseed de William Faith et Geoff Bruce, tout deux membres du groupe anarcho-punk de Los Angeles, Anima Mundi, qui pratique et promeut, depuis 2005, la permaculture sur la côte ouest des États-Unis².

Car le phénomène est loin de se limiter aux îles britanniques. On a déjà mentionné Evan Schoepke, jeune fondateur en 2008, dans l'État de Washington, du site internet Punk Rock Permaculture. Si Schoepke connaît sans aucun doute les travaux de Graham Burnett, c'est par l'intermédiaire de Bill Mollison et de son Institut de permaculture qu'il s'est formé. Il n'en est pas moins convaincu des liens entre permaculture et éthique punk, qu'il définit à peu près dans les mêmes termes que Burnett :

Il y a beaucoup, beaucoup de recoupements entre la culture punk et la permaculture [...]. Mais une des raisons pour lesquelles j'ai appelé ce site Punk Rock Permaculture est que je voulais simplement montrer que la permaculture n'est plus seulement pour les hippies et les gens dotés de ressources matérielles, c'est pour tous ceux qui ont une attitude DIY (do-it-yourself) ou DIO (*do-it-ourselves*) ; et les punks en particulier ont toujours adopté cette attitude.

1. Voir cette étonnante vidéo dans laquelle Sid Ation explique qu'il a décidé de dépaver le jardinet de sa petite maison de banlieue pour y planter fruits et légumes en suivant les conseils de Graham Burnett (« Sid's Punk Permaculture Garden » – consultable sur www.youtube.com/watch?v=iKTvpsXokA).

2. Voir la rubrique « Partners » sur le site de Graham Burnett (consultable sur www.spiralseed.co.uk/grahamwp/?page_id=27)

Le site qu'il anime depuis sa ville natale d'Olympia montre un jeune activiste voué à la diffusion de la permaculture et de ses potentialités de transformation sociale. On y trouve une mine d'informations sur ses multiples applications depuis la « mycologie radicale » jusqu'à l'usage du design permaculturel pour reconfigurer les espaces urbains. Schoepke propose aussi de nombreux liens vers des collectifs maraîchers ou végans souvent explicitement inscrits dans la mouvance punk (Punk Rawk Labs, Post Punk Kitchen, Punk Rock Gardens, Garden Punks...), ainsi que des articles et des enquêtes de terrain, comme celle menée en 2010 sur le rôle de la permaculture dans la réparation du tissu urbain sinistré de Detroit¹.

Punk Rock Permaculture apparaît ainsi comme la partie émergée d'un iceberg « permapunk » dont il serait à coup sûr instructif d'étudier les contours. En parcourant la Toile, on découvre de nombreuses manifestations de ce mariage a priori surprenant entre la contre-culture punk actuelle et la pratique exigeante de la permaculture. Tel ce collectif anarcho-punk de Baltimore qui s'empare en 2010 d'un jardin communautaire des abords de la ville pour y produire et distribuer des légumes, tout en publiant un fanzine, *Pile Theory*, pour diffuser ses idées en la matière. Tel encore ce petit groupe hardcore punk de Rancho Cucamonga en Californie, Detective Children, qui met en ligne sur son site internet un journal détaillant la conception de son jardin permaculturel DIY². Et à Boston, depuis 2012, Permaculture est même le nom d'un groupe de la scène punk locale³ !

La liste pourrait être poursuivie à l'envie. On se contentera d'y ajouter deux exemples qui montrent que la perméabilité de la scène punk à la permaculture ne se limite pas au monde anglo-saxon. Le premier est situé de l'autre côté de la frontière sud des

1. Gaiapunk, « Can Permaculture Save Detroit? », 11 janvier 2010 (consultable sur punkrockpermaculture.wordpress.com/2010/01/11/can-permaculture-save-detroit/).

2. Voir « Punk Not for Profit! DIY Permaculture Gardening » (consultable sur punknotprofitsocial.blogspot.fr/2010/04/punk-not-profit-diy-permaculture.html).

3. Voir « Check It : Permaculture (New Boston Diy Punk Demos Part 5/5) », Boston Hassle, 2012 (consultable sur bostonhassle.com/check-it-permaculturenew-boston-diy-punk-demos-part-5of-5/).

États-Unis, dans les zones reléguées de la périphérie de Mexico. Là-bas, le collectif PermaculturePunks, un groupe rattaché à l'organisation écologiste Tierra Viva, s'emploie, depuis 2003, à restaurer un environnement urbain et un tissu social dévastés. Le collectif, composé de musiciens et d'activistes locaux tous inscrits dans la culture du DIY, a commencé par installer des petits potagers en permaculture dans son quartier, retraiter les eaux des égouts et restaurer l'habitat, puis, peu à peu, par transmettre aux quartiers alentours les fruits de son apprentissage¹. Le groupe s'est ensuite disséminé pour aller poursuivre son travail social dans d'autres parties du pays². S'il n'est pas certain qu'il soit relié à cette expérience séminale, le projet mené depuis 2011, toujours dans les environs de Mexico, par la Comunidad Ecopunk atteste de la continuité du lien entre permaculture et culture punk³ au Mexique.

Le second exemple nous emmène en Indonésie. Le fait est peu connu, mais l'Indonésie abrite l'une des plus importantes scènes punks underground du monde, qui a aussi été, dans les années 1990, l'une des principales forces de résistance à la dictature de Suharto. Elle constitue aujourd'hui un puissant courant contestataire (du néolibéralisme ou de l'emprise de la religion), dans la droite ligne de la mouvance anarcho-punk⁴. En Indonésie, sur l'île de Bali, un

1. La chaîne PBS a réalisé en 2003 pour la série *Global Tribe* un petit documentaire sur ce collectif, intitulé *Eco-Punks: A Model of Sustainability, Mexico City, Mexico*, dont on peut encore voir un extrait à cette adresse : archive.org/details/CreativeVisionsGlobalTribeMexicoEcoPunks.

2. On retrouve une mention de cette expérience sur la page Facebook Peace Punk qui a reposté la vidéo citée dans la note précédente en juillet 2015. Sous ce post, on trouve deux commentaires particulièrement instructifs. Le premier est de William Faith, membre du groupe punk « permaculturiste » Anima Mundi, qui confesse s'être engagé dans la voie de la permaculture après avoir découvert ce documentaire. Le second est de Raul Salas Navarro, apparemment membre du collectif PermaculturePunks, qui évoque l'essaimage du groupe d'origine (voir www.facebook.com/oceanayoga/videos/10154196430909152/).

3. Sur leur petit blog, Comunidad Ecopunk explique l'intention qui préside à leur activité : « Nous pratiquons la permaculture dans la mesure de nos moyens ; nous nous basons sur l'idée d'autonomie, d'horizontalité et de soutien mutuel, poursuivant la voie ouverte par des organisations antérieures aujourd'hui disparues ; avec celles qui ont pris leur suite, nous partageons aujourd'hui plusieurs chantiers et projets » (voir « El proyecto », Comunidad Ecopunk, 21 mai 2012 – consultable sur comunidadecopunk.punksmedia.org/?page_id=2).

4. Voir par exemple Karli Kk Munn, « Indonesia's Radical Underground Punk Scene », abc.

des groupes punks les plus célèbres du pays, Navicula, est engagé depuis plusieurs années dans les combats pour la défense de la nature et des populations humaines et non humaines (l'orang-outan, le tigre de Sumatra, mais aussi les forêts et les nombreux cours d'eau). Le groupe s'est notamment illustré entre 2012 et 2014 par sa lutte victorieuse contre la multinationale de l'agroalimentaire Wilmar, impliquée dans l'exploitation destructrice des palmiers à huile de l'île. Cet activisme radical a contribué, avec celui d'autres groupes comme Superman is Dead, à faire de la scène punk d'une île dévastée par le tourisme et l'industrie l'une des plus virulentes d'Indonésie sur les questions écologiques. Or, dans la continuité de cette action, Navicula s'emploie à la consolidation et la conscientisation de sa communauté villageoise, en animant localement de très nombreux ateliers sur des sujets aussi divers que la conservation des graines, l'agriculture biologique en milieu urbain, le recyclage, le journalisme citoyen. Le tout articulé autour des principes de la permaculture. Les deux principaux membres du groupe ont d'ailleurs participé à la rédaction et à la publication d'un ouvrage collectif intitulé *A Ressource Book for Permaculture. Solutions for a Sustainable Lifestyle*¹.

Tout indique que si les écopunks se sont emparés aussi largement des principes de la permaculture, c'est d'abord parce qu'ils ont senti qu'elle pouvait être un levier de leur engagement politique et social. Au reproche souvent adressé à ses partisans que la permaculture serait, au pire, une pratique réservée à une élite de privilégiés « qui pensent que leur expérience est universelle », au mieux, une simple tentative « de bâtir un nouveau modèle qui rendra le modèle existant obsolète », Graham Burnett répond :

net, 28 novembre 2014 (consultable sur www.abc.net.au/radional/programs/360/indonesias-radical-underground-punk-scene/5919506).

Karli Kk Munn

1. Publié en 2006 par IDEP Foundation (consultable sur library.uniteddiversity.coop/Permaculture/Permaculture_Reference_Book.pdf). Pour une présentation de Navicula, voir Jed Smith, « How Bali Punks Navicula Took on the Palm Oil Industry », *The Guardian*, 25 avril 2014 (consultable sur www.theguardian.com/music/australia-culture-blog/2014/apr/25/how-bali-punks-navicula-took-on-the-palm-oil-industry).

La permaculture, en tant que concept, met à l'épreuve les fondements des sociétés industrielles civilisées modernes par le simple fait qu'elle est fondée sur la conscience des limites écologiques et sur la promotion de principes éthiques fondamentaux tels que le souci des gens, le souci de la terre et la redistribution des excédents. [...] Si on veut vraiment reconfigurer [*re-design*] nos vies dans un but de liberté et de respect de la terre, il faut en finir avec le déni et saisir les racines de la situation actuelle. La permaculture n'est qu'une question de relations ; il nous faut donc concevoir [*design*] consciemment des relations débarrassées de la domination. Telles sont les prémisses de la permaculture de libération¹.

L'alliance des écopunks avec la permaculture a sans doute été grandement facilitée par sa complémentarité presque évidente tant avec l'éthique végane et le régime alimentaire qui en découle qu'avec les principes du DIY et la prédilection pour les formes technologiques rudimentaires et non invasives qui en sont le corollaire. Suivant la perspective dessinée par Burnett, cette alliance est une illustration de plus de la faculté de la contre-culture punk à identifier précocement les logiques susceptibles de renforcer son autonomie et la capacité d'agir de ses militants dans une perspective de transformation sociale. Elle témoigne aussi de leur volonté rarement démentie de contribuer à la propagation de ces logiques émancipatrices, en jouant à la fois sur l'exemplarité de leur propre engagement et sur la propension, inhérente à l'éthique DIY, à promouvoir, partager et encourager leur réappropriation par d'autres. Chemin faisant, les punks se font les artisans de dynamiques qui participent à la consolidation de communautés d'actions et de représentations susceptibles de garantir la continuité de cet engagement.

Il ne viendrait pas à l'esprit de la plupart des écopunks, pour qui le refus de l'autorité est une valeur centrale, de se considérer comme une avant-garde. Ils n'en ont pas moins été, tant sur scène et dans leurs textes que par leur détermination à s'y opposer

directement sur le terrain, à la pointe de la contestation lorsque les effets destructeurs du capitalisme néolibéral ont été palpables. De même, ils se sont acharnés, à travers le mouvement des squats puis de son prolongement immédiat, celui de l'autosuffisance dans le domaine alimentaire, à bâtir des espaces autonomes dans lesquels ils pouvaient mettre en œuvre et perpétuer des modes d'existence conformes à leur vision de la société et de ses relations avec le monde naturel. Ils ont ainsi joué un rôle déterminant dans la fabrication de structures collectives capables de maintenir vivante une dynamique contestataire qui ne cesse depuis de se réinventer. En ce sens, ils font partie des principaux porte-voix d'une écologie radicale dont les manifestations, aujourd'hui, ne manquent pas.

1. Graham Burnett et Nicole Vosper, « What Is "Liberation Permaculture" », *Permaculture*, 25 août 2015 (consultable sur www.permaculture.co.uk/articles/what-liberation-permaculture).

ÉPILOGUE

« *Les plus beaux livres de notre vie n'ont pas encore été écrits* ».

Defiance, Ohio

En juin 2014, Ron Grimaldi, personnalité de la scène hardcore punk newyorkaise, ancien batteur de Kill Your Idols, puis chanteur de Deathcycle, s'interrogeait :

La scène punk devrait être bien plus politisée qu'elle ne l'est à l'heure actuelle. Autrefois, les engagements politiques étaient parfois un peu naïfs. Mais au moins témoignaient-ils d'un certain degré de conscience et de vraies préoccupations. Lors des concerts, tu trouvais toujours des *flyers*, des fanzines, des groupes qui soulevaient des problèmes sociopolitiques entre deux chansons. À quoi il faut ajouter que les punks se rendaient en nombre aux manifestations. D'une certaine manière, j'ai toujours eu le sentiment qu'ils étaient plus conscients et plus engagés que les autres. Aujourd'hui, alors que le monde est cent fois plus dévasté qu'autrefois, les punks (ici, aux États-Unis) semblent n'en avoir plus rien à battre – c'est pathétique. Au cours des années 1990 les nouvelles technologies de l'information et de la communication se sont imposées partout. Mais merde ! Regarde dans quel état se trouve le monde aujourd'hui. Comment ne pas être profondément ulcéré par ce monde ? Les punks n'ont plus rien à dire sur la situation économique, les drones, l'eau, la propriété, les banques, les OGM... [...] Plus jeune, je ne pouvais discuter de sujets controversés qu'avec d'autres punks. Aujourd'hui, c'est malheureusement l'inverse. Je me demande bien où est passée la rébellion punk ?¹.

1. Cité dans Amelia ANOK4U2, « Create to Destroy ! Ron Grimaldi of Deathcycle on Punk Activism », *Maximumrocknroll*, 26 juin 2014 (consultable sur [Maximumrocknroll](http://Maximumrocknroll.com)).

À cette question inquiète, l'historien Brock Ruggles semble avoir apporté quelques éléments de réponse dans un livre paru six ans plus tôt. Revenant brièvement sur l'événement fondateur qu'a été pour toute une génération de militants altermondialistes le sommet de l'Organisation mondiale du commerce de Seattle, en novembre 1999, Ruggles note que « les punks n'ont joué qu'un petit rôle dans les manifestations ». Il ajoute cependant aussitôt :

Mais les positions politiques anticapitalistes et en faveur de la démocratie qu'ils défendaient depuis vingt ans retentirent au sein d'une large coalition face au pouvoir grandissant des entreprises multinationales. [...] Dès la fin du xx^e siècle, les positions politiques punks ont trouvé des traductions non seulement au sein du mouvement antimondialiste, mais aussi dans les mouvements en faveur de l'environnement, de la paix et de la relocalisation de l'économie¹.

Notons tout d'abord que si les punks n'y étaient sans doute pas venus en force, la forme empruntée par les manifestations de la « bataille de Seattle » (occupation et blocage d'un centre de pouvoir de l'économie mondiale, dimension festive et même carnavalesque de l'événement², action déterminée des activistes et confrontation directe avec les forces de l'ordre...) renouait à bien des égards avec celle des premières grandes mobilisations punks des années 1980-1990, comme Stop The City ou Reclaim the Streets. Ce que suggère la remarque de Brock Ruggles, c'est que, s'il n'y a pas occupé une position de premier plan, le mouvement punk a néanmoins été, tout au long des années 1990, l'un des vecteurs essentiels des représentations et des modalités d'action qui ont permis la mobilisation de Seattle.

com/create-to-destroy-ron-grimaldi/.

1. Brock Ruggles, *Not So Quiet on the Western Front. Punk Politics During the Conservative Ascendancy of the United States, 1980-2000*, Tempe, Arizona State University, 2008, p. 256-257.

2. De nombreux manifestants étaient venus déguisés, et des concerts de soutien s'y sont tenus, en présence de membres de la scène grunge locale (Nirvana, Soundgarden), mais aussi de groupes historiques de la scène anarcho-punk étatsunienne comme Dead Kennedys ou D.O.A. (voir Gil Kaufman, « Krist Novoselic, Jello Biafra, Kim Thayil Protest WTO With Punk Assault », MTVNews, 3 décembre 1999 (consultable sur www.mtv.com/news/520392/krist-novoselic-jello-biafra-kim-thayil-protest-wto-with-punk-assault/).

Tout montre en effet que la contre-culture punk exerce, depuis plus de trente ans, une influence considérable dans la diffusion des idées et des pratiques et dans l'effectivité d'une prise de conscience collective en matières politique et écologique. Sur un grand nombre de thèmes et de types de mobilisation, du véganisme à la permaculture, de la défense des animaux contre l'industrie agro-alimentaire à celle des espaces naturels face au saccage productiviste, de la création de zones autonomes temporaires urbaines à la recherche de l'autosuffisance collective en milieu rural, les punks ont su détecter ou inventer avant l'heure de nouvelles modalités de résistance à l'ordre néolibéral triomphant. Simultanément, ils ont tout mis en œuvre pour assurer à celles-ci la diffusion la plus large.

Certes, dans plus d'un cas (le renoncement à la viande, à la société de l'automobile...), cet activisme entraîne une frange de la scène punk dans la promotion de *styles de vie* qui, non seulement, ne menacent plus le statu quo, mais se révèlent parfaitement compatibles avec un ordre marchand qui fait de la « réalisation de soi » un pilier de sa reproduction. En ce sens, l'histoire du mouvement punk peut aussi être lue comme une histoire de l'étonnante capacité du néolibéralisme à absorber les dynamiques qui tentent de le défier. Mais parallèlement, chaque fois qu'une telle dissolution des « idées punks » dans la culture dominante s'est produite, un noyau dur d'artistes, d'intellectuels et de militants s'est reformé qui, en se référant à quelques-uns des principes fondateurs (rejet de toutes les formes de domination, recherche d'autonomie collective, élaboration et transmission d'un ensemble de savoirs et de pratiques permettant de l'atteindre), ont mis en garde contre la récupération et cherché aussitôt à identifier de nouvelles formes de résistance.

Les punks sont rarement les inventeurs et encore moins les propriétaires des idées qu'ils défendent. Mais en tant qu'expression collective particulière d'une sensibilité révolutionnaire plus large, ils se montrent précocement attentifs à toutes sortes d'idées nouvelles, qu'ils savent ensuite formuler dans des termes propres à en assurer, jusqu'à aujourd'hui, la circulation et l'appropriation

par des dizaines de milliers de jeunes gens. La scène musicale proprement dite a bien sûr joué en la matière un rôle prépondérant. Les membres du groupe punk anglais The Autonomads sont impliqués « dans nombre de luttes, que ce soit sur le terrain, avec des organisations comme l'association pour le sabotage de chasses, le mouvement des squats ou les manifestations contre l'austérité, où en donnant et en organisant de nombreux concerts de soutien pour un large éventail de campagnes et de luttes »¹. Iain, chanteur et guitariste du groupe, exprime on ne peut plus clairement ce que cet engagement doit au punk rock :

Je pense qu'il est juste de dire que nous avons tous été politisés, si on peut dire, par la musique – par des groupes comme Crass, Propagandhi et Subhumans, pour n'en citer que quelques-uns. Durant notre jeunesse, c'est quelque chose qui a rendu les idées radicales accessibles et assimilables².

Le cas de Iain et des membres des Autonomads est loin d'être isolé, comme le montre une enquête réalisée en 2009 par l'anthropologue Mark Pedelty auprès d'un groupe d'activistes environnementaux étatsuniens de tous âges. La première surprise dont fait état Pedelty au terme de son enquête est « à quel point la musique politique sert de substitut aux grands titres des journaux, particulièrement pour les jeunes auditeurs »³. Les réponses des enquêtés à la question portant sur le genre musical qui les a le plus influencés fournit au chercheur un second motif d'étonnement :

Pour avoir participé à de nombreuses manifestations et beaucoup de rassemblements où les spectacles et l'inspiration venaient de la musique folk, j'ai été surpris par les réponses à mon enquête. Les activistes de tous âges avaient tendance à citer des exemples issus du rock, et le punk rock en particulier exerçait une grande influence chez les moins de 50 ans⁴.

1. Chris Jarvis, « Maintain and Resist. An Interview With Iain of Autonomads », *The Norwich Radical*, 27 mars 2016 (consultable sur thenorwichradical.com/2016/03/27/maintain-and-resist-an-interview-with-iain-of-autonomads/).

2. Cité in *ibid.*

3. Mark Pedelty, *Ecomusicology. Rock, Folk, and the Environment*, *op. cit.*, p. 61.

4. *Ibid.*, p. 64.

Un tel résultat donne rétrospectivement raison à nombre de groupes punks qui, comme Oi Polloi, mettaient, dès les années 1980, leur public en garde contre le « lavage de cerveaux » de la presse dominante et lui rappelaient « qu'il y avait des alternatives sur la scène musicale ». L'histoire du mouvement punk depuis ses origines le montre clairement : celui-ci n'a pas seulement fourni une bande-son à la rébellion, il en a aussi été l'un des catalyseurs, en nourrissant de ses textes, de sa presse underground et dans ses multiples lieux de socialisation, l'imaginaire et le désir d'action de plusieurs générations. On en retrouve aujourd'hui la trace dans beaucoup d'organisations et de mobilisations portant sur des thèmes dont on a vu qu'ils sont au cœur de l'engagement écopunk – de la critique anticapitaliste radicale à la réappropriation collective des terres et des espaces naturels en passant par la mobilisation et l'action directe.

Crimethinc, par exemple, ce « collectif anarchiste décentralisé composé de nombreuses cellules agissant indépendamment pour un monde plus libre et plus joyeux »¹, est une émanation directe du fanzine *Inside Front*, « journal de punk hardcore et d'action anarchiste » fondé aux États-Unis au milieu des années 1990. Les différents collectifs anonymes qui composent Crimethinc sont actifs dans la publication de livres (*Days of War, Nights of Love*, paru en 2001, est l'un des plus connus), la production de disques, l'organisation de campagnes de lutte à grande échelle et, plus officieusement, dans la facilitation d'actes de sabotage ou d'hacktivisme. Partisan d'une « désertion » des institutions capitalistes, notamment par le refus du travail, Crimethinc mène aussi un important travail critique dont la revue philosophique *Harbinger* est l'un des principaux relais.

Sur le terrain des mobilisations, toutes celles qui visent à l'occupation de lieux symboliques du pouvoir économique ou politique présentent bien des traits communs avec les stratégies mises en œuvre par les punks anglais des années 1980 pour créer des espaces autonomes temporaires dans les centres urbains. Dans

1. Voir Crimethinc Ex-Worker's Collective (www.crimethinc.com/).

le « mouvement des places » lancé en Espagne et en Amérique du Nord en 2011, les punks ne sont d'ailleurs pas absents. Mais chose plus remarquable, ces mouvements, que leurs participants se disent punks ou non, sont le plus souvent parcourus de références à la culture punk. La présence et l'intervention musicale de membres d'Anti-Flag à Occupy Wall Street¹ ou des Blackbird Raum² à Occupy Seattle, à l'automne 2011, en sont un signe. Tout comme l'est le fait que de nombreux manifestants entonnent en cœur les textes du groupe punk basque La Polla Records lors de l'occupation de la Puerta del Sol, à Madrid, la même année³. Et même à Istanbul, « l'occupation de Gezi Park s'est transformée en festival non-stop. Elle est aussi devenue un incubateur de créativité do-it-yourself » et beaucoup, comme Ekin Sanaç, du duo électropunk stambouliote Kim Ki O, occupante de la première heure, ont vu dans ce qui se passait sur la place Taksim au printemps 2013, « du punk rock, littéralement »⁴.

Cela est vrai aussi de certains types de luttes contemporaines pour la terre. Il faut citer ici le réseau européen Reclaim the Fields. Créée en 2007, cette « nébuleuse » de « jeunes gens sans terre » engagés dans le combat pour la réappropriation des espaces cultivables s'inscrit explicitement dans la continuité des mouvements « *anti-road* » qui secouèrent l'Angleterre au début des années 1990, et dans lequel s'étaient engagés des milliers de punks. Voici la définition que l'organisation donne d'elle-même sur son site internet :

1. Voir Paul Aubin, « Anti-Flag perform for Occupy Wall Street Protestors », PunkNews.org, octobre 2011 (consultable sur www.punknews.org/article/44742/anti-flag-perform-for-occupy-wall-street-protestors). Voir aussi cette vidéo : www.youtube.com/watch?v=aszMhOKoVZI.

2. Voir Hearth Music, « The Anarchist Folk Ideals of Blackbird Raum », *art. cit.*

3. Voir Victor Lenore, « Evaristo "el de la Polla", el profeta punk del 15-M », *El Confidencial*, 15 mai 2016 (consultable sur www.elconfidencial.com/cultura/2016-05-15/evaristo-el-de-la-polla-el-profeta-punk-del-15-m_1199699/)

4. Voir « Taksim Square Protests Bring Hope to Turkish Musicians », *The Guardian*, 13 juin 2013 (consultable sur www.theguardian.com/world/2013/jun/13/taksim-square-protests-turkish-musicians). Certains groupes punks turcs se sont retrouvés sur la place Taksim. Voir par exemple ce clip et cette chanson du groupe de oi!, The Ayilar (www.youtube.com/watch?v=Lfmj9eECj-k).

Reclaim the Fields est une constellation de gens et de projets collectifs désireux de revenir à la terre et de reprendre le contrôle de la production alimentaire. Nous sommes déterminés à créer des alternatives au capitalisme à travers des initiatives et des lieux de production à petite échelle coopératifs, collectifs, autonomes et orientés vers la satisfaction des besoins réels, en mettant la théorie en pratique et en reliant les actions concrètes locales aux luttes globales¹.

Pour ces activistes, dont le premier but est de permettre l'accès à la terre de « tout un tas de jeunes gens en Europe qui veulent devenir paysans »², la pratique de l'occupation est première et décisive :

Occuper une terre, c'est à la fois lutter, mais aussi expérimenter et se projeter vers une installation future³.

Les membres du réseau sont actifs sur un grand nombre de terrains de résistances paysannes et dans l'organisation de toutes sortes de campagnes de sensibilisation sur le continent. La première action du collectif français fut le blocage, en 2009, de l'entrée de la Société d'aménagement foncier et d'établissement rural (Safer) du Languedoc-Roussillon, puis, l'année suivante, l'occupation de friches maraîchères, à Dijon, pour en faire un potager collectif dans le quartier de La Lentillères. Depuis, Reclaim the Fields a contribué à la mobilisation d'un millier de personnes armées de fourches pour défricher une parcelle d'un hectare sur la zad de Notre-Dame-des-Landes. Cela a donné naissance au lieu-dit « Le Sabot », où un collectif développe depuis une activité de maraîchage « pour nourrir – entre autres – les habitants de la zad ». Ils ont par la suite été à l'initiative de la réoccupation de la zad en novembre 2012, après l'échec de l'opération César.

Tentative de blocage d'un projet autoroutier à Avignon au printemps 2013, mobilisation dans la forêt des Chambarans pour lutter contre le projet de Center Park de Roybon, dans

1. Voir Reclaim the Fields, « About » (www.reclaimthefields.org/about).

2. Cité dans Ed Hamer, « Reclaim the Fields », *The Land*, n° 8, hiver 2009 (consultable sur www.thelandmagazine.org.uk/articles/reclaim-fields).

3. Mickael Correia, « Reclaim the Fields : "Renouer avec un imaginaire d'autonomie" », *CQFD*, n° 133, juin 2015 (consultable sur cqfd-journal.org/Reclaim-the-fields-%E2%80%89Renouer-avec).

l'Isère, en 2015, intervention « à Genève contre un projet de zone industrielle, à Vienne, en occupant des jardins urbains, en connexion avec des réseaux de soutien aux sans-papiers et avec des antifascistes »..., Reclaim the Fields multiplie sur le terrain des actions qui débouchent souvent sur des installations effectives, tout en s'efforçant de tisser des liens entre les différentes « étoiles » de leur « constellation », en organisant par exemple chaque année des rencontres européennes à Rosa Montana, en Roumanie, ou en créant Fourche et Champ libre, « un réseau d'une trentaine de fermes collectives, dans une sorte de compagnonnage pour se former, à la fois politiquement et concrètement, à la vie collective et aux pratiques agricoles ». Le retour à la terre tel que le conçoivent les membres de Reclaim the Fields ne doit pas être un retranchement de la société, mais au contraire un levier de sa transformation :

La paysannerie doit entrer en résonance avec les différents mouvements sociaux et s'intégrer dans une critique plus globale du capitalisme, de notre société de contrôle, des politiques gestionnaires à l'œuvre autant dans le milieu agricole que dans d'autres sphères sociales¹.

Réappropriation des terres cultivables, apprentissage collectif de savoir-faire agricole dans une relation intime avec la terre, volonté d'entretenir une communauté vivante et de « renouer avec un imaginaire d'autonomie », détermination à ne pas « rester cantonnés au champ agricole » en s'investissant dans des problématiques et des luttes tournées vers un changement social radical, le programme d'action de Reclaim the Fields entre singulièrement en résonance avec les propositions des éditeurs de *Do or Die*, en 2002, et, plus largement, avec la dynamique initiée par un certain nombre de collectifs punks depuis les années 1990.

Et que dire de la nébuleuse plus large – dans laquelle s'inscrit d'ailleurs Reclaim the Fields – engagée depuis une dizaine d'années, en France, dans les luttes contre la destruction des espaces naturels par ce qu'il est désormais convenu d'appeler « les grands projets inutiles et leur monde » ? La « constellation » de trajectoires qui

compose cette nébuleuse est née, dans la foulée du mouvement de lutte contre le contrat première embauche de 2006, d'une « désertion » : « un bien grand mot », mais un « point de départ » qui a mené un grand nombre de jeunes gens « dans des vies un peu plus imprévues, un peu moins droites que celles dont on [leur] faisait la publicité ». Petit à petit, un ensemble de communautés se sont établies un peu partout, d'abord dans des squats urbains, puis dans des zones plus rurales, dans une perspective de se dégager autant que possible de la dépendance à l'égard du travail salarié, de l'offre consumériste et, très vite, des circuits de production et de distribution de l'industrie agroalimentaire. Des centaines de jeunes révolutionnaires ont ainsi entrepris d'acquérir des savoir-faire tant dans le domaine de la construction que dans celui de l'agriculture et de la botanique, afin de bâtir des espaces collectifs autosuffisants capables de garantir la continuité de leurs pratiques.

Fait crucial, cependant, « ces pratiques qui s'énoncent ne sont pas abstraites du monde, ne se pensent jamais en dehors de celui-ci et tentent, par le temps qui est pris et les espaces géographiques dans lesquels elles se déploient, de se mettre en tension avec le réel et l'économie. En effleurant l'idée de former des kystes, qui, en se métastasant, empêcheraient la reconduction à l'infini du monde tel qu'il est »¹.

Les lieux autonomes épars qui forment cette constellation « radicale » s'ingénient à tisser entre eux toutes sortes de liens, à faire émerger des « imaginaires nouveaux qui inverseront peut-être le rapport de domination »². Ils se livrent à un travail critique de dévoilement des impasses de la « civilisation » et à une réflexion sur les conditions et les modalités de la résistance³, développent leurs propres médias d'information (fanzines, sites internet, radios, webtélévisés...), expérimentent des modes de coexistence et d'action

1. « La Mano Verda. Les mains dans la terre », in Collectif Mauvaise Troupe, *Constellations...*, *op. cit.*, p. 80.

2. Cosma Salé, *Chroniques de la zone libre. Des zad aux maquis : Fragments de l'imaginaire autonome*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2016, p. 137.

3. Dont les textes du Comité invisible ou du Collectif Mauvaise Troupe sont l'expression la plus visible.

1. Pour toutes ces informations et citations, voir *ibid.*

affranchis des hiérarchies, se mobilisent massivement quand la lutte l'exige. Dans les occupations de « zones à défendre », dans le blocage et le sabotage de chantiers, dans les manifestations de rues, et face à la répression de plus en plus féroce, ils font ainsi « le pari d'une puissance commune et renouvelée »¹.

Au sein de cette nébuleuse, des réseaux informels se construisent qui s'emploient à assurer la transmission et la mise en commun des savoir-faire et des ressources matérielles, qu'il s'agisse de « l'art de l'activisme », de la construction de l'habitat, du hacking militant, de l'organisation de fêtes, de cuisine végane, etc. C'est particulièrement sensible en ce qui concerne l'occupation et la mise en culture des terres, avec un réseau comme Reclaim the Fields, ou un collectif comme la r.O.n.c.e, fondé en 2013, qui se donne pour tâche de faire connaître les potentialités de la permaculture dans « l'expérimentation d'une vie postcapitaliste et de formes créatives de résistance »².

Les liens entre cet univers en devenir, cette constellation multiforme qui tente de s'inventer « en marchant », et la contre-culture punk sont parfois explicites. Dans les nombreux concerts de soutien aux territoires en lutte, on peut venir entendre des groupes de la scène punk francophone tels que Le Dernier calme, Les Ramoneurs de menhir, René Binamé, Mauvaise graine, Heyoka, Cop on Fire... Quelques-uns parmi ceux qui ont souhaité récemment évoquer leurs « histoires de rétifs, d'inadaptés »³ afin de faire pièce à l'« ordre des choses qui menace aujourd'hui de les ensevelir sous son implacable actualité » reconnaissent même explicitement leur dette envers le mouvement punk :

Nous avons grandi dans la contre-culture anarcho-punk, qui continuait à agiter le spectre d'un mouvement de jeunesse et de bouleversement du quotidien en musique, mais commençons à douter sérieusement que le punk rock puisse de nouveau représenter une

réelle menace pour l'ordre établi. Alors, ce qui nous fascinait de prime abord chez Reclaim the Streets, c'était précisément leur capacité à articuler fête et politique anticapitaliste post-situ et à être une bon dieu de menace¹.

Il ne s'agit pourtant pas de dire que cette jeunesse révolutionnaire serait le dernier avatar en date de l'épopée punk. Elle s'est engagée dans une dynamique qui implique l'invention de ses propres dispositifs et la construction d'un imaginaire commun original. Mais celle-ci ne procède évidemment pas de rien, et il serait malaisé de ne pas reconnaître, parmi les courants de pensées et d'action qui la traversent et l'inspirent plus ou moins directement, un grand nombre de traits caractéristiques de l'écologie radicale punk.

Au tournant des années 1980, une partie de la mouvance punk a su exprimer une colère et des aspirations dont l'histoire avait connu avant elle d'autres formulations, depuis le rejet du mythe du progrès et les expériences de retour à la « vie naturelle » des transcendentalistes jusqu'au Flower Power et aux communes rurales de la contre-culture hippie. En Angleterre, d'abord, puis très vite aux États-Unis, au moment où cette colère et ces aspirations se noyaient, sur le continent européen, dans la violence politique, elle en a donné une traduction dans les domaines artistique et politique qui leur ont fourni une incroyable caisse de résonance, frappant durablement les représentations de plusieurs générations d'activistes. Le mouvement éco-anarchiste anglo-saxon des années 1980-2000 en est directement issu, confirmant la mise en garde – « Punks Not Dead » – énoncée, sans trop de réflexion, dès 1981 par The Exploited². À regarder ce qui se passe du côté de la nébuleuse écoradicale contemporaine, on pourrait bien se convaincre aujourd'hui que si le punk est mort, son cadavre bouge encore.

1. Cosma Salé, *Chroniques de la zone libre...*, op. cit., p. 37.

2. Voir « La r.O.n.c.e accueille des personnes motivées », sur le blog d'Isabelle Fremeaux et John Jordan (lessentiersdelutopie.wordpress.com/2013/03/27/la-r-o-n-c-e-accueille-des-personnes-motivees/).

3. « Introduction », in Collectif Mauvaise Troupe, *Constellations...*, op. cit., p. 11.

1. « Street parties : Making Party a Threat Again », in *ibid.*, p. 170.

2. The Exploited avait enregistré l'album *Punks Not Dead*, en 1981, dans ce qui se voulait une réponse au « Punk is Dead » de Crass paru trois ans plus tôt.

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS*

- 2 Minutes of Hate 25
 2 Way Street 25
 7 Seconds 33
 924 Gilman Street 185
 Abbey (Edward) 71, 83-84, 157
 Abused (The) 33
 Action directe 166
 Against All Authority 101
 Against Me! 62
 Agent Orange 105
 AK Press 52
 Albon (Alan) 152, 167
 Alcott (Amos Bronson) 46
 Alfa Romeo 100
 Allen (Deek) 26-27
 Alternative 25
 Amebix 76
 American Automobile Association
 (AAA) 101
 American Broadcasting Company
 (ABC) 199
 American Vegan Society 54
 Amnesty International 40
 Amsden (Karen) 110
Anarchy 28
 Anders (Günther) 19, 66, 72-74, 79,
 94-95
 Andrade (Hugh d') 123
 Andrew Jackson Jihad 117
 Andy T 25
 Animal Defense League (ADL) 35
 Animal Liberation Front (ALF) 23-25,
 28, 30-31, 38, 47, 134, 167, 171-173
 Animal Rights Militia (ARM) 30
 Animals and Men 102
 Anima Mundi 195, 202
 Anti-Flag 39-42, 60, 214
 Anti-Heros 32
 Antischism 37
 Antisect 28, 76, 153, 200
 Anti-System 30, 51
 Aoki (Steve) 43
 APF Brigade (The) 25
 Apostles (The) 11, 122
 Appalachian Terror Unit 86, 135, 142,
 161
 Armée du Salut 133
 Asphalt Jungle 7
Assault with Intent to Free 28
 Assück 78
 A State of Mind 29
 Ateliers du 123 (Les) 117
 Ateliers du Chat perché (Les) 117
 Ation (Sid) 202
 Attrition Monkey 25
 Aus-Rotten 37, 159, 189
 Autonomads (The) 159, 212
 Autumn Poison 25
 Avengers (The) 98, 124
 Bad Brains 165
 Bad Religion 31, 41
 Ballrace 104
 Band Aid 68
 Band of Mercy 23
 Band (The) 187
 Banque mondiale 160
 Barclays Bank 26
 Bari (Judi) 171
Bark + Grass 61
 Barons (The) 111
 Beartrap 86
 Beck (Julian) 29
 Beefeater 32
 Bell (Graham) 200
 Béruriers noirs (Les) 8
 Bey (Hakim) 120
 Biaffra (Jello) 142
 Big Boys (The) 104-105
 Big D and the Kids Table 117
 Bijou 7

*Les noms et autres termes cités en notes de bas de page ne figurent pas dans l'index.

- Bike Punk* 111, 117, 120
Bike Punk Chronicles 113, 117, 120
 Bike Punk (company) 140
 Blackbird Raum 6, 141, 144, 151, 193-196, 214
 Black Cat Café 57
 Black Flag 31
 Black Label Bicycle Club 116-117
 Blake (William) 194
 Blatz 117
 Boca Fiesta 62
 Bold 33
 Bookchin (Murray) 27, 90, 151
 Bosch (Jérôme) 78
 Breedlove (Lynnee) 125
 British Petroleum (BP) 161
 Brother Inferior 78
 Bruce (Geoff) 202
 Buechner (Karl) 60
 Burger King 69
 Burnett (Graham) 200-202, 205-206
 Bush (George) 172
Bust 62
 Buzzcocks 98, 124
 Café Morgenrot 62
 Cake Maker to the Stars 61
 Cameron (James) 77
 Carfree 123
 Carlsson (Chris) 124, 126-127
 Carson (Rachel) 83, 151, 194
 CBGB 8, 188
 CBS (Columbia Broadcasting System) 10
 Center Park 215
 Chain of Strength 33
 Chaos UK 165
 Chaplin (Charlie) 78
 Charbonneau (Jean) 71
 Charlotte 140
 Cherney (Darryl) 171
 Chin Up Meriwether 195
 Choking Victim 189
 Chumbawamba 25-26, 32, 50-51, 68, 109-110, 143, 154, 193, 200
 Chunk 666 116-117
 Citizen Fish 173
 Clark (Dylan) 51
 Clash (The) 7, 9-10, 31, 124, 164
 Class War 152, 167
 Coalition to Abolish the Fur Trade (CAFT) 35
 Coca-cola 50-51, 159
 Cometbus 186-187
 Cometbus (Aaron) 186-187
 Comunidad Ecopunk 204
 Commute Clot 123
 Conflict 17, 21, 24-27, 30, 34, 48-49, 52, 58, 76, 134, 153, 165-167, 173, 200
 Converse 63
 Cook (Markus) 125
 Cool (Tré) 185
 Cop on Fire 218
 Coronado (Rod) 172-173
Country Grind Quarterly (The) 147, 195, 197
 CPN 144, 196, 198. *Voir aussi* Blackbird Raum
 Crackerbash 113
 Crass 10-11, 17, 24, 31, 45, 47-48, 50, 64, 68, 73-75, 77, 99, 107, 109, 122, 134, 137, 152, 155, 165, 167, 173, 182-184, 187, 193, 195, 200, 202, 212
 Crass Records 11
 Crimethinc 213
 Crimpshrine 184, 186
Crisispoint 52
 Cristo (Marcus) 152, 167
 Critical Mass 120, 123-127, 134, 140
 Cro-Mags (The) 110
 Cross (Richard) 144, 155
 Crucial Unit 113, 119
 C-Squat 188-190, 195
 Damned (The) 9, 28
 Dead Kennedys 17, 28, 31, 68, 124, 156, 162
 Dead Prez 43
 Dead Things 114
 Deathcycle 209
 Deathwish Inc. 35
 Defect Defect 63
 Defiance, Ohio 113, 194-195, 209
 Dernier calme (Le) 218
 Descartes (René) 21, 23, 36
 Desperate Bicycles (The) 98, 112, 134
 Detective Children 203
 Deviated Instinct 192
 Devine (Gary) 110
 De Vivre (Joy) 11
 Dial House 10, 47, 152, 183-184, 192, 202
 Dick (Philip K.) 77
 Dils (The) 124
 Dinshah (Hom Jay) 54
 Dirnt (Mike) 139
 Discharge 74, 77, 134
 District 7 39
 Divide & Conquer 113, 117, 119
 D.O.A. 31, 156-157
 Dominick (Brian A.) 58-59, 65-66, 69
Do or Die 177, 179-180, 197, 199, 216
 Dow Chemicles 161
 DSB 62
 Dubreuil (Catherine-Marie) 45, 145
 Duffield (Mick) 122, 152
 Dylan (Bob) 187
 Earth Crisis 36-37, 56, 60, 65, 82, 84-85, 163, 169
 Earth First! (EF!) 27, 83-86, 99-101, 122, 134, 163, 168-170
Earth First! Journal (EF!J) 86, 174
 Earth Liberation Front (ELF) 38, 83, 164, 170-172
Eco-Vegan 57
 Eiji 62
 Eisenhower (Dwight) 94
 Electric Circus (The) 188
 Electro Hippies (The) 200
 Ellul (Jacques) 71, 73, 79, 81, 238
 Emerson (Ralph Waldo) 46
 Exploited (The) 219
 Ex (The) 200
 Extreme Noise Terror 76
 Exxon 116
 Faction (The) 104-105
 Faith (William) 202
 Falafel House 62-63
 Fall Out Boy 40
 Fat Wreck Chords 39
 Fear 31
 Federal Bureau of Investigation (FBI) 169, 171-172
 Feuerbach (Ludwig) 45
 Fifteen 113, 184, 186
Fight Back 57
 Fillmore East (The) 188
 Filth 117
 Flux of Pink Indians 11, 27, 48-49, 153, 155, 157, 202
 Food Not Bombs 65, 67, 134
 Ford (Henry) 93
 Ford T 93
 Foreman (Dave) 27, 83, 169-170
 Foucault (Michel) 141
 Fourche et Champ libre 216
 Fraction armée rouge 166
 Francfort (École de) 152
 Francione (Gary) 61
 Freedom Riders 170
Free Society 28
 Fruitlands 47
 Furness (Zack) 111, 127
 Gandhi (Mohandas) 29
 Gang Green 105
 Gang of Four 124
 Garçons bouchers (Les) 8
 Garden Punks 203
 Gauck (Matt) 115
Gearhead 57

- Geldof (Bob) 68
 Germs (The) 31
 Geyrhalter (Nikolaus) 60
 Gibson (William) 77
 Good Charlotte 57
 Good Riddance 37, 39, 41, 57, 63
 Gorilla Biscuits 33
 Gorz (André) 90, 96
 Grateful Dead 124, 188
Green Anarchist 152, 167
Green Anarchy 197-198
 Green Day 139, 185
 Greenpeace 40
 Greyhound Lines 120
 Grimaldi (Ron) 209
Gusset 140
 Haenfler (Ross) 60
 Hagar the Womb 110
 Haggard (The) 113
 Hail Seizures 194-195
Harbinger 213
 Hatebreed 42
 Hawkind 192
HeartattaCk 28, 57
 Hellbastard 76, 192
 Hellion (Dwid) 35
 Hendrix (Jimmi) 188
 Hershey's 157
 Heyoka 218
 Hippycore Krew 52
 His Hero Is Gone 79, 81
 Holmgren (Holmgren) 199
 Horne (Barry) 30
 Hot Water Music 39
 Houston (Penelope) 98
 Huntingdon Life Science (HLS) 173
 Hunt (Richard) 152, 167
 Huxley (Aldous) 77
 Ignorant (Steve) 11, 45, 183
 I Killed the Prom Queen 139
 Ikra 86
 Illich (Ivan) 18, 89-91, 103
 Infa Riot 165
Inside Front 28, 57-58, 65, 69, 213
 Insted 28
 Instigators 25
 Institut national de la recherche
 agronomique (Inra) 145
 Integrity 33-35
International Anthem 11
 Irish Republican Army (IRA) 30
 Jasta (Jamey) 42
 Jefferson Airplanes 124
 Jerwood (Colin) 52
 Jett (Joan) 43
 JFA (Jodie Foster's Army) 104-105
 Jones (John) 109
 Joseph (John) 110
 Judge 33
 Kaczynski (Ted) 88
 Kanaan (Ramsey) 52
 Kant (Emmanuel) 95
 Keane (Mark) 30
 Kelly (Ned) 194
 Kentucky Fried Chicken (KFC) 52
 Kiedis (Anthony) 139
 Kill Your Idols 209
 Kim Ki O 214
 Kingdom of Sorrow 42
Kitchen Witch 61
 Kong (Kain) 185
 Lacuna Coil 43
 Ladytron 43
 Lamb of God 43
 Landbridge 86
 La Polla Records 214
 Led Zeppelin 188
 Leftöver Crack 189, 195
 Leone (Sergio) 119
 Leopold (Aldo) 83-84
 Libertine (Eve) 11
 Lickety Split All Girl Courier (The)
 126
 Livermore (Larry) 170, 184-186
 London Astoria 31
 London Greenpeace 121, 152
 Lookout! Records 170, 184-186
 Lookouts (The) 170, 184-185
Lookout (The) 185
 Lost Cherrees 25
 Louisiana Pacific Company 171
 L. Sids 125
 Ludd (Ned) 84
 Luers (Jeff) 172, 174
 Lyman (Kevin) 106
 Lyxzén (Dennis) 58
 MacKay (Ian) 32
 Madness 165
 M.A.K.E. 62
 Malouines (Guerre des) 74, 76, 134
 Manceron (Vanessa) 137
 Marcuse (Herbert) 72
 Mars 98, 141-142, 194, 197. *Voir*
 aussi Blackbird Raum
 Mauvaise graine 218
Maximumrocknroll 17, 26, 28, 57, 170,
 185
 McCartney (Paul) 43
 McDonald's 26, 49-50, 159
 McLaren (Malcom) 8, 182
 MDC 17, 31, 50, 54, 68, 134, 156-
 157, 160
 Megulon-5 116-117
Mercury Rising 125
 Meredith (America) 126
 Minor Threat 32
 Minutemen 31, 114
 Moby 43
 Modern Love 62
 Mollison (Bill) 199, 202
 Monson (Shaun) 60
 Morning Glory 189
 Morrissey 43
 Moskowitz (Isa Chandra) 62
 Most Precious Blood 39, 42
Mother Jones 160
 Mozart (Wolfgang Amadeus) 84
 Mr. T Experience (The) 184
Mudflap 117, 126
 Muir (John) 108, 177
 Mumford (Lewis) 72-74, 96
 Museum of Reclaimed Spaces 190
 Mutants (The) 124
 Mutoid Men 195
 Muttaqi (Sean) 33-36
 MxPx 41
 Nader (Ralph) 97-98
 Næss (Arne) 83
 Naturecore 32, 54-55
 Nausea 79-80, 134, 189
 Navicula 205
 Negazione 17
 Négresses vertes (Les) 8
 New Age Travellers 191
 Newkirk (Ingrid) 38
New Scientist 160
 New York Dolls (The) 8
New Yorker (The) 96
 Nirvana 106
 Nobacon (Danbert) 110
 No Commercial Value 189
 NOFX 39, 105
 Notre-Dame-des-Landes (Zad) 215
 Nuisance 184
 Oakes (Warren) 62, 102
 Occupy (Mouvement) 127, 214
 Oi Polloi 12, 26-27, 30, 32, 34, 57, 76,
 85-86, 99, 134, 154, 168, 213
 Old Skull 189
One Way Ticket to Cubesville 112, 118
 Operation Backfire 172
 Opération César 215
 Organisation mondiale du commerce
 (OMC) 210
 Orwell (George) 77
 Ott (Jeff) 186
 OX 57
 Oysterband 109
 Pacheco (Alex) 38
 Pagan Idols 110
 Palmer (N.A.) 11

- Papa Tofu* 61
 Parabellum 8
 Parc national de Redwood 170
 Passion Killers 25
 Pasties (The) 114
 Peace Convoy 191
 Pedelty (Mark) 212
 Pennywise 105
 Pepples Donuts Farm 62
 Pepsi-cola 66, 159
 Percy the Punk Rock Penguin 61
 Permaculture 203
 PermaculturePunks 204
 PETA 29, 38-43
 Peta2 39, 40-41, 43. *Voir aussi* PETA
Pile Theory 203
 Pinhead Gunpowder 114
 Pink Floyd 188
Planet Vega 61
 Plutarque 46
 Pogo Café 62
 Poison Girls (The) 11, 122, 152, 155, 165
 Political Asylum 52
 Porcher (Jocelyne) 145-146
Post Punk Kitchen 62, 203
 Potter (Will) 173
Profane Existence 28, 34, 57, 61, 170, 174
 Profane Existence Collective 158
 Propagandhi 36-37, 39, 41, 57, 101, 159, 212
 Public Discharge 165
 Public Enemy 43
Punk Planet 57, 113, 171, 185
 Punk Rawk Labs 203
 Punk Rock Gardens 203
 Punk Rock Homesteading 146, 195, 198
 Punk Rock Permaculture 202-203
 Pythagore 46
 Queers (The) 185
 Raid 33-35
 R.A.M.B.O. 119
 Ramones (The) 7, 31, 186
 Ramoneurs de menhir (Les) 218
 Rankin (Russ) 63-64, 69
 Ravachol 194
 Reagan (Ronald) 12, 31, 156
 Reagan Youth 17
 Reclaim the Fields 214-216, 218
 Reclaim the Streets (RTS) 100-101, 122-123, 126, 134, 155-156, 168, 210, 219
 Reclus (Élisée) 22, 27, 46, 108, 237
 Red Hot Chili Peppers 139
 Refill Records 112
 Refuge faunique national arctique 161
 Refused 58
 Regan (Tom) 23, 28, 54
 Reich (Wilhelm) 198
 René Binamé 218
 Revulsion 28
 Rimbaud (Penny) 10-11, 47, 74, 107, 109-110, 152, 163, 167, 183, 185, 202
Riot Grrrl 57
 Riot Squad (The) 165
Ripping Thrash 57
 Rise Against 40-42, 57, 63, 135, 174
Rites of Spring 61
 RIVIVR 195
 Robbins (John) 54
 Rock Against Reagan 156
 r.O.n.c.e (La) 218
 Rosebraugh (Craig) 172-173
 Roszak (Theodore) 106-107
 Rotten (Johnny) 7
 Roué (Marie) 137
 Rousseau (Jean-Jacques) 46, 71
 Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals 23
 R Radical Records 17
 Rubella Baller 202
 Ruggles (Brock) 210
 Ruts (The) 165
 Rymodee 119
 Sahlins (Marshall) 88
 Sanaç (Ekin) 214
 San Francisco Bike Messenger Association 124
 Saw Throat 76-78, 81
 Schlosser (Eric) 60
 Schoepke (Evan) 195, 202-203
 Scott (James C) 107
 Scott (Ridley) 77
SEAL 35
 Sea Shepherd 25
 Seitan Hells Bike Punk 111
 Selecters (The) 165
 Sex Pistols (The) 7, 9, 31, 78, 124, 182
 SHAC 7 173
 Shell 116, 159
 Silicon Valley 133
 Silver Sprocket Bicycle Club 116-117
 Simonon (Paul) 164
 Singer (Peter) 22-23, 28, 38
 Siouxsie and the Banshees 9
 Sky and Trees Records (The) 25
 Slapshot 33, 55
Slug and Lettuce 57
 Small Brown Bike 113
 Snails (The) 25
 Snider (Greta) 126
 Snyder (Gary) 194
 Société d'aménagement foncier et d'établissement rural (Safer) 215
 SOIL 195
 Soilwork 43
 Sony Music 42
Sounds 154
 Souris déglinguée (La) 8
 Sour Mash Hug Band 193
 So What!?! 62
 Specials (The) 165
 Spinrad (Norman) 77, 238
 Spiralseed 201-202
Spoonfight 61
 Spurlock (Morgan) 60
Spy Rock Lookout (The) 185. *Voir aussi* Blackbird Raum
 SSD 33
 Starshooter 7
 Sterling (Bruce) 77
 Stick to Your Guns 41
 Stiff Little Fingers 124
 Stinky Toys 7
 Stoooges (The) 8
 Stop Huntingdon Animal Cruelty (SHAC) 173, *Voir aussi* SHAC 7
 Stop The City 100, 120-121, 134, 155, 166, 210
 Strummer (Joe) 7, 164
 Subhumans 173, 212
 Suharto 13, 204
 Suicidal Tendencies 31, 105
 Sum 41 42
 Superman is Dead 205
 Svengali 182
 Taco Bell 66
 Tagada Jones 162
 Taub (Edward) 38
 Taylor (Frederick Winslow) 93
 Teale (Mick) 30
 Thatcher (Margaret) 12, 74, 121, 155, 164-165, 167-168, 191, 200
 Thetic (Pat) 40-41, 60
 The Vegan Punk 139
 This Bike is a Pipe Bomb 113, 119
 Thompson (Stacy) 158
 Thoreau (Henry David) 7, 32, 46, 84, 93, 108, 237
Thrasher 104-105
 Three Mile Island 157
 Tolstoï (Léon) 46, 237
 Toxic Waste 32
 Toyota 161
 Tribe 8 126
 Trumbullplex 190, 195
 Trustskill 39

Turning Point 33
Uexküll (Jakob von) 22
UK Indie Chart 25
Uniform Choice 33
Union Carbide 161
United States Animal Welfare Act 38
Universal Music Group 42
Uprising Records 36
US Billboard 200 175
Used (The) 39, 41
Vanguard 33
Vans Shoes 39, 63, 106
Vans Warped Tour (The) 39-40, 106
Varukers (The) 28
Vaucher (Gee) 10, 74, 152, 183, 202
Vegan-France.fr 138
Vegan Manual to Kitchen Terrorism 61
Vegan Reich 32-35, 55
Vegan Society (The) 53-54
Veg Blog (The) 61
Vél'Octopus 117
Velvet Underground (The) 8, 188
Verbal Abuse 31
Verhoeven (Paul) 78
Vespera's Falafel 62
Vicious (Sid) 7
Vieille Valette (La) 192
Violators (The) 165
Voice of Da 126
Wampas (Les) 8
Wapping Autonomy Centre (The) 155
Warm (Mike) 63
Watson (Donald) 53
Watt (Mike) 114
Weinhoffen (Jona) 139
Weirdos (The) 72-73, 104
Welles (Susan) 102
Whalley (Boff) 109-110
White (Ted) 120
Who (The) 188
Wilmar International 205
Winnipeg Free Press 159
Wright (Peter) 11

Wu-Tang Clan 43
Xerox 123
XUltraMilitanceX 35
Young (Peter) 173
Youth Crew 33, 55
Youth of Today 33, 53, 55
Zerzan (John) 88-90, 197

Principaux ouvrages du passager clandestin

• Essais

En attendant l'an 02
L'An 02
Extractivisme
Anna Bednik
La bataille d'Einaudi
Fabrice Riceputi
Utopie du logiciel libre
Sébastien Broca
Le plébéien enragé
Alain Brossat
L'homme superflu
Patrick Vassort
Do it yourself!
Fabien Hein
La fabrique du féminisme
Geneviève Fraisse
L'homme superflu
Patrick Vassort
Le cœur d'une ville... hélas !
Jean-Marc Sérégian
De l'engagement dans une époque obscure
Miguel Benasayag et
Angélique Del Rey
L'impératif de désobéissance
Jean-Marie Muller

• Les précurseurs de la décroissance

Une anthologie
Serge Latouche
Walter Benjamin contre la tempête du progrès
Agnès Sinaï
Simone Weil ou l'expérience de la nécessité
Geneviève Azam et Françoise Valon
Gravelle, Zisly et les anarchistes
naturiens contre la civilisation industrielle
François Jarrige
Jean Baudrillard ou la subversion par l'ironie
Serge Latouche
Serge Moscovici ou l'écologie subversive
Stéphane Lavignotte

Lewis Mumford pour une juste plénitude
Thierry Paquot
Théodore Roszak vers une écopsychologie libératrice
Mohammed Taleb
Diogène et les cyniques ou la liberté dans la vie simple
Étienne Helmer
Murray Bookchin pour une écologie sociale et radicale
Vincent Gerber et Floréal Romero
Lao-tseu et les taoïstes ou la recherche d'une vie harmonieuse
Claude Llena
André Gorz pour une pensée de l'écopsocialisme
Françoise Gollain
Cornélius Castoriadis ou l'autonomie radicale
Serge Latouche
Jean Giono pour une révolution à hauteur d'homme
Édouard Schaelechi
Léon Tolstoï contre le fantasme de toute-puissance
Renaud Garcia
Charles Fourier ou la pensée à contremarche
Chantal Guillaume
Lanza del Vasto ou l'expérimentation communautaire
Frédéric Rognon
Jacques Ellul contre le totalitarisme technicien
Serge Latouche
Épicure ou l'économie du bonheur
Étienne Helmer

• Rééditions

Le discours des deux méthodes
Jean Jaurès, Jules Guesde, Rosa Luxemburg/Jean-Numa Ducange
Feu le Comintern
Boris Souvarine/Charles Jacquier

Principaux ouvrages du passager clandestin

Confession

Michel Bakounine/

Jean-Christophe Angaut

Doutes sur la religion

Anonyme/Alain Mothu

La santé de l'État, c'est la guerre

Randolph Bourne/Jean Bricmont

Interpellations

Octave Mirbeau/Serge Quadruppani

La guerre sociale

André Léo/Michelle Perrot

Opinion d'une femme sur les femmes

Fanny Raoul/Geneviève Fraisse

De la servitude volontaire

Étienne de La Boétie/

Miguel Benasayag

Comment nous pourrions vivre

William Morris/Serge Latouche

Le Royaume des cieus est en vous

Léon Tolstoï/Alain Refalo

Vous n'êtes que des poires !

Zo d'Axa/Bernard Langlois

Modeste proposition

Jonathan Swift/Raoul Vaneigem

Le droit à la paresse

Paul Lafargue/Gérard Filoche

De l'action directe

Voltaire de Cleyre/Normand

Baillargeon

De l'esclavage moderne

Félicité Robert de Lamennais/Michael

Löwy

Évolution et révolution

Élisée Reclus/Olivier Besancenot

Le communisme, avenir de la société

Auguste Blanqui/Roger Martelli

La désobéissance civile

Henry David Thoreau/

Noël Mamère

• Dyschroniques

Traverser la ville

Robert Silverberg

A voté

Isaac Asimov

Audience Captive

Ann Warren Griffith

Pigeon, Canard et Patinette

Fred Guichen

Faute de temps

John Brunner

La montagne sans nom

Robert Sheckley

Les retombées

Jean-Pierre Andrevon

Les gaspilleurs

Mack Reynolds

Frank Merriwell à la Maison Blanche

Ward Moore

Nous mourons nus

James Blish

Le pense-bête

Fritz Leiber

Vent d'Est, vent d'Ouest

Frank M. Robinson

Le royaume de Dieu

Damon Knight

La vague montante

Marion Zimmer Bradley

Continent perdu

Norman Spinrad

Où cours-tu mon adversaire ?

Ben Bova

37° centigrades

Lino Aldani

La tour des damnés

Brian Aldiss

Le testament d'un enfant mort

Philippe Curval

Le mercenaire

Mack Reynolds

Un logique nommé Joe

Murray Leinster

• Chroniques

Chroniques de la zone libre

Cosma Salé

Chroniques d'exil et d'hospitalité

Olivier Favier

• Les Transparents

Un baptême iroquois

Baron de Lahontan/Maxime Gohier

Principaux ouvrages du passager clandestin

Le rapport Brazza

Mission Brazza, Commission Lanessan/

Catherine Coquery-Vidrovitch

La ligne noire des bisons

John Tanner/Daniel Royot

Chroniques

de la guerre de Floride

Laudonnière, Le Challeux et

De Gourgues/Frank Lestringant

« Votre paix sera

la mort de ma nation »

Hendrik Witbooi/J.M. Coetzee

Quinze jours au désert

Alexis de Tocqueville/

Claude Corbo

• Désobéir (par les Désobéissants)

Désobéir pour les animaux

Désobéir pour l'eau

Désobéir au colonialisme

Désobéir à la guerre

Désobéir à la voiture

Désobéir pour l'école

Désobéir à Big Brother

Désobéir au sexisme

Désobéir à l'argent

Désobéir à la précarité

Désobéir dans l'entreprise

Désobéir pour le logement

Désobéir pour le service public

Désobéir par le rire

Désobéir au nucléaire

Désobéir avec les sans-papiers

Désobéir à la pub

Désobéir : Le petit manuel

par Xavier Renou

• Hors-collection

Décroissance. Vocabulaire pour une nouvelle ère

Giacomo D'Alisa, Federico Demaria,

Giorgos Kallis

Petit livre noir

des grands travaux inutiles

Camille

Dans les mâchoires du chacal

Gaël Baryin

IMPRIMÉ EN FRANCE

Dépôt légal : 4^e trimestre 2016

Achévé d'imprimer en janvier 2017
sur les presses de l'imprimerie « La Source d'Or »
69039 Clermont-Ferrand

